La mansarde / Jules Claretie

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Claretie, Jules (1840-1913). Auteur du texte. La mansarde / Jules Claretie. 1906.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

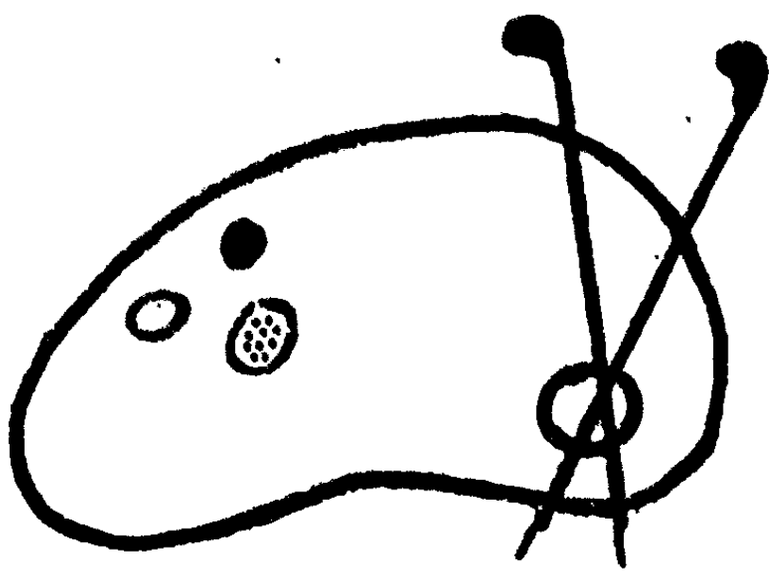
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Couvertures supérieure et inférieure
en couleur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ROMANS CÉLÈBRES

60 Cts

Jules Claretie

LA MANSARDE

Ernest FLAMMARION, Editeur
26, rue Racine, PARIS

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

COLLECTION DES AUTEURS CÉLÈBRES

à **60 cent.** le volume *broché.*

Chaque volume broché se vend séparément.

Œuvres Choisies de Balzac.

410.	**Le Père Goriot**	1 vol.
412.	**La Peau de chagrin**	1 vol.
414.	**La Femme de trente ans**	1 vol.
416.	**Le Médecin de campagne**	1 vol.
418.	**Le Contrat de mariage**	1 vol.
420.	**Mémoires de deux jeunes mariées**	1 vol.
422.	**Le Lys dans la vallée**	1 vol.
424.	**Histoire des Treize**	1 vol.
426.	**Ursule Mirouët**	1 vol.
428.	**Une Ténébreuse Affaire**	1 vol.
430.	**Un Début dans la vie**	1 vol.
432.	**Les Rivalités**	1 vol.
434.	**La Maison du Chat-qui-pelote**	1 vol.
436.	**Une Double Famille**	1 vol.
438.	**La Vendetta**	1 vol.
440.	**Gobseck**	1 vol.
442.	**Le Colonel Chabert**	1 vol.
444.	**Une Fille d'Ève**	1 vol.
446.	**La Maison Nucingen**	1 vol.
448.	**Le Curé de Tours**	1 vol.
450.	**Pierrette**	1 vol.
452.	**Béatrix**	1 vol.
454.	**Louis Lambert**	1 vol.
456.	**Séraphita**	1 vol.
458.	**Eugénie Grandet**	1 vol.
460.	**Physiologie du mariage**	1 vol.
462.	**Modeste Mignon**	1 vol.
464.	**Grandeur et décadence de César Birotteau**	1 vol.
466.	**La Cousine Bette**	1 vol.
468.	**Le Cousin Pons**	1 vol.

En jolie reliure spéciale, 38 fr. les trente volumes.

Sceaux. — Imp. Charaire.

LA MANSARDE

8°Y²
22322

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

JULES CLARETIE

317
86

LA MANSARDE

R.F.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés.

LA MANSARDE

« Quiconque attend la peine, il la « souffre, et quiconque l'a méritée, « l'attend. »

MONTAIGNE.

I

— Les poètes ont chanté la mansarde ; les prosateurs l'ont décriée. D'un côté, pas assez de fleurs pour la décorer ; de l'autre, pas assez de sombres couleurs pour la peindre. Je n'aime pas la mansarde, je la respecte.

Là est souvent le travail opiniâtre, la misère douloureuse et noble, qui se cache comme si pauvreté était vice. Là surtout est l'espérance, femme comme la Fortune, et n'allant guère visiter que le chevet des jeunes.

Jamais je n'ai pu, sans me sentir ému,

regarder ces fenêtres, éclairées jusqu'au jour par une lumière vacillante et solitaire. Cette lumière est comme l'étoile, comme la pensée, comme l'âme d'une maison. Elle éclaire sans doute le travail acharné de la pauvre fille qui ne veut pas de la misère et moins encore du déshonneur, ou bien peut-être l'œuvre lente, assidue, à jamais poursuivie, de quelque ambitieux de vingt ans !

L'amour habite peu ces petites mansardes. Il n'aime pas à monter six étages ; c'est un enfant douillet et qui se plaît à marcher sur les tapis fins.

Aussi, fuyez, amoureux, la mansarde lézardée, froide en hiver, chaude en été ; toute votre belle flamme n'y durerait pas même, hélas ! ce que durent les roses ; mais gardez-la, vous qui travaillez et qui portez dans le cerveau « *votre chef-d'œuvre à faire* ».

Gardez-la, cette cellule sainte que l'habitude vous fait chère. *Cellula continuata dulcescit.* Les mansardes sont les cerveaux d'une ville. En elles habitent le souffle et l'avenir peut-être d'une génération.

Toute cette belle tirade, mon ami, tend seulement à te prouver que ton sort vaut celui d'un autre et que tu n'es pas le seul qui loge, à présent, sous les combles. Eh quoi! tu te désespères? L'escalier est fait pour tout le monde. Tu habites au sixième étage. Laisse passer le temps, travaille et prends patience; mes conseils sont la banalité, mais la vérité même, et qui sait? bientôt tu te prélasseras, peut-être (puisque ton ambition est telle), dans quelque somptueux appartement du premier.

Louis Verrier, ayant ainsi parlé, se tut et regarda son ami Bernard qui l'avait écouté sans mot dire.

Bernard se tenait, la tête baissée, immobile, les yeux à terre.

— Mon ami, dit alors Verrier en lui prenant le bras, sortons de ce café et viens faire un tour au dehors. Le temps est beau. Cela te fera du bien. Tu es pâle.

— Je souffre, dit Bernard.

Louis Verrier se prit à rire, et d'un air insouciant :

— Bernard, mon ami, dit-il, pas plus que toi je ne suis riche, et pas plus que toi je n'ai sujet de chanter, chaque soir, à Jéhovah, un cantique d'actions de grâces pour ses bienfaits de la journée; mais je prends le temps comme il vient, et comme elles viennent encore (elles viennent bien rarement!), les commandes de tableaux! Je suis philosophe. Sais-tu ce que c'est que la philosophie? Oui, vraiment, mais tu traduis ce mot à ta manière. *Traduttore, traditore.* La philosophie est, pour toi, l'art de gagner un violent mal de tête en discutant de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Pour moi, elle est, en vérité, l'art d'être gai toujours et de faire bon visage à la mauvaise fortune, de chanter en recevant la pluie quand il pleut, et d'absorber le soleil, tous pores ouverts, pendant les beaux jours! Aussi, me vois-tu le teint frais et l'œil vif, la jambe leste, le sourire prompt. Je suis un philosophe, encore un coup, et mon poète favori (hausse les épaules!) s'appelle Désaugiers.

— Tête folle! dit Bernard. Tu es un homme

heureux, mon cher Louis... Le sourire va bien à ton visage. Il fait, chez moi, l'effet d'une grimace. Tu obéis à ta nature, j'obéis à la mienne. Je suis fataliste !

— Tu me l'as dit plusieurs fois.

— Oui : je crois qu'il n'est guère dans la vie d'un homme que deux ou trois heures, quelquefois deux ou trois minutes, où il lui soit donné de pouvoir changer sa vie ! Les forts sont ceux-là qui les entendent sonner, ces heures (je dis *ces heures*, un pluriel, c'est beaucoup). Le royaume de la terre est à eux. Pour les faibles, ils méritent l'ornière, l'ombre, le marais où ils sont plongés. L'heure, en effet, a sonné ; mais, les imbéciles, ils n'écoutaient pas !

« Tiens, continua Bernard en s'animant peu à peu et en accompagnant d'une pantomime expressive chacune de ses paroles, si tu me vois ainsi sombre et tout accablé, Louis si ma démarche est lente, si mon œil se cave, si je suis malheureux, si je souffre, c'est que cette heure, la mienne, je l'attends et qu'elle ne vient pas. J'aurai tantôt trente ans, Louis,

le sais-tu bien! Trente ans! C'est l'âge où toute illusion est morte, même pour les heureux de ce monde, le moment où il n'est plus permis de passer inconnu et de vivre à l'ombre, sous peine d'y demeurer toute la vie! A vingt ans, vois-tu, non seulement on espère en soi, mais le prochain espère en vous. A trente ans, hélas! autre musique. On n'aime pas à couronner les fronts déjà ridés. J'ai, jusqu'à ce jour, âprement lutté, de tous bras, de tout cœur, dans cette dure bataille de la vie. J'ai vu des sots ou des ignorants me passer sur le corps et me laisser loin derrière eux, dans le fossé. L'intrigue a pris ceux-ci par la main, la mauvaise foi a poussé les autres. J'en cherche vainement qui doivent à eux-mêmes leur succès. Je suis de ceux qui se débattent encore, au milieu de la foule immense, plus petit dans cet océan de travailleurs obscurs que la goutte d'eau au milieu de la mer. Et pourquoi donc suis-je ici? N'ai-je point le droit de prendre comme tant d'autres ma place au grand jour? Suis-je un impuissant ou un envieux, ne suis-je pas

plutôt un de ceux qui *ont quelque chose là?* Peu m'importe! Je me suis mesuré moi-même et je connais ma taille. Trente ans! Bah! j'étais un sot, tout à l'heure; à trente ans, si la bataille est perdue, on a tout le temps d'en gagner une autre!

Louis, mon ami, fit Bernard, en poussant un éclat de rire un peu forcé, le proverbe a raison lorsqu'il avance que l'occasion fait le larron! Que cette occasion vienne à moi, qu'elle se trouve sur mon passage et je l'arrête brusquement pour ne la quitter plus. Morbleu! c'est trop ramper! il est temps que mon front se relève! C'est la pauvreté qui me cloue ainsi comme un goutteux sur sa chaise, à ma place infime. Je veux être riche! Il est si haut, le but que j'entrevois! Il me faudrait bien des marchepieds! Je poserai le pied sur le premier point d'appui venu, et, vive Dieu! je me tiendrai ferme! On me classerait, à l'heure présente, parmi les dédaignés et les inconnus, soit! Mais que je puisse, au prix même d'une infamie, sortir de cette sphère étroite, détestée, et j'en sortirai, je te le jure!

Tu ne me crois pas, Louis? Sans doute. Tu ne connais pas toute ma vie de dures souffrances, de douleurs, et mes nuits sans sommeil, et mes jours sans pain, et mes rêves déçus; ce cœur est gros qui laisse échapper de tels soupirs, et pour en venir à de telles maximes, il faut être bien mauvais ou avoir été bien bon!

— Mais, songes-tu, dit Louis effrayé, à ce que tu viens de dire?

— Voilà longtemps déjà, répondit Bernard, que ces lamentations sont devenues un plan bien arrêté dans ma tête. Que veux-tu? Je suis un athée! Je crois peu au royaume des cieux et je vois autour de moi un si bel empire à conquérir: la terre! C'est ce royaume-là qu'il me faut. Écoute, la nuit vient! Je te quitte! Veux-tu me donner la main, Louis?

— Es-tu fou! s'écria le jeune homme.

Il tendit à son ami une main largement ouverte.

— Va, fit Bernard; après tout, tu avais bien le droit de refuser!

Avant de se séparer, Louis dit encore :

— Ne pense pas à toutes ces folies !

— Oh ! répondit Bernard, bientôt je n'y penserai plus !

II

Bernard habitait, dans la vieille rue de la Harpe, une petite mansarde étroite et noire, pauvrement meublée. Deux chaises, un lit de sangle, une table en bois blanc, dans un coin une malle, quelques vêtements accrochés çà et là, un buste en plâtre de Voltaire, et c'était tout le mobilier. Le jour venait par une fenêtre donnant sur la gouttière. Les vitres cassées tenaient encore, grâce à des bandes de papier.

Des paperasses en désordre encombraient la table. C'était là que Bernard travaillait, d'un travail ardent, fébrile, jetant sur le papier mille pensées incohérentes, et ses es-

poirs, et ses déceptions, et ses souffrances et ses haines.

Bernard n'était point un de ces incompris d'estaminet qui colportent, en même temps que le spectacle de leur misère et de leur dégradation, la preuve de leur orgueil et de leur impuissance.

Il était plutôt un isolé qu'un déclassé. Sa famille (elle était pauvre) lui avait, au prix de bien des sacrifices, fait donner les rudiments d'une bonne éducation que, seul, le jeune homme avait à peu près complétée par la suite. Il s'était senti de bonne heure entraîné, par ses instincts, par ses goûts, vers les lettres. Ne les maudissons pas, ces amies toujours dévouées, ces conseillères de toutes les heures; mais n'ont-elles point, cependant, parfois, visage de courtisane, et, comme le Belcolor du poète, ne boivent-elles pas, en donnant l'ivresse, la sève, le sang et la vie de leurs amants?

Plein de confiance d'abord et d'espoir, il était entré délibérément dans l'arène. Depuis plusieurs années ses parents étaient morts.

Il se voyait seul, au milieu de l'ardente mêlée, sans appui, sans fortune; mais que lui importait! Il se sentait fort et se savait du courage! Il lutta. Expliquez le succès, expliquez le sort. Bernard travaillait sans relâche et cependant, toujours, il demeurait inconnu, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui. La patience est une pierre que le temps use lentement. Bernard attendait toujours. Son univers pourtant, et son avenir, c'était sa mansarde, sa lugubre mansarde, toute peuplée de rêves ambitieux.

Me croirez-vous? Bernard avait depuis longtemps essayé d'une carrière nouvelle. Il avait fait, jadis, de brillantes études médicales. Il voulut s'en servir. Il se cogna de nouveau le front contre la misère. Là, comme partout, les places étaient obstruées, les postes pris. Littérateur ou médecin, Bernard était toujours Bernard le misérable! Cela dura dix ans, la dure épreuve! Dix ans d'efforts incompris, de labeur latent. L'homme qui travaille aux champs a le regard du ciel et ne se plaint pas d'être isolé. Mais le mi-

neur acharché, qui creuse obstinément son filon sous la terre, ne se sent-il point parfois las et ne prend-il pas en dégoût son œuvre sourde? On accepte volontiers que la vie soit un drame, pourvu qu'elle ait des spectateurs.

Personne ne regardait Bernard.

Bernard vieillissait. Le désespoir le prit un jour. Il entassa ses manuscrits sur sa table et les relut.

— Bast! se dit-il. Tout cela est faux!

Il les relut encore. Le front dans ses mains, courbé, pensif, il demeura longtemps ainsi, pleurant peut-être.

La nuit était depuis longtemps venue. Il faisait froid.

— Cela me fera du feu, dit Bernard.

Il jeta tous ses papiers dans la cheminée et les brûla.

Bernard était une nature stoïque. Son long acharnement à poursuivre un but difficile le prouvait bien. Et pourtant, quand il vit s'envoler en fumée toutes ses rêveries, toutes ses espérances, il courba la tête et sanglota.

Il lui semblait que quelque chose mourait

en lui, en même temps que ses papiers stériles se consumaient dans l'âtre.

C'était, en effet, son passé qui mourait.

Dès ce jour, Bernard subit une complète métamorphose ; son caractère se transforma, son visage même prit une expression nouvelle.

Il avait tout supporté jusqu'alors sans haïr.

La haine est une maladie, étant une crainte. Et ce Bernard, l'intrépide, ne redoutait rien. Mais lorsqu'enfin il se vit si longtemps et si obstinément repoussé, rejeté, la vésicule méchante que tout homme porte dans le cœur laissa échapper enfin son fiel.

Bernard devint alors sombre, acharné, et s'engagea aveuglément dans une voie fausse et terrible qui le devait mener, sans doute, à sa perte.

La haine décompose la substance humaine. Cette nature d'élite se vicia ; toute la flamme que portait en lui Bernard se tourna contre lui-même. Il n'eut plus, dès lors, qu'une idée, une idée sublime lorsqu'elle est bien

comprise, fatale dès que le sens en est altéré. Bernard voulut *arriver*.

La doctrine du succès devint sa doctrine. Il la formula en axiomes. Il n'attendit que l'occasion de la mettre en pratique.

Il n'essaya même pas de rejeter de telles théories ; il avait soif de jouissances. La vie, telle qu'elle lui était imposée, lui pesait. Tenter de réussir par tous les moyens, et mourir si l'entreprise échouait. Sa ligne de conduite était toute tracée.

Il se sentait assez fort pour faire naître l'occasion d'une fortune ; il se croyait assez puissant pour ne pas regretter ce moment de sa vie.

Il attendait donc.

Le malheureux ! Il se croyait seul, et, à côté de lui, il avait un allié, un allié funeste, le hasard.

Le hasard lui jeta, tout d'un coup, une occasion terrible, et, lui montrant du doigt à terre la fortune, lui dit :

— Tiens ! Ramasse-la !

Pour la ramasser, il fallait se baisser jusqu'au crime.

Bernard qui, jusqu'alors, avait vécu dans je ne sais quelle ruelle du quartier du Temple, venait justement de louer, dans la rue de la Harpe, la petite mansarde dont nous avons parlé. Il comptait payer son logis et sa nourriture avec le prix de nombreux et obscurs travaux, qu'il avait entrepris depuis quelque temps : copies, recherches scientifiques pour le compte d'un certain candidat à l'Institut. Dès les premières heures de son installation, Bernard se mit à l'œuvre.

Il travaillait d'une façon qui tenait du délire, pour s'étourdir, comme l'esclave à jamais condamné tournait la meule de misère.

Il ne sortait que pour prendre ses repas, dans quelque cabaret enfumé où venaient manger des manœuvres.

Il ne se trouvait pas malheureux. Son travail absorbant le stupéfiait. Certaines occupations ont la propriété de l'opium et font naître chez l'homme l'hébétude. Bernard ne pensait plus, Bernard ne vivait plus.

Heureux Bernard !

Il fallut, pour l'éveiller de ce songe opaque qui durait depuis deux semaines, peu de chose, un bruit, un rien...

— Quoi, un rien ! Mais une note de refrain natal, pour l'exilé, c'est la patrie ; un coin de ciel bleu, à travers les barreaux, pour le prisonnier, c'est la liberté. Ce que Bernard entendit, un soir, c'était plus que la patrie, plus que la liberté, c'était la vie.

Bernard entendit le bruit strident que fait l'or contre l'or.

Il bondit. Le voile qui couvrait, depuis quelques jours, sa vue et l'empêchait de contempler sa misère, se déchira et Bernard aperçut la réalité affreuse. D'un seul coup d'œil il embrassa tous ses vains rêves de fortune et de gloire, et, brisé tout à coup, il se laissa tomber comme un homme ivre.

C'était la première fois qu'il entendait ce bruit. Il l'entendit, dès lors, chaque nuit. Bernard crut à une hallucination. Les misérables ne vont pas se loger en ces tristes mansardes. Non ; pourtant, il ne se trompait pas ; c'était bien de l'or qu'on agitait ainsi, à

quelques pas de lui, de l'autre côté de la mince muraille.

Qui donc habitait là? Quelque sordide et vieil avare, effrayant, hideux, attendant la nuit pour contempler sa fortune à la lueur fumeuse d'une résine. Bernard le devina. Dès ce jour, Bernard ne vécut plus que possédé d'une fièvre incessante. Le travail s'enfuit, la raison se troubla. En proie à je ne sais quelle surexcitation étrange, Bernard se sentit assailli par une foule de pensées nouvelles.

Chaque nuit, le bruit commençait presque à la même heure et ne finissait, le lendemain, qu'avec le jour.

Bernard ne dormait pas, il écoutait.

Il sentait, à ce son cristallin, agaçant, un étrange frisson lui courir par tout le corps.

Il se promenait alors, agité, furieux, par la chambre.

Ses poings se crispaient.

Il laissait échapper des mots sans suite, des malédictions, des cris de rage.

Le bruit continuait, lent, régulier, métho-

dique. Sans doute, les pièces d'or s'entassaient les unes sur les autres, mathématiquement.

— Vieux fou! disait Bernard.

Il se jetait tout habillé sur son lit. Et toujours ce bruit! Bernard se bouchait les oreilles pour ne pas entendre.

Mais il se redressait bientôt, le cou tendu, comme pour saisir au passage le son de ces écus remués par la main rapace de l'avare.

Il le voyait, le vieillard, sec, maigre, le crâne poli, les yeux brillants, accroupi sur son trésor comme une bête fauve sur sa proie. Les doigts amaigris de cet homme tremblaient d'ardeur au contact de l'or aimé. Son regard s'animait, ses narines battaient de plaisir, sa langue sans salive passait lentement sur ses lèvres minces et blanches.

— Fou! triple fou! répétait Bernard.

Alors il se roulait sur son lit, comme un amoureux en délire, et se prenait la tête à deux mains pour étouffer ses cris de désespoir et de désir.

Il était tenté de se relever brusquement et

do crier à l'avare : Je suis là ! ... je vous écoute ! ... prenez garde !

Mais c'était pour lui une telle jouissance d'entendre ces bons tintements, d'avoir la vision de ces tas d'or et d'y pouvoir, en pensée, plonger ses mains pleines de frénésie !

Il se taisait, son cœur battait, le sang lui montait au visage ; de funestes pensées lui traversaient l'esprit ; il les repoussait bien souvent ; mais le bruit de l'or continuait, et, comme à l'appel d'une cloche infernale, l'essaim fatal des sombres projets revenait en hâte.

Et Bernard se disait :

— Est-ce justice ? Il est vieux, sans doute, il va mourir. Avarice, vieillesse et mort. Ces mots vont ensemble. Cependant, je vivrai, moi qui suis pauvre, moi dont l'avenir, désormais, est désespéré. Avec l'or qu'il possède je serais libre, riche, heureux ! La belle et noble vie ! Je pourrais, à mon aise, être bon et vertueux. Lui, qu'en fera-t-il ? L'insensé, dont les jours sont comptés, il compte

son argent, comme si toute cette fortune lui pouvait acheter une minute de plus d'existence ! Oh ! laisser la richesse après soi ; râler sur un monceau d'or, tandis que d'autres rampent, embourbés, dans la misère, tandis que moi je me traîne, je souffre et je vis misérable ! Mais cette richesse, il la vole à ceux qui peuvent réclamer leur obole et le morceau de pain qui leur est dû ! De quel droit l'accapare-t-il ? Qui la lui a donnée ? Comment l'a-t-il gagnée ? Il y a le bonheur de cent familles dans cet or qu'il a volé peut-être !

Le délire s'emparait du malheureux. Il souffrait à crier de douleur, et souvent, comme un insensé, le voilà qui sortait de sa mansarde, franchissait en courant les escaliers, et s'en allait par les rues. L'atmosphère du dehors calmait sa fièvre.

Quelquefois il se trouvait, dans ces courses nocturnes, sur les quais déserts. Ses pas seuls retentissaient sur les trottoirs. La Seine reflétait, au loin, les mille lumières de la ville et coulait avec un bruit monotone.

Bernard avait, alors, des fascinations étranges. Il lui prenait de soudains désespoirs, et c'est avec envie qu'il regardait cette eau noire qui coulait là. Il se penchait sur le fleuve, il se disait que sa vie était manquée, et que toute espérance était éteinte et qu'il fallait mourir. Sans aucun doute, en ces moments sinistres, il se fût tué; mais le courage lui faisait défaut brusquement. Il se méprisait, il se maudissait; il avait peur.

Vous avez vu parfois, dans les soirées d'hiver, lorsque la brume enveloppe la ville et que chacun regagne, d'un pas pressé, son logis, des pauvres gens aux figures hâves, s'arrêter, fascinés, devant l'étalage alléchant de quelque marchand de comestibles. La faim allume de fatales lueurs dans leurs regards avides; leur main tremble, leur bouche s'entr'ouvre affamée. Tel, Bernard écoutait, chaque nuit, le bruit que faisait l'avare en comptant son trésor.

Un jour il se trouva, sur le palier, face à face avec un grand vieillard au dos courbé, qui le regarda d'un air soupçonneux.

Bernard embrassa l'homme d'un seul coup d'œil. Il avait deviné que celui-là était son voisin, l'avare. La physionomie du vieillard avait quelque chose qui fascinait, dès l'abord. Un front proéminent, des cheveux gris, un nez droit, des lèvres minces, une peau ridée se collant comme du parchemin jauni sur les os saillants de la face, et, avec tout cela, des yeux ronds, fixes, profonds, au regard pénétrant et doués d'une force magnétique prodigieuse.

Il portait une vaste houppelande noire qui l'enveloppait jusqu'aux pieds, sa tête était nue, son crâne aigu sortait jaune et luisant d'une couronne de cheveux crépus.

En apercevant Bernard, l'avare, par un mouvement instinctif, replia sa houppelande sur lui-même, puis, ouvrant brusquement sa porte, il entra chez lui, sans mot dire.

Bernard entendit grincer le verrou que l'avare poussait sur lui.

—Muet comme un coffre-fort! murmura-t-il.

Ceci s'était passé le matin même du jour où nous avons commencé cette histoire.

III

Depuis longtemps Bernard essayait en vain de lutter contre l'obsession de cette voix maudite qui venait lui susurrer à l'oreille, cent fois par heure :

— Avec son or, tu serais riche!

Il en était venu à fuir son logis comme un lieu funeste, à passer la nuit dans quelques recoins inconnus de Paris, où le bruit fatal ne pouvait arriver jusqu'à lui.

Le jour venu, il regagnait sa mansarde de la rue de la Harpe, et chaque jour il tentait, mais en vain, de travailler; le labeur lui était devenu pénible, ses forces s'épuisaient dans cette excitation continuelle.

Enfiévré, énervé, il s'efforçait vainement de réunir en un faisceau compact toutes ses impressions éparses; sa tête était un chaos où fermentaient mille idées sans suite. Dans ce chaos, dans cette nuit, une chose se faisait jour cependant, une idée surnageait, prenait corps et se présentait à tout instant devant Bernard.

Et cette idée était la même toujours, l'idée mauvaise :

— L'or de cet avare pourrait être à toi !

Une telle pensée, une fois entrée dans le cerveau malade d'un tel homme, n'en devait plus sortir. Elle y fit naître, au contraire, bien des idées secondaires, qui, toutes, entraînaient Bernard vers sa perte, et le malheureux se dit formellement, un jour :

— Aussi bien, pourquoi cet or ne m'appartiendrait-il pas ?

Dès cet instant, tout fut dit. Bernard ne lutta plus; il n'essaya pas de remonter le courant qui l'entraînait, il se laissa aller comme à la dérive, mais cependant sûr de

lui-même et cherchant de tous côtés *l'occasion* (une déesse qui sert mal les honnêtes gens et tend volontiers la main aux mauvaises consciences).

Bernard essaya bien des fois de se trouver sur le passage de l'avare. Il le saluait alors, poliment; parfois il tentait d'entamer avec lui une conversation quelconque. L'avare lui lançait aussitôt un coup d'œil clignotant, inquiet, et passait rapidement, en gardant le silence.

Bernard apprit que cet homme habitait depuis nombre d'années la maison de la rue de la Harpe. On ignorait d'où il venait et ce qu'il était. Son nom trahissait une origine allemande. Il s'appelait Hermann Schwartz. On ne lui connaissait aucun parent, aucun ami. Personne ne le venait visiter jamais. Il vivait seul, dans sa mansarde, retiré là comme dans un antre. Il en sortait rarement; on s'habituait à ne le voir qu'à de longs intervalles. Il ne permettait guère qu'on pénétrât chez lui. Sa vie était murée, de façon à ravir le philoso he.

On avait bien longtemps jasé, comme on dit, sur son compte.

Les voisins, surtout les voisines, s'occupaient beaucoup de celui qu'on avait, un peu à la légère, surnommé *le vieux juif*. A en croire les petits bruits fredonnés sur l'air populaire de *la Calomnie*, Hermann n'était rien moins qu'honnête, et chacun se doutait bien que s'il était ainsi taciturne et sombre, c'est qu'il avait dû commettre autrefois *quelque mauvais coup*.

Bernard apprenait tout cela, à droite et à gauche, comme par hasard. Avec tous ces petits renseignements, il se construisait un personnage de fantaisie, un avare dans le goût des créatures falotes de Callot ou d'Hoffmann.

Il se disait, non sans une certaine joie, que ce vieillard avait volé l'or qu'il possédait et que, sans pitié, sans remords, on pouvait le lui arracher.

Puis il s'étudiait lui-même, cherchant à démêler le mobile de ses propres passions, de tous ses désirs. Il se demandait s'il se sentait assez fort pour soutenir le poids d'un

crime, en supposant que le crime fût commis.

Et sa grande question, sa préoccupation grande, était celle-ci :

Le remords existe-t-il ?

L'homme, dans ses raisonnements, arrive, le plus souvent, à la conclusion qui satisfait le plus complètement ses espérances.

Bernard en vint à se persuader que le remords n'existait que pour les faibles ; que l'homme assez puissant pour garder en soi le secret d'un crime, n'étant coupable qu'à ses propres yeux, avait le droit d'exiger de la société, sans crainte, sans faiblesse, tous les honneurs, tous les triomphes qu'ambitionnait l'honnête homme.

Le remords n'existant pas pour *l'homme fort* (deux mots, orgueil humain, qui jurent bien ensemble), il ne s'agissait donc que de savoir se cacher assez bien pour échapper à la loi.

Toute la question était donc celle-ci :

— Savoir commettre tel ou tel délit, tel ou tel crime, avec des combinaisons assez sûres,

en suivant un plan assez mûrement tracé pour que nul témoin n'ait été là, et renfermer si profondément le secret dans sa conscience, que nul œil humain ne pût l'y trouver.

Pour l'œil de Dieu, il n'y pensait pas. Cet homme était d'une race orgueilleuse, celle des Titans ; fort de la science humaine, assez fou pour proclamer l'athéisme dans le temple dévasté de l'Éternel.

L'esprit de Bernard, aveuglé déjà par de fausses théories, glissait rapidement sur cette pente fatale qui ne devait aboutir qu'à un gouffre.

Mais, en même temps, ses faiblesses, ses incertitudes d'autrefois disparaissaient. Il ne luttait plus, faible athlète, avec les criminelles insinuations de ses ambitieux désirs. Il s'était rendu. L'or de l'avare était maintenant son or, à lui. Il jouissait, d'avance, de son crime. A son avis, depuis que la terrible résolution était prise, l'avare le volait. Ce vieillard, il était tenté de le prendre au collet et de lui crier :

— Rends-moi mon bien!

IV

Il se disait aussi qu'il fallait prendre patience. Il se calmait. Il attendait.

Il répondait de son avenir, désormais. La fortune était là, pour lui, à ses côtés. S'il ne l'arrêtait pas aujourd'hui, il l'arrêterait demain. C'était chose faite. Il se prenait parfois à rire, ce sombre Bernard ; il avait de grands éclats de gaieté qui glaçaient jusqu'au sang Louis Verrier, l'épicurien que vous connaissez.

Louis Verrier aimait Bernard.

— Mon pauvre garçon, lui disait-il parfois, à quoi songes-tu ? C'est une folie ! La fortune est aux travailleurs patients. Pour qu'elle

demeure à jamais sous ton toit, tâche de t'en faire une épouse et non une maîtresse.

Je vous l'ai dit, Bernard riait.

Verrier ne savait cependant pas jusqu'à quel point la gangrène avait envahi cette âme. Peut-être croyait-il qu'il y avait là beaucoup plus de paradoxe que de perversité. Aussi, tantôt demeurait-il effrayé de tous les discours de son ami, tantôt haussait-il les épaules en les traitant d'exercices d'improvisation.

Sur ces entrefaites, Louis tomba un beau matin chez Bernard, vêtu tout entier d'un costume de voyage. Il allait partir le soir même pour Angers. De là, il gagnerait à pied le château de ***, dont il était chargé de décorer les appartements.

— Je te quitte à regret, dit-il à son ami. Je suis inquiet. Te figures-tu de bons bourgeois qui vont au spectacle, laissant leur héritier, jeune enfant plein d'espoir, âgé de deux ans et demi, avec un paquet d'allumettes sur son lit ? Mon cher Bernard, tu es cet enfant-là, sache-le-bien. Tu passes ta vie

à jouer avec le feu. Ta tête est pleine de poudre et j'ai bien peur qu'elle n'éclate. Je te dis, je te le répète et tu le sais, mon ami : cela brûle.

— Mon bon Louis, répondit Bernard, laisse-moi sans crainte avec mes allumettes. Si je m'en sers jamais, sois certain que ce sera non pour me brûler, moi et *ma mansarde*, mais bien pour allumer les bougies de mon salon.

Alors, les deux amis s'embrassèrent. Louis partit en hochant la tête et Bernard sentit une larme couler sur sa joue.

Il l'essuya rapidement, comme honteux de lui-même.

Ce fut peut-être bien la dernière fois qu'il pleura.

V

A partir du moment où Bernard so futdit que la fortune de l'avare lui appartiendrait un jour, il ne cessa de chercher à saisir au passage l'occasion cherchée.

Il sortait peu, préférant demeurer là, aux côtés de l'avare, l'entendant souvent remuer : le jour, aller et venir ; la nuit, compter et recompter son or.

Lorsque, par hasard, le vieil Hermann quittait sa chambre, Bernard le suivait par les rues. Il l'épiait. Il voulait savoir ce que pouvait faire cet homme.

Jamais Hermann ne rencontrait un visage de connaissance. Il marchait lentement,

s'arrêtait parfois pour reprendre haleine, ou s'asseyait sur un banc dans quelque jardin public. Il achetait, de temps à autre, des provisions de bouche, du fromage, des sardines, du pain. C'était tout. Il rentrait, et avec cela il vivait plusieurs jours, enfermé dans sa mansarde, accroupi sur son cher trésor.

Bernard en était venu à connaître tous les jours où le vieillard quittait son logis. Il savait ce que l'avare faisait à telle ou telle heure. Par je ne sais quelle étrange vision, il apercevait le vieil Hermann à travers le mur, il le devinait ; il le voyait vivre, pour ainsi dire, ou plutôt il vivait de la vie de cet homme qui lui était inconnu deux mois auparavant.

— S'il mourait, cependant, se disait-il parfois, à qui donc reviendrait sa fortune ? Il est sans parents, sans amis. Serait-ce donc voler que d'enlever un inutile argent à un cadavre ?

C'était ce qu'il appelait ses pensées faibles, des retours vers l'hésitation. Ces accès de

transaction avec sa conscience étaient rares, ou plutôt, je l'ai dit, ils avaient disparu.

Une résolution énergique et calme remplaçait en lui la fièvre des premiers jours et ce prurit de richesse et de luxe qui agitait son corps tout entier de tressaillements avides. Maintenant la bourbe elle-même ne le dégoûtait plus. N'allait-il pas en sortir tout à l'heure et se nettoyer fièrement de son passé.

Il y avait déjà quelques jours que Bernard n'avait pas entendu chez l'avare le bruit accoutumé. La nuit, aucun de ces tintoments argentins qui faisaient battre si fort le cœur du jeune homme. Le jour, aucun bruit, aucun son. Rien.

Instinctivement, Bernard comprit qu'il touchait à un moment décisif de sa vie. Il chercha, d'abord, à s'étourdir, à ne penser point, effrayé lui-même des pensées qui venaient à lui : puis il se recueillit. Il se dit froidement que le vieillard, sans doute, était malade, et que de cette façon l'occasion naissait qu'il attendait depuis si longtemps.

Son plan se trouva tout bâti dans sa tête, et, par la pensée, il le mit aussitôt à exécution.

Voici comment il agissait :

Il allait droit au vieil Hermann, franchement, le cœur sur les lèvres ; il le soignait, il le veillait, il ne le quittait plus ; il devenait son serviteur, son esclave. Hermann n'avait point de famille. A qui léguerait-il sa fortune, sinon à celui qui lui fermerait les yeux ?

Il bâtissait là-dessus tout un plan qu'il détruisait bientôt. Peut-être trouverait-on un testament après la mort d'Hermann, et ce testament anéantissait soins, prévenances, combinaisons longuement machinées. D'ailleurs, ce vieillard soupçonneux refusait, à coup sûr, d'avoir un aide à ses côtés. Il fallait s'arrêter à quelque autre résolution. Alors, si la maladie du vieillard était mortelle, pourquoi ne pas le laisser mourir, seul, sans secours ? Personne ne se souciait de l'avare. S'apercevrait-on de son absence ? Il se montrait si rarement aux gens de la maison.

Bernard crut, cette fois, avoir trouvé.

Il y avait trois jours, Bernard les avait comptées, ces journées si longues, il y avait trois jours que le vieillard n'avait donné signe de vie.

Qu'était-il devenu? N'était-il point mort, déjà? Mort! et cette idée faisait profondément tressaillir Bernard, dont le cœur aussitôt se remplissait de joie.

La mort du vieil Hermann, c'était la foudre détruisant tout à coup l'obstacle qu'on mesurait une minute auparavant avec terreur. C'était le hasard, la fatalité, c'était Dieu se mettant soudain de la partie et jetant à Bernard les cartes les meilleures.

L'occasion, boiteuse pour arriver, ailée pour partir, venait donc à lui. Bernard la saisit aussitôt.

Si l'avare était mort, et le raisonnement le disait assez, il fallait aussitôt s'emparer du trésor. Bernard, durant tout le jour, chercha comment on pouvait parvenir à ce but. L'action, maintenant, devait remplacer la pensée, la réalité suivre aussitôt le rêve.

La nuit vint.

Bernard savait que, comme la sienne, la mansarde du vieillard s'ouvrait sur la rue par une fenêtre. Devant la fenêtre, une saillie servant à soutenir les tuyaux pour les eaux de pluie permettait de marcher, mais non sans danger, le long du toit.

Bernard ouvrit sa fenêtre.

— Etrange chemin, fit-il, qui me conduira peut-être à la fortune.

Il revint s'asseoir devant sa table, auprès de ses livres d'étude.

— Qu'est-ce que tout cela? dit-il alors en les regardant avec mépris. Des mots? Assez de mots! Il avait raison, ce malade. A bas la pensée, vive la machine! Vous avez des idées, vous? Nous, nous avons de l'or. Arrière, imbéciles! De l'or, vous en voulez, j'en aurai demain! Demain! C'est loin encore.

Il prit un livre, l'ouvrit au hasard. C'était je ne sais quel recueil de vers. En le lisant, Bernard s'était senti, jadis, ému. Il haussa les épaules, et, d'un ton d'amertume :

— Un poète! fit-il, un fou!

Il jeta le livre loin de lui.

Le livre alla tomber dans un coin de la chambre, en laissant échapper, comme d'une blessure, des brins de lilas fané et de feuilles de roses.

Sur un mouvement instantané, irréfléchi, Bernard se précipita vers ces fleurs.

Il se courba, et pour les ramasser, il se mit à genoux. Cet athée, qui ne baissait pas le front devant Dieu, s'humiliait devant un souvenir.

Il prenait délicatement chaque débris, comme un enfant le papillon diapré qu'il a peur de déflorer. Quelquefois, sous ses doigts, une feuille de rose desséchée se brisait. Il en recueillait, dans sa main, la poussière. Tout à l'heure, ne parlait-il pas de trésor? Un trésor! Ces fleurs jaunies, sans parfum, sans couleur, étaient donc un trésor pour lui.

C'était un conseil, c'était un regret, c'était un remords peut-être.

Ces pauvres fleurs venaient à lui et lui parlaient. Les choses ont une voix qu'on n'en-

tend qu'à de certaines heures, aux jours de malheur, aux heures de joie.

Bernard écoutait.

— Souviens-toi, disaient alors les fleurs fanées, souviens-toi de ta jeunesse et de ton printemps ! Illusions, chimères, ivresses, joies candides, longs espoirs, caresses charmantes, tu avais tout cela. La vie te souriait, Bernard. Les chemins étaient verts, le ciel bleu, l'air pur et doux. En ce temps-là, la vie t'était chère. Tu cheminais vaillamment; à ta droite, la Foi; à ta gauche, l'Espérance; devant toi, l'Amour. Tu étais bon, et dans ta faiblesse, enfant, tu étais fort. La force, ce n'est pas l'orgueil, c'est l'humilité quelquefois. T'en souviens-tu? Tu n'étais pas riche. Que t'importait! Toute ta richesse était en toi. Tu travaillais ardemment; le but devant toi rayonnait, un but bien éloigné; mais, après tout, n'avais-tu pas la vigueur et les jambes de vingt ans? Souviens-toi, Bernard, rappelle-toi le jour où tu nous as cueillies là-bas, sur les coteaux verts, un jour de soleil, le 20 mai. Etait-elle jolie? Elle était char-

manto; elle te souriait. T'aimait-elle? Tu l'aimais tant. Tu la parais de toute la poésie que tu portais en toi, et tu étais heureux, car tu avais l'illusion, le bonheur. Lorsqu'on n'est plus assez riche pour prêter aux autres quelqu'un de ces trésors qu'on porte en son cœur, amour, charme, poésie, tout est fini, la pièce est jouée. En ce temps-là, l'orchestre préludait. Une belle symphonie, Bernard. Des chants de délire et d'ivresse, de doux cantiques, des trilles amoureux, la mélodie du bonheur! Elle te dit : M'aimeras-tu longtemps? Tu répondis : Toujours! toujours, ou aussi longtemps que je garderai ces fleurs avec moi. Les fleurs sont là, Bernard. Où est-elle? Mais que t'importe? Regarde bien, ouvre les yeux. Le ciel est toujours aussi bleu, l'herbe aussi verte, le vent aussi frais, l'amour aussi jeune. Souviens-toi de ton passé; oublie, Bernard, oublie l'heure présente. Le temps qui nous a fanées a fané ton cœur aussi; mais un peu de rosée, Bernard, mais une larme de regret, d'espérance, mais une larme de toi, et il peut refleurir.

Bernard regarda les fleurs encore.

Il les prit dans sa main et les froissa.

— Non ! non ! dit-il ; le but est là !

Et son regard allait vers la mansarde.

Il jeta les fleurs par la fenêtre ouverte.

Le vent les fit un moment voltiger ; puis, une à une, tristement, pauvres épaves d'un passé naufragé, elles allèrent se perdre à jamais, cette fois, dans la fange du ruisseau !

Bernard compta qu'il avait un long temps encore à attendre.

Il sortit. Il marcha au hasard dans Paris. Le temps était beau. Il y avait foule dans les rues. Bernard allait, venait, tantôt joyeux, tantôt sombre, fredonnant un refrain de vaudeville, puis s'interrompant tout à coup pour jeter quelque imprécation.

Les heures lui paraissaient bien lentes à passer. Il interrogeait sur son chemin les horloges, cherchant de préférence celles qui marquaient l'heure la plus avancée. Instinctivement, à mesure que la nuit s'écoulait, il se rapprochait davantage de la rue de la Harpe. Comme dix heures sonnaient, il se

trouva devant sa maison. Avait-il calculé que ce serait ainsi ? Non sans doute; quelque chose comme une main le poussait. Il fit quelques pas devant la porte, puis il entra. L'escalier de cette maison était noir. Il monta doucement jusqu'à sa mansarde. Arrivé là, l'oreille collée contre la porte de l'avare, il écouta.

Tout était muet chez le vieillard.

— Rien! se dit Bernard.

Il entra chez lui, marchant à pas lents.

Tout à coup, il s'arrêta. Il venait d'entendre, distinctement, le bruit accoutumé, celui de l'or que remuait l'avare. Une seule pensée lui vint : il n'est pas mort!

Il se sentit faiblir. Ses jambes plièrent sous lui. Sa poitrine s'oppressa.

Mais il s'était trompé, sans doute. En vain écoutait-il, le cou tendu, le bruit ne se renouvelait pas.

Il respira.

Puis son indécision vint le reprendre. Le sang affluait à son cerveau, son pouls battait fortement.

— Faible corps, disait-il, qui ne peut supporter le poids de ma pensée!

Il ouvrit sa fenêtre et demeura longuement accoudé, regardant la rue. Le vent agitait ses cheveux; son œil demeurait fixe, hagard, agrandi comme l'œil d'un fou.

Le bruit du dehors, le bourdonnement des passants montait jusqu'à lui. Peu à peu tout se calma. Les lumières se firent plus rares aux maisons.

— La nuit est claire, par malheur, songeait Bernard.

Puis il ajouta :

— Mais qui pourrait me voir à cette heure?

Il fit quelques pas dans se chambre, s'arrêta un moment; puis, tout à coup :

— Allons! dit-il presque à haute voix, cette fois, c'en est fait!

Il enjamba l'appui de la fenêtre et se hasarda sur la gouttière, qui plia, en craquant, sous son poids.

VI

Bernard s'était mis à ramper vers la fenêtre de l'avare. Il se cramponnait aux moindres saillies de la muraille et se glissait le long du toit. Il ne songeait guère qu'il était suspendu au-dessus d'un abîme. Un faux mouvement, et tout d'un coup, il pouvait s'aller briser le crâne sur le pavé de la rue. Mais le somnambule qui marche, sans trembler, sur le bord d'un gouffre, n'a pas plus conscience du danger que ne l'avait, en ce moment, Bernard.

Un seul désir, une pensée seule emplissait maintenant le cerveau de cet homme : posséder l'or qu'il convoitait. Ce désir le rendait

ivre. En ce moment, je le crois, il n'eût pas reculé, même devant des témoins, dans l'accomplissement de son crime.

Il avait atteint la fenêtre. Son regard plongea dans la mansarde de l'avare. La *pâle clarté* de la nuit lui permit, peu à peu, de distinguer la plupart des objets enfouis dans la pénombre de cette pièce.

Au fond d'une chambre d'une effrayante nudité, suintant la misère (une misère affreuse !), un grabat défait, les draps traînant sur le parquet, une chaise renversée, et, gisant au milieu de la mansarde, à demi nu, ses longues jambes et ses maigres bras sortant d'une chemise déchirée, l'avare, l'avare les membres crispés comme ceux d'un cadavre après une cruelle agonie.

Un affreux soupir de jouissance s'échappa de la poitrine de Bernard.

— Ah ! dit-il presque à haute voix, je le savais bien ! il est mort !

Il poussa vivement la fenêtre qui, mal attachée à l'espagnolette, céda sur-le-champ, puis il sauta dans la mansarde.

Une forte odeur de graisse moisie le saisit aussitôt.

C'était là comme un antre infect où le vieil Hermann agonisait, au milieu de la plus sordide avarice.

La lune éclairait faiblement le corps immobile du vieillard.

Bernard s'approcha.

Hermann avait dû tomber violemment de son lit. De la paillasse crevée s'échappait un amas de pièces d'or qui s'entassaient en un monceau brillant auprès du cadavre.

Les mains du vieillard se plongeaient encore dans ce bain métallique, et leur immobilité conservait l'effrayante crispation de la cupidité satisfaite.

A la vue de cet or, Bernard laissa échapper un rugissement de plaisir. Il se jeta sur le tas, ainsi qu'une bête fauve, et riant, criant, pleurant, il se roula sur le parquet en embrassant follement les pièces d'or.

Lorsque ce délire cessa, la première pensée de Bernard fut celle-ci :

— Si l'on venait !

Il se hâta de prendre avec lui cet or, cet or qui lui appartenait maintenant.

C'était comme un de ces contes de fées où les héros emplissent leurs poches de bijoux, d'or et de pierreries. Il prenait, il prenait. Ses mains fébriles fouillaient avidement la paillasse de l'avare. C'était fini. Il ne trouvait plus rien. Il cherchait encore cependant, il cherchait toujours.

En ce moment, il entendit derrière lui un soupir, un râle. Il se retourna subitement, l'œil hagard, les cheveux hérissés.

Personne n'était là, cependant.

Alors, il se pencha sur l'avare.

La lune éclairait de sa lueur fantastique le visage crispé du vieil Hermann.

Bernard poussa un cri et recula.

Hermann n'était pas mort.

Non, ses yeux vivaient, dilatés, encore agrandis par l'approche du moment suprême; ils vivaient et le regardaient fixement, obstinément. Ces yeux parlaient.

Oh! le long regard, profond, infernal, les prunelles fixes, embrasées, ce point noir

dans ce grand cercle blanc, ce regard qui disait : Voleur! qui criait : Assassin!

Bernard eut pour, un moment, mais ce ne fut qu'un moment.

Il se pencha sur l'avare, et, le regardant en face, il lui prit la main. Cette main était froide, inerte comme celle d'un mort.

A ce contact, l'œil d'Hermann s'injecta de sang, un éclair de rage impuissante vint illuminer sa prunelle, et un hoquet de douleur monta jusqu'à sa gorge.

C'était un cri inarticulé, affreux, un son qui n'avait rien d'humain.

L'homme ne pouvait parler; mais ce son rauque et ce regard mauvais disaient clairement tout ce qui se passait de douloureux dans ce corps presque sans vie.

Bernard était médecin; il avait vu bien souvent, face à face, la mort dans toute sa nudité ou sous tous ses déguisements. Il avait appris à être calme en présence des affres dernières. Son cœur ne battait pas devant une agonie, et il connaissait ce secret qui est le premier échelon de la science : ne

pas s'émouvoir au chevet d'un moribond. En cet instant terrible, il sut être calme et se rendit compte aussitôt de l'état du malade. Le vieil Hermann allait mourir d'une attaque foudroyante de paralysie générale ; quelques heures à peine le séparaient de la mort. Les extrémités étaient déjà froides, le sang se glaçait, la paralysie gagnait le cœur, et ce qui vivait seulement à cette heure chez le vieillard, c'était ce regard plein de feu, perçant comme un fer rouge, qu'il braquait obstinément sur le jeune homme.

— Avant ce soir, se dit Bernard, cet homme sera mort !

Il laissa retomber la main qu'il tenait encore, se releva, et, froidement, continua l'inspection qu'il avait commencée.

Il se passa alors une scène atroce.

Bernard interrogeait l'œil du vieillard comme pour lire dans cet œil le secret que cachait le cœur. C'était sa victime elle-même qu'il prenait pour complice. L'œil d'Hermann se couvrait de fibrilles sanglantes et se cerclait d'un rouge enflammé.

Et Bernard continuait ses recherches, fouillant ici et là, partout, s'interrompant pour dire au vieil Hermann :

— N'y a-t-il plus rien ?

Tout à coup, l'œil de l'avare devint terrible, et son regard prit aussitôt une expression étrange. Il y avait de la terreur et de la colère, de l'injure et de la supplication dans ce regard.

— Grâce ! grâce ! disait-il.

Et il ajoutait en même temps : Voleur et lâche !

Bernard comprit.

— C'est là ! dit-il.

Il plongea avidement ses mains dans un vieux coffre, et tressaillit en sentant sous ses doigts le contact d'un portefeuille qu'il cuvrit aussitôt.

Le portefeuille était bourré de valeurs de toutes sortes.

En l'ouvrant, Bernard laissa échapper quelques billets qui tombèrent à terre ; l'un d'eux s'alla coller au visage même du vieillard, à ce visage couvert d'une sueur glacée.

Bernard le reprit aussitôt; sa main effleura la face livide d'Hermann, et il ne put s'empêcher de tressaillir, comme au contact d'un serpent.

La peau était froide et moite. Le vieillard râlait; l'œil s'éteignait.

Bernard se leva aussitôt.

Il était, maintenant, sûr que le vieillard ne possédait plus rien. Il remit en ordre les objets qu'il avait dérangés; il répara les froissements de la paillasse, il replaça le coffret en son lieu, et tout cela froidement, sans hâte, avec la lenteur calme et mesurée d'un valet. L'œil fixe le suivait dans tous ses mouvements. La lune emplissait, à présent, la mansarde d'une lumière grise et blafarde, et donnait à toute cette scène une fantastique couleur.

— Pauvre homme, dit Bernard à haute voix, tu ne m'avais rien fait. Mais pourquoi t'es-tu trouvé sur le chemin de ma fortune? Les pierres qui embarrassent une route, on les broie, on les jette au loin.

— Misérable! dit le regard.

Bernard haussa les épaules.

Il se pencha de nouveau sur le vieillard et lui mit la main sur le cœur.

Le sang ne battait plus que faiblement ; la mort venait.

— C'est encore une heure ! pensa Bernard.

Il regarda le ciel. Le jour ne se levait pas encore.

Il dit alors :

— J'attendrai !

Il s'assit aux côtés de l'avare, l'œil sur le moribond, les bras croisés, décidé maintenant à ne s'éloigner que lorsque tout ce drame serait terminé.

— Pourtant, se disait-il, si je voulais, ne pourrais-je pas le soigner ? Des soins, bah ! vraiment ce serait un service mauvais à lui rendre. Il est condamné. Qu'il meure cette nuit ou demain, peu importe. Et pour moi, ne faut-il pas mieux qu'il meure cette nuit ?

Les regards de ces deux hommes se croisaient comme deux épées : l'un, plein de douleur, de rage, de mépris et de malédiction ; l'autre rempli d'une raillerie satanique

et de je ne sais quel éclat qui ressemblait à du triomphe. C'était un duel effrayant, un duel acharné, mais un duel à la façon de celui qui se joue, sur la plate-forme de l'échafaud, entre le bourreau et le condamné. La victime et le vainqueur étaient désignés d'avance.

Et cependant Bernard trouvait que le vieillard prenait bien du temps pour mourir. Une fois, il se pencha sur lui, les mains en avant, les doigts crispés, comme pour l'étrangler. C'en eût été fait et plus vite. Mais il songea que le lendemain, on trouverait sûrement quelque trace.

— Suis-je fou? dit-il en se relevant. L'homme est mort. Encore quelques minutes et ce sera tout!

Il attendit.

Vers une heure, un nouvel éclat passa dans le regard d'Hermann. Un effrayant soubresaut lui parcourut le corps, on eût dit qu'il tentait, par un effort surhumain, de se rattacher à la vie. Ce ne fut qu'un instant.

Les nerfs, tendus par cette surexcitation

dernière, se débandèrent comme la corde d'un arc. Le vieillard mit encore dans son œil une nouvelle et sanglante injure; une sorte de bave hideuse lui monta sur les lèvres en même temps que le hoquet dernier.

Sa gorge rendit un bruit affreux, semblable à celui d'un tuyau engorgé qui se vide. D'abord précipité, régulier, ce bruit aqueux s'éteignit peu à peu. Rien ne vivait plus du vieil Hermann, rien, et pourtant ce regard était le même encore, fixe, effrayant, agrandi.

Bernard ne sentait plus sous sa main aucun battement. Il se releva, pâle, mais indifférent.

Il jeta un dernier coup d'œil sur le cadavre, et, serrant contre sa poitrine sa fortune (il était riche, maintenant !), il enjamba de nouveau la fenêtre.

C'en était fait.

Il se jeta tout vêtu sur son lit, et enfouissant sous l'oreiller *son* or, il ferma les yeux pour s'endormir.

Mais la fièvre le consumait.

Le jour le trouva debout, agité, les nerfs irrités.

Il sortit.

Comme l'avare, il avait caché ce matin même, dans un recoin secret de la mansarde, cette richesse qu'il appelait une chose *conquise*.

Port-Royal nous apprend à ne nous point payer de mots. Les mots jouent cependant, en ce monde, un grand rôle : la conquête est permise, souvent glorifiée, le vol méprisé et puni. Conquête et vol, deux extrêmes qui

se touchent. Certains héros donnent la main à certains bandits.

Le temps était beau, ce jour-là.

Bernard se promena longtemps, humant le soleil et le grand air à pleins poumons, et se sentant heureux de vivre.

Les rues étaient pleines de monde, de lumière et de bruit. Ce bruit ne paraissait pas à Bernard de la turbulence, mais de la gaîté. On mesure souvent le bonheur des autres sur sa propre joie.

Mentalement, Bernard supputait à quelle somme pouvait s'élever le trésor de l'avare, et, en arrivant au total, il ne pouvait s'empêcher de sourire.

Il se voyait, désormais, aimé, fêté, louangé, puisqu'à présent il était riche.

Il pouvait se comparer à quelque navire, battu par la tempête, soulevé par la houle, abandonné, pour ainsi dire sans secours, au milieu de l'Océan. Le vent avait soufflé, la mer s'était soulevée, menaçante. Toujours la lutte acharnée, les travaux incessants, les dures manœuvres. Mais, maintenant, tout

était fini. La terre apparaissait à l'horizon; le navire, tout à coup réparé, entrait, triomphalement, dans le port, au bruit du canon, aux acclamations de la foule. Et savait-on si la traversée avait été rude, si la route avait été droite, et quelles aventures l'équipage avait courues; si, sur ce pont soigneusement balayé, le sang avait coulé; si la haine, si le crime avaient habité ces cabines? S'inquiétait-on du passé? Savait-on si ce navire était un corsaire ou un pirate? On ne voyait, en ce moment, que le pavillon flottant au haut du mât, rayonnant sous le soleil, frissonnant sous le vent; on ne voyait que les voiles coquettes, la carène élégante, et tant d'éclat, et tant de grâce! Salut à toi *ma belle frégate*, et salut à ton équipage! D'où viens-tu? De l'inconnu. Qui es-tu? Va, qu'importe! Salut à toi!

Oui, Bernard était semblable à ce navire. Les tempêtes avaient été furieuses, sa route pénible. Parfois avait-il laissé à chaque lutte quelque partie de lui-même ou de sa conscience. L'homme moral se désagrège avec

le temps comme l'homme physique, mais plus promptement peut-être, et combien de fois ne dit-on pas que l'âme se détache d'un corps, lorsque depuis longtemps, parcelle par parcelle, hélas ! elle en est partie ! Le visage de Bernard portait-il, cependant, quelque trace de ses désespoirs, de ses désillusions, de son crime ? Non. Comme la mer, le visage humain engloutit et garde bien des secrets. A peine une ride indique-t-elle à l'œil exercé du sondeur que là, un jour, a eu lieu un naufrage.

C'est ainsi que songeait fièrement Bernard, et la conclusion de toutes ses pensées était celle-ci : que le monde est aux audacieux.

Il revint chez lui vers midi. L'escalier était plein de monde. Un instant, sa force de caractère l'abandonna. L'acier le mieux trempé peut faiblir.

— Ils ont ouvert la porte de l'avare, pensa-t-il. S'il avait parlé ?

En l'apercevant, quelques gens s'écrièrent :

— M. Bernard ! c'est M. Bernard !

Bernard se sentit pâlir.

— Monsieur Bernard, lui demanda-t-on, n'étiez-vous pas le voisin de M. Hermann?

Bernard surmonta son émotion et répondit :

— En effet, qu'y a-t-il?

— M. Hermann est mort, dit-on.

— Mort!

— Mort! Nous nous sommes enfin émus de sa trop longue absence. Ce matin, la porte enfoncée, on l'a trouvé, au milieu de sa chambre, froid, inanimé.

— Ce matin?

— La mort, a dit le médecin, remontait à plus de douze heures!

— Imbécile! pensa Bernard.

Il voulut monter dans la mansarde du vieil Hermann. Le commissaire procédait, en ce moment, à la levée du cadavre. Un homme écrivait. La chambre était remplie de voisins, de curieux, et les commentaires, les observations, les bavardages, les banalités allaient leur train.

Bernard s'approcha du cadavre.

Les yeux de l'avare étaient tout grands ouverts, fixes, mais déjà vitreux.

Bernard ne laissa échapper aucun signe, aucun geste.

Il dit seulement, d'un ton indifférent :

— C'est triste !

Puis il redescendit.

— Eh bien ? lui dit-on.

— C'est un malheur, répondit-il ; si j'avais su le pauvre homme aussi souffrant, moi, son voisin...

— Que voulez-vous ? dit une femme, il n'y a pas de votre faute.

Bernard ne rentra que le soir.

Il donna tout d'abord un coup d'œil à son argent (sa vie !), puis il prit un livre au hasard, et voulut essayer de lire ; mais, avec la nuit, la fièvre revenait. Il s'était couché, il se releva.

Il se prit à écouter s'il n'entendait aucun bruit chez Hermann. Par un effet sanguin bien commun, il lui sembla que les tintements de l'or reprenaient comme autrefois.

— Je suis fou ! se dit-il.

Et cependant il écoutait avec anxiété.

Il se promenait de long en large en chantant, pour s'étourdir.

Il entendait distinctement des pas dans la chambre voisine; et alors lui, l'homme sans peur, il tremblait. Ce cadavre qu'il savait là, à quelques pas de lui, lui pesait comme s'il l'eût porté sur ses épaules. En ces longues heures de nuit, alors que les objets, agrandis par l'imagination, prennent à nos yeux d'étranges formes, il se passe en nous je ne sais quelle transformation qui rend quelquefois peureux les plus braves.

C'est affaire de nerfs. Certains tempéraments, facilement ébranlés, ne peuvent supporter la moindre secousse. Bernard s'irritait contre lui-même de cette pusillanimité; mais il lui passait, en ces instants, je ne sais quelles folles idées de ressouvenir, et, comme autrefois, il se prenait à penser aux fantastiques récits des vieilles femmes et à ces terribles apparitions de revenants avec lesquelles nos nourrices nous ont bercés.

— S'il revenait? se disait-il, s'il se dres-

sait, menaçant, dans son linceul, ou plutôt, s'il était là, derrière moi, me suivant, m'épiant, prêt à frapper ?

Un étrange frisson lui parcourait alors l'épine dorsale ; il avait froid.

— Mais, vraiment, ajoutait-il, suis-je insensé ! Le mécanisme n'est-il pas éteint, ce corps ne se décompose-t-il pas, à l'heure qu'il est, et ne sera-t-il pas bientôt devenu poussière et comme dissous dans un acide ?

Alors il se calmait. Il oubliait l'avare pour ne songer qu'aux jours filés d'or et de soie qui allaient bientôt se dérouler pour lui.

Il se voyait riche et célèbre : il trônait, comme un roi, au milieu des flatteurs, alléchés par ses repas et ses faveurs, ou liés par ses dons ; il se moquait de tout et de tous ; il buvait, mangeait et vivait heureux toujours, toujours.

Il s'endormit, vers le lever du soleil, d'un sommeil calme et profond.

Décidément, sa nature forte prenait le dessus.

Le bruit que faisaient, chez l'avare, les hommes qui clouaient le corps dans la bière, le réveilla. Il se leva vivement. Comme il sortait, il se heurta contre la bière qu'on transportait en bas.

Il ôta son chapeau et descendit derrière le corps.

Il regardait la bière d'un œil fixe et souriait.

On mit Hermann dans le corbillard des pauvres.

— Je l'accompagnerai, se dit Bernard.

La voiture se mit en marche.

Bernard suivait seul. Les passants saluaient.

— C'est sa femme, disaient-ils.

— C'est son ami.

— Son père, peut-être.

— Pauvre jeune homme !

Quand Bernard les entendait, il lui montait au cœur une bouffée d'orgueil et de joie. Son crime lui rapportait jusqu'à ce profit moral.

On arriva au cimetière.

— Où conduisez-vous la bière ? demanda Bernard.

— A la fosse commune !

— C'est juste, dit Bernard. Rien pour rien, pas même une fosse.

Le trou était prêt. Il devait donner son hospitalité banale au premier qui viendrait.

Le pauvre mort y fut descendu.

— Je saurai qu'il est là ! pensait Bernard.

Il regardait les fossoyeurs jeter leurs pelletées sur la bière, les pierres rebondissaient lugubrement sur le bois, la terre faisait un bruit sourd en tombant.

Quand tout fut fini, Bernard jeta à ces hommes quelques menues pièces de monnaie et demeura encore un moment les bras croisés, auprès de cette fosse.

— Il est là ! répétait-il, il est mort ! et les morts ne reviennent pas. A moi le monde, à présent. Un tour de main, et voici la fortune ! Bah ! que lui ai-je pris ? fit-il. Un levier dont il ne se servait pas, sot ! Et, en échange, je lui donne ce coin de terre et le repos. Nous sommes quittes !

Il s'éloigna, le cœur et l'esprit libres. Au restaurant, il fit un bon repas. Il prit à l'Opéra une bonne place. Il se coucha et dormit d'un sommeil excellent.

Il se sentit tout dispos, quand il se réveilla.

Jamais le soleil ne lui avait semblé si brillant, l'avenir aussi beau, la vie aussi facile.

Désormais, il se sentait maître de sa destinée. Lui, qui avait obéi toujours, il allait enfin commander.

Il était fier. Il se savait libre.

En mettant le pied dans la rue, il laissa échapper, avec un large soupir de satisfaction complète, ce seul mot qui disait tant de choses :

— Enfin !...

VIII

Bernard ne demeura pas longtemps dans la vieille maison de la rue de la Harpe. Il en sortit, un beau matin, sans qu'on sût où il allait. Qu'importait aux voisins ce que pouvait devenir un homme de si peu de poids ? Des malheureux, on ne s'inquiète guère. On ne s'inquiéta pas de Bernard.

Lui, cependant, avait quitté Paris pour quelque temps. Il s'en était allé vers ces beaux pays du soleil qu'il avait tant de fois entrevus, pleins de promesses douces, dans ses rêves d'autrefois.

Il visita ainsi, en touriste joyeux, l'Espagne, l'Italie, la Grèce. Il avait encore,

dans l'âme, assez d'admiration pour les magnificences et les chefs-d'œuvre. Voyageur gentilhomme, il s'inquiétait pourtant davantage d'une bonne hôtellerie que d'un beau tableau, et se sentait plutôt remué par les allures provocantes des villes espagnoles, coquettes et brillantes comme des yeux andalous, que par les cités latines ou grecques, déchues et belles seulement de ce doux et pâle reflet du passé, du souvenir, qui ressemble à un soleil couchant.

La richesse, plus encore que la pauvreté, est la pierre de touche de l'âme. Bernard pauvre se croyait grand autrefois. Bernard pauvre !...

Où était-il, Bernard le rêveur, le chercheur, celui qui travaillait ardemment, la nuit, dans sa chambre haute, bénédictin de vingt ans, qui sacrifiait tout alors à l'art et à la science?

Il n'existait plus, ce Bernard. Celui-là s'était suicidé.

Celui-là d'ailleurs ne pouvait vivre, un honnête homme, songez-y ! Il n'y avait plus que M. Bernard le riche !

Qui l'eût alors rencontré, dans ses voyages de plaisir, dépensant follement dans la joie son argent et menant train de prince, n'eût certes pas soupçonné à quel drame sombre succédaient cette ivresse et ce bonheur.

Son centre, cependant, sa vie, son milieu, le coin de terre où, pour lui, l'air était le meilleur, c'était Paris. Il y revint. Depuis six mois, au moins, il l'avait quitté.

Paris est grand. Bernard y fit cependant sa place. Dans le mondeinterlope des viveurs et des femmes faciles, on le connut bientôt, et sa réputation fut celle d'un compagnon joyeux, d'un partner infatigable prêt toujours à tenir le plus fort pari, à disputer la plus jolie fille, à déguster le meilleur vin.

Bernard songeait vraiment peu, maintenant, à la gloire ! Les vains mots d'avenir et d'éternité lui semblaient bien creux à présent. Ce qu'il lui fallait, c'était ce luxe qu'il avait si longtemps désespéré de pouvoir atteindre jamais; sa vie, c'était cette fièvre continuelle, cette surexcitation qui lui paraissaient si chères. Il s'y livrait tout entier,

corps et âme, sans trêve, sans repos. Et, entraîné dans ce rapide torrent de la vie parisienne, il n'avait garde, croyez-moi, de songer au remords !

A peine avait-il le temps de penser à son bonheur.

Ce qui manque le plus à l'homme, c'est le temps. Supposez-le maître de la durée, il conquerra demain l'espace et véritablement sera le roi du monde. L'expérience fait les hommes : on l'a dit, l'expérience est un fruit qu'on ne cueille que lorsqu'il est gâté. Le temps a manqué à Raphaël, le temps a manqué à bien d'autres. Maître du temps, l'homme devient Dieu. La plus claire démonstration de Dieu, n'est-ce pas, en effet, l'éternité ?

J'ai dit que Bernard ne songeait pas au remords.

Ce n'était cependant point pour oublier que Bernard se laissait attirer par ces magnifiques tourbillons de Paris. Qu'avait-il besoin de l'oubli? Aucun remords ne venait à sa conscience, calme et reposée comme celle de

l'homme de bien. Son visage ne trahissait jamais que de joyeuses impressions.

Un sang vif et généreux empourprait ses joues bien remplies. Ce n'était plus le jeune homme hâve et défait que nous avons rencontré dans sa triste mansarde. Son œil brillait de l'éclat joyeux du contentement, ses oreilles prenaient cette teinte rougie qui annonce je ne sais quelle sensualité grossière.

Il vivait, c'est tout dire en un mot : il vivait. Se levant à midi, déjeunant ici, ou là, dans quelque café à la mode, étalant sur le boulevard ses appétits satisfaits et sa richesse.

Il n'avait garde de s'enfler et de se croire le premier, de par le droit du plus riche. Il distribuait assez volontiers des poignées de main à des indifférents. Parfois rencontrait-il des visages de connaissance? Loin de les fuir, il allait à eux.

Bernard prenait plaisir à montrer sa bienveillance et sa bonhomie ; peut-être riait-il sous cape en serrant cordialement la main

loyale des pauvres diables. Peut-être aussi prenait-il au sérieux son rôle de protecteur sincère et d'homme enrichi, mais abordable.

Il avait su si bien donner aux muscles de son visage l'expression de l'honnêteté, que son âme elle-même et son cœur avaient pris le même pli indestructible.

Ceux-là sont les puissants de cette vie qui savent entrer dans la lice, la figure couverte d'un masque quelconque. Le masque, en ce cas, est un bouclier.

Et de quelque façon qu'il soit, et de quelque matière, qu'il soit de fer comme celui du Romain, qu'il soit de cuir comme celui du Saxon, il faut un bouclier aux combattants de la vie (une bataille où les faibles servent d'hécatombe glorieuse aux forts).

Bernard, avec le temps, en était venu à proclamer la vérité de cet axiome paradoxalement terrible, réponse à ses anxieuses questions d'autrefois :

— Le remords n'existe pas.

Il en était la preuve évidente, la preuve vivante.

Tant que sa victime était demeurée là, sous ses yeux, blême, livide, effrayante, il avait tremblé. Défaillance corporelle ! Il n'avait pu dormir, à côté de cette masse de chair privée de mouvement et de vie; mais le cadavre enlevé, le corps jeté à la terre, il s'était relevé, le front hautain, l'œil orgueilleux, la face insolente. Ses poumons avaient largement aspiré l'air vivifiant de la vie libre, et, sans crainte désormais, sans remords, il s'était dit :

— Paris, le monde ! tout est maintenant à moi.

Bernard ne voyait plus que bien rarement Paul Verrier, son confident, son ami.

Sans s'expliquer parfaitement la cause d'une fortune aussi subite, Verrier avait instinctivement deviné que Bernard avait dû se faire le héros de quelque drame ténébreux.

Paul était un de ces cœurs généreux qu'aucune atteinte mauvaise n'a encore gangrenés et qui battent franchement lorsque s'appuie sur eux la main d'un homme. Ce n'était pas

un puritain ; la morale est d'autant plus large qu'elle est plus élevée.

C'était, pour le peindre d'un mot, un artiste. Il avait voué sa vie à son idée ; il voulait à jamais poursuivre sa tâche. Le labeur lui serait-il un jour payé ? Il ne songeait pas au salaire, il travaillait. Le but qu'il ambitionnait était assez haut pour qu'il s'inquiétât peu du reste.

Ame noble et juste, incapable de transiger jamais avec le devoir ! Celles-là suivent opiniâtrément le dur chemin de la vie, sans craindre de se meurtrir aux ronces, et n'ont souvent pour toute récompense que le contentement de soi-même. Mais ce contentement est pour l'homme d'honneur la plus belle des récompenses. On peut, jusqu'à un certain point, affronter le mépris d'un autre. Le mépris de soi-même est affreux. Paul disait parfois que tout homme a un juge : son miroir.

Or, il avait compris que Bernard était un ambitieux, presque vulgaire dans son large manteau de force et de grandeur. Il avait vu

clair dans ce chaos funeste d'idées subversives et de fausses théories qui avaient fatalement traîné ce jeune homme jusque dans le gouffre.

Il s'était dit que Bernard portait dans l'âme le souffle empesté du fol orgueil, et que lutter contre ce souffle était folie. Il avait donc laissé cet ami mort à la garde de Dieu, en lui disant un jour :

— Si la foudre, qui abat les plus grands et les plus vains, venait à te frapper, tourne les yeux vers moi et appelle. Pas plus qu'aujourd'hui je ne serai riche et puissant; mais, comme aujourd'hui, je serai ton ami, Bernard, et te répondrai : Me voici !

Bernard l'avait laissé partir.

Une pièce d'or lui achetait un dévouement. Qu'avait-il besoin de celui-là? Les pièces d'or ne lui manquaient pas.

Non, à quelque haut degré de puissance et d'énergie que s'élève un homme, quels que soient son insolence et son hautain mépris pour les hommes et les choses, quelque dure et bien trempée que soit la cuirasse

dont il se couvre, jamais il ne pourra cacher à l'œil de Dieu le défaut de son armure; il ne pourra jamais se maintenir à l'échelon qu'il a conquis. Le destin est en bas qui secoue fortement la frêle échelle. Cet impuissant, qui se croit fort, a beau se cramponner et lutter et se défendre. Le voyez-vous? Il chancelle; il a peur. Il va tomber; il est tombé.

IX

Le souper s'était prolongé bien avant dans la nuit. Les mets les plus recherchés avaient été servis ; on avait bu les vins les plus exquis. Ils étaient six : trois femmes, trois hommes. Parmi eux, Bernard, Bernard, la face illuminée, la pommette vermillonnée, la lèvre lippue ; Bernard, pauvre fou !

Ils riaient, ils criaient, c'était de la joie, c'était du délire. Ils étaient ivres, eux et elles. Les malheureuses, à demi nues, le front alourdi, lasses, mais non rassasiées.

Pourquoi étaient-ils là ? Pour s'amuser. C'est le grand mot, celui-là, le plaisir ! C'est la grande chose. Ils étaient de ces gens pour

qui la vie est un incessant steeple-chase à la volupté. Bernard les avait racolés ici et là : eux, au club ; elles, dans la coulisse ou dans la rue.

C'était sa joie, à cet homme, de jouir sans compter, sans penser. Assez longtemps il avait songé, lutté, cherché ; assez longtemps il avait souffert. Le temps était venu de la négation de toute intelligence. La matière était pour lui la maîtresse souveraine. Tout pour le corps, rien que pour le corps. Le plaisir, le plaisir encore et toujours le plaisir.

Il en avait soif, il en avait faim ! Il s'en enivrait, il s'en gorgeait. Ivre, repu, titubant, divaguant, il était heureux !

Et cependant, à vingt ans, il avait rêvé les amours éthérées, le charme enivrant, l'idéal !

— Tout cela, disait-il parfois en son cynisme, viande blanche ! Qu'on m'apporte de la chair qui saigne et résiste sous la dent !

Quand ils sortirent du cabinet rempli de gaz où les bougies flambaient, où le vin et

les mets répandaient leurs âcres odeurs, Bernard leur dit :

— Allez, je rentre seul ! Il fait beau, cette nuit, et je veux, pour une fois, rêver encore aux étoiles !

— Il est fou ! dirent-elles.

— Es-tu toqué, Bernard ?

L'un d'entre eux dit en trébuchant :

— Il est ivre !

Il laissa dire.

— Comment ! s'écria une femme, tu ne m'emmènes pas ce soir ? A quoi penses-tu ?

— Je ne pense à rien, dit Bernard, et j'en suis bien aise. Adieu, fit-il.

Il s'éloigna, seul, respirant à pleins poumons l'air de la nuit.

Il se sentait pris d'un singulier vertige ; le sang lui affluait au cerveau ; il entendait comme un sifflement dans ses oreilles.

— Cette vie me tuera ! dit-il d'un ton joyeux.

Il marchait rapidement pour activer la circulation. Un cercle de fer semblait lui étreindre le crâne. Sa marche était chance-

lante. Il ressentait une chaleur extrême aux poignets.

— Qu'ai-je donc? se dit-il.

Il regarda autour de lui.

Les lumières tourbillonnaient ; les maisons tournaient comme dans une ronde fantastique.

Et cependant il n'était pas ivre.

Instinctivement il arracha d'un brusque mouvement la cravate qui lui serrait le cou.

Il lui semblait qu'une main nerveuse l'étreignait désespérément.

Tout à coup une secousse extrême le fit chanceler ; il tomba brusquement sur le côté, le front dans la boue.

La police passait, faisant une ronde. On vit un homme renversé dans le ruisseau ; le poste n'était pas loin. Là, on le pansa, on le fouilla. Aucun papier sur lui, nul indice.

En tombant, il s'était fendu le crâne sur l'angle du trottoir. Le sang coulait avec abondance. L'officier qui commandait le poste fit porter cet homme à l'hôpital.

— Nous n'avons qu'un lit de vide, dit l'in-

terne de service, le n° 2 de la salle Saint-François; le sujet est enterré depuis ce matin. Donnez ce lit. Nous inscrirons demain les noms et profession.

Bernard, évanoui, fut aussitôt couché dans le lit d'hôpital.

Lorsqu'il s'éveilla de son long évanouissement, il jeta sur les objets qui l'entouraient un regard interrogateur, et tout d'abord il crut rêver.

Le jour naissant filtrait à travers les longs rideaux blancs des fenêtres, et éclairait de sa lueur blafarde la vaste salle aux lits régulièrement rangés. La lumière des veilleuses suspendues au plafond dans leurs vases d'opale s'éteignait tristement. Aucun bruit encore, mais des plaintes étouffées, de longs soupirs et le pas matinal de la sœur qui avait veillé toute la nuit.

Bernard n'eut, d'abord, qu'une vision vague de ce spectacle. A peine eut-il ouvert les yeux qu'il les referma aussitôt; il lui semblait qu'une main de plomb pesait sur ses paupières, et je ne sais quelle douleur

brûlante lui torturait les orbites. Au bout d'un moment, il rouvrit les yeux et regarda de nouveau devant lui. Cette longue salle, avec cette double file de lits blancs, son parquet luisant, son plafond lustré où se reflétait comme dans une glace la lueur rougeâtre des veilleuses, lui fit peur.

— L'hôpital! murmura-t-il aussitôt. Oh! l'hôpital!

Instinctivement, il voulut s'enfuir. Un frisson d'effroi lui courut par tout le corps. Il essaya de se soulever, mais sa tête devint lourde. Il retomba épuisé, anéanti. Le vague l'envahit encore, et, de nouveau, il perdit connaissance.

Il revint à lui longtemps après; une sorte de sommeil léthargique s'était emparé de lui. Cette fois, il y avait autour de son lit une dizaine d'hommes, presque tous vêtus de noir, des jeunes gens pour la plupart. Quelques-uns portaient un grand tablier blanc; un d'entre eux, celui-là était vieux, parlait, et sa parole répondait douloureusement dans le cerveau du malade. Il y en avait

qui écrivaient je ne sais quoi sur du papier.

Celui qui parlait s'approcha de Bernard et lui prit la main.

— Cette sorte d'atonie, dit-il alors, a cessé. Les yeux sont encore vitreux, mais ils gagnent déjà quelque chose en éclat et le rayon visuel devient très apparent.

Les jeunes gens s'approchèrent.

L'un d'eux se pencha sur la poitrine de Bernard, et, l'oreille tendue, il écouta.

— La respiration est oppressée, dit-il.

Un autre prit le pouls du malade.

Bernard éprouvait un malaise extrême, une gêne inexplicable. Ces regards, fixés sur le sien, lui faisaient peur. Cet examen l'ennuyait. Il essaya de parler et balbutia quelques mots au hasard. Il eût voulu qu'on le laissât seul, tranquille.

En ce moment, un des élèves s'approcha de lui et lui demanda ses nom et prénoms, sa profession, son adresse.

Bernard répondit d'un air hébété. Ces formalités l'effrayaient instinctivement. Il dit à l'interne :

— Je ne resterai pas ici, je ne veux pas demeurer à l'hôpital. Qu'on me transporte chez moi; c'est affreux, l'hôpital !

L'interne essaya de lui faire comprendre que toute translation était impossible dans l'état où il se trouvait. La fracture du crâne était presque complète, et la moindre secousse pouvait devenir d'une extrême gravité.

Bernard, alors, fut pris d'un soudain découragement, et il se laissa aller, tout affaissé, dans son lit.

Accompagné de ses élèves, le docteur continuait sa visite.

Bernard entendait un bourdonnement autour de lui. Le docteur parlait d'une voix brève. Les jeunes gens l'interrompaient parfois pour le questionner ou pour dire quelques mots au malade. Le bruit de leurs pas s'éloignait. De temps à autre on entendait un cri plaintif, le cri de quelque patient que le médecin touchait. Bernard remarqua que le lit, voisin du sien, était fermé. Les rideaux retombaient de chaque côté, formant des plis

roides et sculpturaux. Devant ce lit, le docteur avait prononcé quelques paroles que Bernard n'avait pas comprises. Des mots vagues étaient seuls arrivés jusqu'à lui.

— Cette nuit... Dix heures... État désespéré... je le savais!

Il regardait ce lit d'un œil fixe, comme si ces rideaux eussent caché quelque épouvantable mystère, voilé quelque effrayant tableau. Des infirmiers s'approchèrent justement du lit et ouvrirent les rideaux.

Bernard aperçut, sous le drap blanc du lit, la forme arrêtée d'un cadavre. Ces hommes prirent le corps brusquement et ils l'emportèrent ainsi enveloppé. Il les suivit des yeux, en frissonnant. Les malades regardaient d'un œil indifférent ce cadavre qu'on enlevait. Pas un ne plaignait le pauvre mort : chacun songeait à son mal et tremblait de mourir.

Il n'est guère, à l'hôpital, de dévouement qu'entre les convalescents. La maladie semble parfois endurcir le cœur. Tout malade est un égoïste exigeant qui ne songe qu'à sa propre souffrance. Ce qu'il lui faut,

c'est, avant tout, la guérison ; celle des autres lui importe peu. Le mal physique semble, pour un instant, avoir étouffé les bons instincts de l'âme. Mais ces instincts se réveillent bien vite, et comme épurés, chez le convalescent. La convalescence est, en quelque sorte, une seconde jeunesse, mais une jeunesse raisonnable. Les étonnements naïfs, les douces larmes, les caresses sincères, les pures affections de l'enfance occupent seuls l'âme du convalescent. C'est comme un doux réveil après un sommeil fiévreux ; une impression d'ineffable douceur, un charme pénétrant, une divine ivresse. C'est l'aurore après la nuit. Tout prend une voix pour vous parler, tout vous salue et vous sourit, la fleur et l'oiseau, le ciel et la lumière. L'homme alors est bon, parce qu'il est faible. Il s'est, tout à l'heure, senti si petit, si peureux, auprès du gouffre. Le voilà qui se rassure et qui s'égaie. Tout entier à la reconnaissance, il bénit, il salue, il aime. Il a bien le temps d'oublier le danger, la souffrance, il a bien le temps d'être ingrat.

X

Les journées paraissent longues, à l'hôpital. La lassitude vient vite avec l'uniformité quasi-monastique ou plutôt militaire qui règne là. L'œil n'a rien où s'arrêter et ne peut se fixer que sur des lignes droites et froides. Pas de couleurs verdoyantes ou gaies : des plafonds jaunes, des murs aux teintes plates, des rideaux blancs, tombant avec des plis roides comme une draperie de marbre.

Tous les sens sont affectés, dès l'abord. Une senteur maladive remplit ces salles funèbres, et des plaintes y retentissent comme autant de râles.

Bernard réclamait, en vain, qu'on le trans-

portât à son hôtel. Il lui était permis de se faire apporter à l'hôpital tout ce dont il aurait besoin; mais le moindre mouvement était impossible.

L'interne l'avait dit. Une translation pouvait devenir funeste, et le docteur ne voulait, à aucun prix, la permettre.

Le misérable était donc comme rivé à son lit, et c'était avec une rage profonde qu'il se sentait tout d'un coup précipité, par la fatalité, des hauteurs qu'il avait atteintes.

Il se voyait accolé à des malheureux sans asile, qui venaient mourir là comme des vagabonds dans un coin.

L'hôpital est l'ornière de la vie. C'est un triste égout où tout se retrouve, l'or et le fer, ce qui est grand et ce qui est petit, ce qui est bon et ce qui est funeste. L'entrée de la vie est la même pour tous; pour tous encore la mort, et combien de gens, qui ont vécu séparés les uns des autres, en apparence pour toujours, viennent ainsi expirer côte à côte, réunis par cette main invisible et puissante à laquelle nous voudrions résister et qui nous

mènel Quels étaient tous ces hommes, rassemblés par la fraternité du mal dans une même enceinte, et à qui la fatalité ravissait jusqu'à leurs noms? Celui-ci, ce vieillard, allait mourir, seul, abandonné. Et peut-être avait-il été puissant, aimé; le savait-on ? Il s'appelait le n° 1, fluxion de poitrine. Celui-là, c'était un enfant. Son œil brillait, sa joue était rose, légèrement enflammée, sa peau blanche.

Un sourire de l'autre monde éclairait parfois sa douce physionomie, encadrée dans les beaux cheveux blonds d'un chérubin.

Pourquoi cet enfant était-il là, et quel nom lui donnait sa mère ?

Le docteur l'appelait le n° 2, phthisie pulmonaire.

Les extrémités se touchaient sur le seuil de la tombe.

Il y avait, en face de Bernard, un homme, jeune encore, aux cheveux noirs, au regard bleu et limpide, aux mains fines et délicates comme celles d'une femme : ce jeune homme entrait en convalescence; on lui permettait

de lire un moment, parfois d'écrire, mais si peu ! Le reste du temps, il s'amusait, le pauvre garçon, avec deux oiseaux placés à côté de son lit, dans une cage ! un moineau apprivoisé, un chardonneret, et le jeune homme était heureux ; le moineau voletait sur le lit de son maître et mangeait des miettes de pain dans sa main.

Il venait se poser sur les bras du jeune homme et se perdre dans sa poitrine, avec de petits battements d'ailes, frémissant de plaisir.

Le chardonneret chantait; il répondait à son maître, accourait à sa voix, lui parlait. Et quand le docteur, chaque matin, faisait sa ronde :

— Comment allez-vous? disait-il au jeune homme, et comment vont les petits oiseaux?

Bernard enviait cet inconnu, qui n'était pas seul au milieu de cette solitude.

La solitude! ce baume des esprits bons, mais malades, il la maudissait. Le misérable ne la comprenait pas ; il avait peur de ce qu'il y a au monde de meilleur : du silence et de l'ombre.

XI

Le lit de mort, placé à côté de Bernard, ne demeura pas longtemps vide.

Un matin, en s'éveillant, Bernard aperçut les formes saillantes d'un corps humain sous le drap blanc. Il tourna la tête avec effort de ce côté, et soudain poussa un cri.

On accourut; l'interne, la sœur de service et les aides, effrayés. Bernard s'était d'un bond furieux redressé sur son séant, et, l'œil hagard, la face pâle, il s'écriait en désignant du doigt le lit voisin :

— Qu'est ceci? Otez ceci! Je veux qu'on m'emporte!

On crut à un accès de fièvre. On s'empara

de lui; en vain voulut-il lutter. Il s'arrêta enfin, épuisé, et s'affaissa sur l'oreiller.

Sa tête se tournait justement vers le lit voisin, et son regard s'attachait au visage livide de l'homme qui était étendu là!

Les dents de Bernard claquaient. Une sueur froide lui découlait par tout le corps. Cet homme qu'il fixait ainsi (un malade, un cadavre), était Hermann Schwartz, l'avare!

En vérité, c'était lui! Le voyez-vous? C'est bien sa longue face blême, ce crâne rond et jaune, cette face ossifiée, ce nez où la peau se colle et se vide, cette bouche mince et grande, ces lèvres blêmes, ce grand corps disgracieux et grêle, et surtout, oh! surtout, c'est ce regard profond, ce regard scrutateur, ce regard brûlant, qui pénètre, s'enfonce, consume et déchire à la fois, comme un fer rouge et comme un poignard. Ses membres démesurés se dessinaient en maigres saillies sous les plis du drap. Il ne bougeait pas. Il paraissait étendu sans vie. La poitrine, immobile, ne laissait passer aucun souffle. C'était bien le cadavre du vieillard, le

cadavre que la terre avait rejeté et qui venait demander à Bernard compte de son crime!

Bernard regardait, regardait toujours. Son cœur battait d'effroi, ses genoux s'entre-choquaient, ses mains se crispaient de terreur.

— Oh! disait-il tout bas, bien bas, étouffant son effroi et ses paroles, oh! disait-il, il n'est donc pas mort. Est-ce possible? C'est bien lui! Il vit!... Il est là!... Mon Dieu! je suis perdu!

— Je suis perdu!

La fièvre, une fièvre horrible! s'empara de Bernard. Son sang bouillonnait, pour ainsi dire, dans ses artères, ou plutôt ce n'était plus du sang, c'était du feu, c'était de la lave.

La tête embrasée, rouge et tuméfiée, les membres glacés, la poitrine haletante, Bernard, ainsi, était horrible à voir. Il demeurait toujours, béant, l'œil fixé sur l'œil du vieillard. Ces deux regards se croisaient comme deux lames acérées, tous deux effrayants, tous deux immobiles.

Vous le connaissez, ce supplice. Le vivant attaché au cadavre, la vie liée à la mort,

l'être au néant. Virgile en a parlé, et son âme douce et pure s'est émue à cette atroce idée; mais ne pouvant la rendre assez terrible à son gré, il a dit un jour au vieux Dante : « Toi, parle, frère ! » Et Dante a écrit Ugolin.

La nuit vint. La veilleuse de la salle projetait sa lumière vacillante sur le lit du vieillard et éclairait fantastiquement cette figure impassible qui ne vivait que par le regard.

Bernard, en vain, essayait de détacher ses yeux de ce visage. Il se détournait, fiévreux, mais l'attraction n'était pas moindre. Ce regard qu'il ne voyait plus, il le sentait; cet œil fixe le mordait, là, par derrière, sur la nuque. Il avait peur, alors, et se retournait, préférant affronter le lugubre spectacle.

C'est qu'il ne bougeait pas, ce vieillard décharné, enveloppé dans son suaire.

Bernard se penchait vers lui comme pour écouter s'il respirait, pour saïsir le moindre bruit, le moindre mouvement, pour voir s'il vivait, enfin. Mais rien. Alors, il tendait le cou, et de peur qu'on ne l'entendît ;

— Hermann ! Hermann ! appelait-il à voix basse.

L'homme ne bougeait pas. Le regard demeurait fixe, muet. La nuit fut terrible, et quand vint le jour, Bernard, épuisé, s'évanouit.

XII

Le lendemain, au matin, Paul Verrier entra à l'hôpital. Il venait d'apprendre que Bernard y avait été transporté, et aussitôt il accourait.

En l'apercevant, Bernard laissa échapper un cri de joie, et il lui tendit avec un mouvement expansif ses deux mains amaigries.

— Oh ! mon ami ! dit-il, mon pauvre ami !

Il ne put lui dire autre chose, pendant quelques instants. Verrier le pressait dans ses bras, lui serrait la main, lui souriait et semblait lui dire d'espérer.

Quand il put parler, Bernard attira vers lui la tête de son ami, et doucement à l'oreille :

— Ah ! fit-il, je suis bien puni, va !

Il lui montra du doigt le vieux paralytique, étendu comme un squelette.

— Regarde-le, dit-il alors. C'est lui !

Paul Verrier hochait la tête. Il attribuait au délire ces paroles entrecoupées, ces exclamations, et cette terreur qui se lisait clairement sur le visage ravagé du malade.

— Mais, répétait Bernard, regarde-le, regarde-le donc ! Vois ce visage pâle et maigre, ces yeux fixes, ce regard étrange... C'est lui, tu le reconnais bien ? Il s'appelle Hermann, c'est l'avare !

— Je ne te comprends pas, Bernard ; au nom du ciel, calme-toi ! Que fais-tu ?

— J'ai peur, disait le misérable en se reculant, je te dis que j'ai peur ! Il pourrait se relever, il le pourrait. S'il se vengeait, ce cadavre ? Il a le droit de se venger sur moi. (Et il parlait ainsi, tout bas, pour que son ami seul l'entendît.)

J'ai peur, encore une fois. Oh ! le remords ! Il n'y a pas de remords, cependant ! Que m'importerait s'il n'était pas là ? Tu ne

me comprenda pas ? Je te dis que c'est lui ! Ordonne-leur de m'emmener d'ici ! Loin d'ici, je guérirai, je le leur promets. Dans ce lit, je mourrai, mon ami. Il a remué, Paul, il a remué ! Je suis fou ! Ils disent qu'on ne peut pas me transporter... M'aimes-tu, Paul ? Prends-moi dans tes bras, emporte-moi, emporte-moi, je t'en prie ! Tu ne veux pas ? Tu ne m'aimes pas ; je te dis que tu veux me laisser mourir ici, comme eux ! Si tu savais... Et pourtant, je l'ai vu mettre en sa fosse, là-bas ! Tu pourras voir la tombe. Est-ce que les morts en sortent quelquefois ? Oh ! je ne me repens pas de ce que j'ai fait, va ! Tu crois que je me repens ? Allons donc ! J'ai peur ! j'ai peur ! j'ai peur de lui ! voilà tout ! Qu'on éloigne ce mort, et je n'y penserai plus ! — Ah ! tiens, ajouta-t-il avec une sauvage énergie, il vit encore, et je le tuerai !

Le remords faisait de lui ce que n'avait pu faire la misère : un assassin.

Il avait poussé un cri terrible et plein de menace.

L'interne accourut alors, suivi d'un gros garçon à la face épanouie, aux membres trapus, sorte de belluaire préposé à la garde des malades.

— Voilà, dit le jeune homme, une nouvelle crise. Je crois, dit-il à Paul, que vous feriez bien, monsieur, de vous retirer.

— Toi, s'écria Bernard, ne t'en va pas ! Reste auprès de moi ! Je t'en prie, ne me quitte pas ! Ils me tueraient, vois-tu. Ce sont mes ennemis, ces gens-là !

Il se cramponnait aux vêtements de Paul ; ses dents claquaient, son œil s'injectait, sa poitrine, que la chemise laissait à nu, se soulevait en soupirs affreux, et de douloureux hoquets faisaient crisper son long cou maigre.

Il était hideux à voir, et Paul Verrier détourna la tête.

— Le malheureux ! pensa-t-il.

Sur un signe de l'interne, le garçon de salle reborda le lit du malade et le serra davantage entre les draps. L'interne fit respirer à Bernard une liqueur anesthésique

qui fit tomber bientôt cette surexcitation.

— Laissez-le reposer, maintenant, dit l'interne à Verrier.

Celui-ci jeta un dernier coup d'œil à Bernard et s'éloigna.

Comme il refermait derrière lui la porte de la salle, il s'entendit appeler par une voix plaintive.

C'était Bernard qui parlait.

Paul Verrier s'arrêta, hésitant. De grosses larmes roulaient dans ses yeux; il avait porté son mouchoir à sa bouche et le serrait fortement entre ses dents.

A travers la porte entre-bâillée, il vit Bernard essayer de se soulever, et retomber, anéanti. L'interne se penchait vers lui.

— Hélas ! dit le jeune homme, mon pauvre Bernard !

Ah ! le malheureux ! répéta-t-il encore.

Il descendit tout éperdu les escaliers.

Dans la cour, le soleil éclairait joyeusement les parterres. Les roses fleurissaient, l'herbe était verte, de ce beau vert si franc qui rafraîchit la vue. Le jet d'eau bruissait

doucement et les moineaux chantaient en se baignant dans les bassins.

Paul Verrier traversa rapidement la cour et partit.

C'était la dernière fois qu'il devait voir Bernard.

XIII

La torture que subissait Bernard, depuis que ce fantôme s'était dressé devant lui, ne pouvait durer. De telles surexcitations anéantissent l'homme valide. Elles devaient écraser ce grabataire qui râlait sous l'étreinte du remords plus encore que sous le poids de la maladie.

Une nuit, ce fut la dernière, Bernard, l'œil égaré, regardait avec une fixité morbide le grand vieillard gisant à son côté.

En se penchant vers lui, il pouvait le toucher. Il pouvait sentir sous ses doigts le corps de sa victime.

Bernard se sentait poussé par quelque

main invisible. Il se tordait sous une funeste oppression. Il regardait Hermann, dont la tête, un peu exhaussée, osseuse, se dessinait comme un crâne sur la blancheur de l'oreiller.

Une fois, il lui sembla que l'avare avait fait un mouvement.

Bernard eut un soubresaut; sa gorge se contracta pour laisser échapper un grand cri. Rien. Un souple, un râle.

Le misérable n'avait plus de voix, plus de souffle.

Il étendit les bras en l'air. Une horrible vision lui passa devant les yeux.

L'avare se levait, le regardant toujours; puis il marchait lentement; il allait; où allait-il? Là-bas, chez le juge. Son regard fixe ne se détachait point de la face pâlie de l'assassin. Et c'était la prison, le tribunal, les juges en robes rouges; et c'était...

Quel tableau!

Une matinée froide, pluvieuse. Sur le ciel gris, la silhouette affreuse de la machine. La foule assemblée. Bernard entendait ce

houlement sinistre du public qui a faim de l'horrible. Il voyait les regards de toute cette foule obstinément rivés à l'échafaud, et tous ces regards avaient l'éclat sinistre du regard de l'avare.

C'était une vision, une hallucination. Et pourtant cela était terrible de netteté, de vérité.

La porte de la prison grinçait. Voilà le fatal cortège. La foule se ruait; un long bruissement courait partout. Sabre nu, les gendarmes attendaient; les chevaux piaffaient comme s'ils eussent été aussi impatients que les hommes.

Et Bernard aussi, avait hâte de voir; il avait soif de sang.

— Où est l'homme? pensait-il.

L'homme parut.

Il était pâle; son cou grêle sortait d'une chemise blanche; on lui avait jeté sur les épaules une veste grise; l'homme tremblait; ce n'était pas de froid.

Bernard, cette fois, bondit comme une bête fauve, hors de son lit.

Il venait, lui, de se reconnaître dans le condamné; et à la fois spectateur et acteur dans ce lugubre drame, il assistait lui-même à l'acte terrible.

Il se voyait saisi, garrotté par les valets, sur la bascule, et il sentait en même temps les lanières de cuir l'entourer comme des serpents. Il se voyait poussé fatalement sous le couperet, et il sentait le fer suspendu sur sa tête; le panier était sous ses yeux, plein de son, jaune maintenant, rouge tout à l'heure. Et dans ce panier, ce qu'il retrouvait, c'était le regard, le regard fixe de l'avare. Il voulait fuir, les liens le retenaient, des mains robustes l'enserraient; puis, un bruit étrange, un grincement. Il sentait le froid de l'acier, ensuite la douleur du couperet tranchant la chair...

Cela se dissipa subitement.

Bernard était debout entre son lit et celui de l'avare.

Une force invincible l'attirait vers le vieillard. Ses mains se crispaient avides de meurtre.

Une voix lui disait à l'oreille :

— C'est lui !

Et Bernard répétait.

— C'est lui !

Il poussa alors un cri de hyène, et bondit sur le vieillard comme une bête fauve.

Le paralytique poussait des cris gutturaux et râlait désespérément sous cette étreinte furieuse. Ses yeux sortaient de leurs orbites, et, redoublant alors de rage, Bernard le mordait en hurlant.

Il écumait comme un damné; la luxure du crime centuplait ses forces. Mais cet effort le brisa tout d'un coup; l'appareil de sa blessure se détacha, et des flots de sang lui couvrirent le visage. Il perdit connaissance, poussa un dernier cri et tomba, étreignant convulsivement le corps du malheureux qu'il venait d'étouffer.

Il avait suffi d'une minute pour le dénouement de ce drame atroce. Les infirmiers accourus ne trouvèrent plus là que deux cadavres. Bernard venait de mourir auprès de sa victime.

— Les fractures du crâne sont fatales, dit le lendemain le docteur, et donnent naissance souvent à la folie. C'est un accès furieux d'aliénation mentale. Quant au paralytique, il serait mort bientôt. Vous débarrasserez les lits promptement. C'est la saison du Carnaval, saison de joie; les malades abondent à présent.

Paul Verrier vint ce matin même. On lui montra un horrible cadavre. Face défigurée, bouche déformée, muscles crispés : c'était Bernard.

L'artiste laissa échapper un grand soupir.

Il sortit aussitôt.

Son cœur se fendait.

Ce fut lui qui fit enterrer celui qui avait été son ami.

Seul il l'avait aimé peut-être; seul il connaissait le secret de la tombe; seul il l'accompagna là-bas.

LES

AMOURS D'UNE CÉTOINE

I

Une cétoine volait dans les airs. C'était une belle cétoine, et quand elle traversait un rayon de soleil, son corselet d'un vert doré se nuançait de reflets rougeâtres. On eût dit une étincelle.

Oh ! la jolie cétoine !... Et que je voudrais vous la décrire aussi charmante qu'elle était ! Mais qui la décrirait ?

C'était un insecte, dirait avec lenteur le docteur Entomologos, c'était un insecte de l'ordre des coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes et de l'espèce des cétonides.

Pour moi, je dirai simplement que c'était une bien jolie petite bête.

II

Une cétoine volait par les airs, brillante comme une goutte de rosée et verte comme une émeraude. Le dessous de son corps, gentiment lamellé et couvert d'une peluche orangée, lançait par intervalles de petites flammes semblables aux reflets du paillon.

C'était une cétoine mâle. On l'eût deviné à sa tournure martiale. Elle volait droit devant elle, chantonnant un refrain militaire : *Le combat du Scarabée contre le Crapaud.*

Ses élytres battaient l'air en cadence, éventant son corselet luisant, et ses antennes se dressaient fièrement comme deux plumets.

— Ma foi, se disait-elle, voilà des fleurs qui

me regardent amoureusement. Eh ! cette verveine rougit, la coquine ! Mademoiselle, vous êtes charmante ! Et cette pensée qui devient pourpre... et ce bouton d'or qui en prend la jaunisse.

Alors, ma cétoine se rengorgeait avec orgueil, volant en rond sur le parterre, se jouant dans les rayons du soleil et continuant gaillardement sa chanson guerrière.

III

Elle aperçut tout à coup, entre un pied de gueule-de-loup, un bouquet de syringa et quelques touffes de giroflées, une jeune et gentille rose, à peine sortie du bouton, qui la regardait tendrement.

— Oh ! dit aussitôt la cétoine... celle-ci est une fleur charmante et vaut la peine d'être courtisée. Mademoiselle, vous êtes la plus fraîche et la plus belle de tout ce jardin, continua-t-elle en s'arrêtant devant la pauvre rose, dont la tige se prit à trembler d'émotion. Qu'avez-vous ? Est-ce que je vous fais peur ?

— Oh ! non, dit la rose en se penchant un peu pour rougir...

La verte cétoine se sentit flattée.

— Si je ne vous fais point peur, petite Rose, pourquoi ne me laisseriez-vous pas être votre mari ?

— Vous?

— Moi.

On eût dit que la pauvre rose avait pâli.

— Croyez-moi, dit la cétoine, les papillons, vos amants d'ordinaire, sont gens frivoles et volages, leur amour n'a pas plus de consistance que la poussière de leurs ailes... Moi, je vous aimerai toute ma vie, et toute ma vie je resterai auprès de vous, ma charmante; et toute ma vie je te dirai comme je te le dis maintenant : Je t'aime beaucoup, petite Rose, ne veux-tu pas m'aimer un peu?

La rose frissonna; ses feuilles s'entr'ouvrirent.

— Je t'aime! répéta la cétoine.

Et elle se blottit amoureusement dans le cœur de la fleur, où elle fit l'effet d'une émeraude enchâssée dans un écrin de satin.

IV

La cétoine aimait la rose depuis une heure, et je vous laisse à penser combien nos deux amants étaient heureux !

— M'aimeras-tu toujours ainsi ? disait la Rose.

Et la cétoine répondait :

— Toujours !

Une heure encore se passa.

— Il est midi, dit un passereau qui voletait par les allées.

Et tous les passereaux répétèrent : *Midi ! midi !...*

— Ah ! fit la cétoine... C'est l'heure de ma promenade habituelle, et ma santé exige que je fasse un tour de jardin.

— Tu vas me quitter? dit la rose inquiète.

— Sois tranquille, mon ange, je reviendrai!

La cétoine s'élança et se prit à voler quelques minutes, en long, en large, en rond, puis, tout à coup, elle partit comme une flèche et se dirigea vers un parterre où les dahlias se balançaient, hauts sur leurs tiges.

V

Il y avait longtemps que la rose attendait la cétoine, et elle répétait tristement :

— Elle ne reviendra pas!

Une goutte d'eau roulait sur ses feuilles, pur diamant que vous eussiez pris pour de la rosée, et qui était une larme.

— Elle ne reviendra pas !

Ses feuilles se ridaient, son front se courbait, et le vent faisait osciller sa tige.

— Elle ne reviendra pas!

Une de ses feuilles tomba. Le soir venait. Une phalène vint à passer.

— N'avez-vous pas vu ma cétoine?

— J'ai vu ta cétoine auprès d'une rose mousseuse!

La pauvre fleur pleura encore.

Le soleil se couchait.

— La petite ne verra pas le soleil de demain, fit le syringa...

— A qui la faute? dit la verveine.

Et toutes les voisines de dire : A qui la faute?

Le soleil était presque couché.

De loin, la rose vit venir la cétoine, trottant sur le sable fin des allées, et se disant :

— Il faut varier ses plaisirs. Après la rose mousseuse, ma rose simple. Voyons ce qu'elle est devenue.

La pauvre rose se sentait mourir.

Elle appela par deux fois : Cétoine ! cétoine !

Au même moment, une jeune fille, blonde, rose et fraîche, passait. Elle vit la cétoine.

— C'est *cela* qui gâte mes rosiers, dit-elle.

Et elle l'écrasa.

Mais la rose ne put voir le crime, car la pauvre fleur était morte, et le vent se jouait, tout joyeux, dans ses feuilles pâlies.

BESTIOLA

I

J'étais un jour au cachot, et je m'ennuyais (c'était dans mon rôle).

Pourquoi, me direz-vous peut-être, ce *carcere duro* à vous infligé? je ne m'en souviens plus. Qu'importe, d'ailleurs ! Il est probable que les verrous s'étaient fermés sur moi bien injustement. Demandez à tous les prisonniers.

Je copiais Virgile.

Bien souvent, dans mes dissertations latines, imitant en cela beaucoup de mes camarades, je n'avais pas fait autre chose.

Mais copier Virgile n'est pas une distraction ! J'en étais au deuxième livre. Je m'arrêtai, je réfléchis, et cette réflexion ne fit que

me convaincre davantage de ce que je pensais depuis trois ou quatre heures déjà, à savoir que ma position était réellement peu amusante.

Il faisait un temps superbe; l'ami soleil m'apparaissait par une fenêtre entr'ouverte, magnifique, rayonnant et railleur...

Ses mille feux ondoyants, constellés de paillettes et d'atomes lumineux, me narguaient sans pitié et j'enrageais de bon cœur; d'autant plus que les cris de mes camarades, s'ébattant dans la cour, arrivaient jusqu'à moi.

II

Pour me distraire, je n'avais sur moi qu'une feuille détachée de *Picciola*, ce roman de M. Saintine qui est tout un poème. Mais je l'avais tant lue et relue depuis le matin !...

Je n'avais plus qu'à essayer de dormir.

C'est ce que je fis. Je m'assis et je fermai les yeux. Grecs, Romains, Iule, pensums, Enée, Troyens, Didon, Picciola, Carthage, Anchise, M. Saintine, le *pion*, le cachot, l'Enéide, le collège, Virgile, le soleil, la récréation, tout cela se brouilla dans ma tête et je m'endormis.

Un picotement au nez me réveilla à demi ;

je me secouai et refermai l'œil. Nouveau picotement, nouveau réveil. *Même jeu.*

Cela se renouvela plusieurs fois. A la fin, je me réveillai tout à fait, et je reconnus que ce picotement provenait d'une petite *bête à bon Dieu*, qui prenait mon nez pour les Champs-Élysées, et s'y promenait en paix, comme chez elle.

Je la pris. La coquine fit la morte.

On l'eût crue innocente, tant elle dissimulait ses pattes, cause de tout le mal.

III

Comme elle était jolie !

Ronde, bombée, brillante, avec une petite tête noire et deux ailes polies qui se rejoignaient au milieu exactement, deux ailes jumelles, bien rouges, avec de petites taches noires toutes rondes, comme de petits pois faits au compas.

Et ses pattes qui ne bougeaient pas, comme elles étaient fines, mignonnes, gentilles, coquettes, et comme elles semblaient dire, quoique repliées sur elles-mêmes : « Ah ! si je pouvais, mon Dieu, comme je trotterais vivement ! » « Comme je volerais ! » murmuraient ses ailes qui se cachaient sous leurs élytres.

IV

Je la laissai : elle se crut libre et se redressa, mais j'étais là, moi, cruel despote.

Et la voilà obligée encore de contrefaire la morte ! Est-ce que je l'effrayais ? Je ne lui voulais pourtant point de mal ; mais les bêtes savent que l'homme est méchant, et j'étais plus méchant qu'un homme, moi, écolier de cinquième.

Je m'intéressai à ma pauvre bête à bon Dieu... Je la posai doucement sur mon cahier de vers latins... C'est elle qui se souciait peu des Troyens et des Grecs ! Elle enjambait les dactyles et les spondées, sans crainte, sans respect, comme si c'eussent

été des vers ordinaires! Il lui importait peu, à la *coccinelle*, que Didon se brûlât sur un bûcher et qu'Enée s'en fût comme Thésée, laissant derrière lui une nouvelle Ariane. Ce qui l'inquiétait, c'était sa liberté perdue, son beau ciel bleu, ses arbres verts, ses feuilles douces, ses fleurs si belles; elle comprenait l'esclavage...

— Et moi, donc!...

V.

Je la suivais des yeux, la laissant quelquefois s'écarter du papier; elle trottait vite, alerte, guillerette, et trébuchait de bonheur en se voyant libre... Mais j'étais là ! Elle n'allait pas bien loin, la coccinelle; je l'arrêtais dans sa course; elle redevenait esclave... Tyran maudit ! Elle s'habitua à moi peu à peu; elle voletait de temps en temps, et venait s'abattre alors, comme un moineau apprivoisé, sur ma main, sur mon bras, sur ma joue.

Je lui cherchai un nom. *Captiva*, *Coccinella*, *Amica;* je rejetai une kyrielle d'appellations de la première déclinaison. Mais je

venais de lire Saintine : la coccinelle s'appela *Bestiola*.

Bestiola ! Balzac découvrant sur une enseigne le nom de *Z. Marcas*, et sur un prospectus de commerce celui de *César Birotteau*, n'éprouva, je crois, pas plus de joie que j'en éprouvai : Bestiola ! C'était superbe. Bestiola ! *Povera bestiola !* Pauvre petite bête ! C'était *italien* à en perdre la tête. *La couleur locale* chatoyait dans ce nom, si simple en apparence. Je laissai Picciola derrière moi. Bestiola !... Je crois que j'en pleurai.

VI

Désormais ma punition n'était plus une punition, mon cachot n'était plus un cachot, ma prison n'était plus une prison. J'avais un compagnon, un ami, un livre vivant sous les yeux, un roman en action ; j'avais Bestiola ! Je me fis l'historiographe des moindres actions de Bestiola. J'étais heureux à chaque mouvement nouveau de l'insecte... non, de ma compagne... comme si j'eusse trouvé le mouvement perpétuel. Mon cahier dès lors se couvrit de notes dans le genre de celles-ci :

« Bestiola s'approche de l'encrier... Ah ! « elle se penche sur le gouffre... Elle recule « effrayée... Non, elle s'arme de courage...

« En avant... Pouf !... (*Ici Bestiola était*
« *tombée dans l'encre...*) Pauvre Bestiola,
« comme elle est noire... Je la sauverai...
« Elle marche !... (Merci, mon Dieu !...) Mais
« elle laisse sur le papier une trace noire?...
« J'ai lu dans Topffer qu'un écolier (ô heu-
« reux devançier !) fit écrire son nom à un
« hanneton; si je donnais à Bestiola des
« leçons d'écriture? C'est cela... une cocci-
« nelle savante, c'est rare. *Rara coccinella*
« *in terrâ*. ELLE ÉCRIRA ! »

Hélas ! et comme il n'y avait plus sur Bestiola assez d'encre pour qu'elle pût écrire, je la replongeai (*proh pudor !...*) dans l'encrier... et ensuite... Ah ! qui dira les mille soins et les mille attentions que je déployai pour amener Bestiola à écrire !

Je la faisais marcher dans une direction, elle traçait un jambage et je lui donnais la direction d'un autre jambage... Que de peines !...

Enfin elle écrivit.

Oui, Bestiola écrivit : *elle traça son nom sur le vélin*, comme Rodolphe écrivant à

Miou. Bestiola !... Huit lettres, c'était superbe ! Ce mot rayonnait et brillait pour moi comme un soleil. Bestiola écrivait ; elle signait son nom ; elle mettait l'orthographe, et c'était mon œuvre !... Ah ! comme je l'eusse embrassée, si je n'avais craint de l'écraser !

Je la fis grimper à mon porte-plume, comme un singe savant ; elle monta, descendit, remonta ; redescendit, grimpa, tomba, roula ; c'était une encyclopédie de gymnastique, ma Bestiola ! Et comme je me proposais, une fois libre, de la garder dans mon pupitre... HÉLAS !...

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin !

Et d'ailleurs, il faut bien le dire, elle aimait trop l'encre, la pauvre Bestiola !

VII

Le *pion* survint; je me remis à Virgile; j'entamai le livre II de l'*Énéide*, et j'oubliai Bestiola.

Il demeura longtemps auprès de moi, ce pion maudit; je l'entends encore avec sa voix rauque qui sentait l'absinthe :

— Vous n'en êtes que là ? disait-il. Dépêchez-vous ! Vous devez avoir copié les deux premiers livres pour six heures, et il en est quatre. Hâtez-vous, ou gare de nouvelles retenues !

— Lâche, va

Il s'en alla enfin, et je demeurai seul, seul avec Bestiola que je cherchai des yeux pour la saluer.

Elle n'était plus là !

Bestiola ! Bestiola ! Je l'appelai longtemps.

Elle n'était plus là !

Cahiers, livres, plumes, feuillets épars, je remuai tout, j'interrogeai tout, je dérangeai tout...

Elle n'était plus là !

VIII

Je déclamai, je crois, alors quelques vers tragiques, où se trouvaient huit fois en vingt lignes les mots *Madame* et *Perfide*, puis, je me calmai...

Et, soupirant encore, je me remis à la copie du *Cygne de Mantoue*, comme on dit en Sorbonne.

IX

Une demi-heure après, Bestiola était presque oubliée. Fleuve Léthé, tu es si fort ! Ingrat ; je ne songeais plus à la coccinelle, lorsqu'en prenant de l'encre pour tracer quelque affreux mot latin, je ramenai, avec ma plume, noire, noyée, bien morte cette fois, Bestiola, la pauvre Bestiola, mon amie, ma compagne, ma fleur à moi... *Povera Bestiola!*

Elle eut des regrets et des pleurs, je la gardai longtemps encore et je lui fis des vers.

Où donc est-elle maintenant ? Où sont les neiges de l'an vieil ? Je ne l'ai plus ; je n'aurais pas voulu, comme un barbare entomo-

logiste, la piquer sur du liège, avec une épingle étiquetée... Je l'aimais trop pour cela !

Je l'ai perdue, ma coccinelle, mais je garde d'elle un petit souvenir véritablement doux.

X

Tous les amours d'ici-bas n'en laissent pas autant.

MONSIEUR MAYEUX

I

Il y a bien longtemps de cela — (il semble qu'il y a cent ans) — au mois de juillet 1830, on se battait dans les rues de Paris. Nous connaissons l'histoire d'Abel et de Caïn, mais elle ne nous a pas désappris la guerre civile. Les balles sifflaient, le canon grondait, les hommes tombaient.

Les Suisses et la garde royale se défendaient dans le Louvre que les révoltés attaquaient. Mais ce n'est pas de l'histoire que je raconte, c'est une histoire. Il faut que je vous présente mon héros.

Mon héros est un triste héros, direz-vous ; mon héros est un petit homme laid et dif-

forme, un bossu, quelque chose comme un Quasimodo de la rue; mon héros est M. Mayeux.

M. Mayeux était dans sa chambre, pendant les journées de Juillet. Il habitait, je crois, la rue des Prêtres, à côté de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; c'est dire qu'il se trouvait bien près de la fusillade. Il entendait les cris des blessés et le râle des mourants. Cela lui faisait peine, en vérité. Il marchait vivement, allait et venait par sa chambre. Il fronçait le sourcil, frappait du pied, s'arrêtait parfois et disait :

— Les malheureux ! les malheureux ! Sont-ils devenus fous ! Pourquoi ce sang ? Et pourquoi ces meurtres ? Maudites soient les révolutions !

M. Mayeux se parlait ainsi à lui-même, lorsqu'il réfléchit qu'il pourrait peut-être, en descendant dans la rue, porter secours à quelque blessé. C'était un brave et digne homme. Il n'hésita pas longtemps ; il quitta sa chambre, et le voilà, sans armes, un peu étourdi, au milieu de la mêlée.

Il entendit des gens qui criaient : « Victoire ! » il vit des soldats, vêtus d'un uniforme rouge, qui se sauvaient de toutes parts. Le peuple avait triomphé des gardes suisses, et M. Mayeux arrivait pour assister à la prise du Louvre.

Il n'avait pas fait dix pas hors de sa rue qu'un garde suisse, poursuivi par une bande d'insurgés, hommes, femmes, enfants, se précipitait avec terreur de son côté. Le pauvre soldat courait de toutes ses forces, lorsqu'un coup de feu l'abattit. M. Mayeux le vit tournoyer sur lui-même et tomber la face contre terre.

La bande des vainqueurs se précipitait pour l'achever, mais M. Mayeux se mit devant le corps du soldat, un cadavre peut-être.

Il était petit et grêle, bossu, mal planté, le pauvre Mayeux. Il croisa ses longs bras sur sa poitrine creuse, et dit :

— Allons donc ! on ne frappe pas les blessés.

Il suffit ainsi d'un homme de cœur pour

en imposer à toute une foule furieuse ! La bande s'arrêta.

— Laissez là cet homme, continua Mayeux. Que vous a-t-il fait ? Maintenant, vous êtes vainqueurs. Tout est fini !

— Qu'est-ce que c'est que ce petit vieux ? dit une femme. Je parie que c'est encore un royaliste !

— Non, dit un enfant, c'est M. Mayeux.

Et s'avançant vers le bossu :

— Me reconnaissez-vous ? Je suis le petit Pichon, qui demeure au-dessus de vous ?

Puis il ajouta :

— Bonjour, monsieur Mayeux !

Il eût fallu entendre alors les éclats de rire de toute cette foule, tout à l'heure hurlante et farouche. Une minute auparavant, c'étaient des cris et des menaces.

Et maintenant, voilà des rires et des moqueries sans fin.

— M. Mayeux !... c'est M. Mayeux !... Bonjour, monsieur Mayeux ! O le beau défenseur des soldats tombés !... M. Mayeux !

Et M. Mayeux se disait avec joie :

— Ils rient ; ils *le* laisseront.

La foule, en effet, se dispersa bientôt. Elle avait assez plaisanté. M. Mayeux fit transporter chez lui le blessé, qui reprit bientôt connaissance.

On appela un médecin. Il déclara que la blessure n'était pas grave.

— Ce sera, dit-il, l'affaire d'une semaine.

Au bout de huit jours, le garde suisse était debout. Il remercia son sauveur avec effusion, il lui répéta combien serait grande sa reconnaissance.

— Oh ! dit-il, je n'oublierai jamais votre nom !

Puis il partit, — et M. Mayeux ne le revit plus. Mais M. Mayeux aimait à dire :

« Les ingrats même sont utiles. Ils vous aident à faire le bien sans intérêt. »

II

M. Mayeux était, depuis tantôt vingt ans, employé dans les bureaux du ministère de la guerre. Il gagnait peu, mais ce peu lui suffisait. M. Mayeux n'était plus jeune et n'avait pas longtemps à vivre. Il avait assez fait d'économies pour attendre, sans crainte de la misère, le jour où, comme il disait, il lui faudrait « aller là-bas ». M. Mayeux n'avait ni parents, ni amis. Les parents, il les avait perdus les uns après les autres ; des amis, M. Mayeux se consolait en songeant qu'il n'avait point d'ennemis.

Les souvenirs sont les amis de ceux qui

n'en ont pas. M. Mayeux aimait ses souvenirs. Ils étaient tous, pour la plupart, bien tristes et bien amers. Mais cette amertume semblait douce au pauvre solitaire, qui la savourait comme une chère liqueur.

M. Mayeux songeait souvent à un moment de sa vie où il avait bien souffert.

— C'est le seul moment où j'ai vécu, pensait-il pour se consoler.

En ce temps-là, le pauvre Mayeux avait une cousine. Elle s'appelait Madeleine, et il l'aimait bien. Il n'eût osé, le malheureux, lui avouer qu'il l'eût voulue pour femme. Il avait peur. Il se disait : « Elle se moquera de moi ! » Il la voyait et lui parlait tous les jours. Lorsqu'il la quittait, il se sentait accablé. Il allait s'enfermer dans sa chambre et pleurait.

Madeleine remarquait bien que souvent son cousin Mayeux était triste, et cependant elle ne devinait pas pourquoi.

Mayeux se dit un jour :

« Madeleine sait que je ne suis pas méchant, et que je l'aime. Pourquoi, malgré ma

laideur, Madeleine, qui est si bonne, ne m'aimerait-elle pas? »

Il s'habilla de ses habits neufs, et tout d'un coup alla chez la mère de Madeleine.

Arrivé à la porte, il s'arrêta ; il était pâle, il tremblait et son cœur battait à lui faire mal.

Il allait frapper, lorsqu'il entendit des voix.

C'étaient Madeleine et sa mère qui parlaient.

— Mon Dieu, mais, disait Madeleine, tu ne sais donc pas combien il est laid! Je le regardais l'autre jour : c'est un monstre. Ah! pauvre Mayeux!

Elle riait alors, Madeleine. Mayeux crut qu'il allait mourir.

Il étouffa les sanglots qui l'oppressaient et descendit en toute hâte.

Il se répétait :

— Imbécile!... Tu ne t'es donc pas regardé?... Pauvre fou, tu es laid à faire peur, ne le sais-tu pas?... Tu es laid, entends-tu bien? Et, dans le monde, il ne suffit pas d'être bon et honnête, il faut être beau, sache-le. — Pa-

raître beau suffirait, au besoin, car on se paye des seules apparences. Allons, cache ta bosse, bossu !

En parlant ainsi, il arriva sur les quais, sans savoir quel chemin il avait pris. Il s'arrêta, regarda l'eau un moment, fut saisi de vertige sans doute, et se jeta dans la Seine.

On le sauva.

Lorsqu'il reprit ses sens, il dit simplement :

— J'allais être si heureux ! Mais je vous remercie. C'est peut-être un crime !

Quelques mois après, Madeleine épousait un riche négociant. Mayeux était là. A l'église, après la messe, il demeura un moment agenouillé, le front dans ses mains, pendant que défilait le cortège.

— Eh bien ! Mayeux ? lui dit-on.

— Laissez-le, dit quelqu'un, il prie.

Mayeux priait, en effet : il pleurait.

III

A partir de ce jour, Mayeux devint le triste et solitaire employé que nous avons dit. Il régla sa vie comme une montre. Il devint vraiment une machine : mais cette machine pensait et souffrait.

Chaque matin, il se rendait à son bureau, à la même heure. Il lui fallait traverser le jardin des Tuileries. Mayeux emportait son déjeuner avec lui. Bien souvent il partageait son pain avec les cygnes du grand bassin.

Les cygnes finirent par le connaître. Ils accouraient à sa voix et venaient prendre dans sa main le pain qu'il leur tendait. Ils se laissaient même caresser par le pauvre bossu,

qui passait, en souriant, sa main maigre sur leur plumage blanc et lisse.

— Au moins, se disait-il, ils m'aiment et ne me trouvent pas laid !

Il leur avait donné des noms qui lui rappelaient de vieux souvenirs.

L'un d'eux s'appelait Jacques, du nom d'un frère aîné que Mayeux avait bien aimé et qui était mort.

Une fois au bureau, Mayeux songeait et souriait silencieusement :

— A quoi pensez-vous, Mayeux? demanda-t-on.

Il répondit :

— Je pense à mes cygnes.

On le crut fou, et l'on se mit à rire.

IV

Un matin, en se rendant à son ministère, Mayeux aperçut à la porte d'un marchand de gravures une grande foule. Il s'approcha. Cette foule riait. Mayeux crut s'être trompé en entendant son nom. Il se haussa sur la pointe des pieds et put voir enfin ce que regardait la foule.

Pauvre Mayeux!

Ce que cette foule regardait, ce qui la faisait rire, ce qui la rendait si bruyante et si radieuse, c'était, hélas! son portrait à lui, Mayeux, sa propre image, sa caricature et son nom.

Le malheureux se reconnut. C'était bien lui.

L'artiste, — un artiste qui l'avait aperçu sans doute le jour de la prise du Louvre, — l'avait représenté armé d'un parapluie rouge et frappant à tour de bras sur un garde royal, étendu mort.

Lui, Mayeux, qui avait défendu ce blessé contre ses meurtriers!

Vraiment, oui.

Et de sa propre figure amaigrie, le dessinateur avait fait un masque crispé, méchant et railleur, et le caricaturiste n'avait oublié ni la culotte courte, ni les maigres mollets, ni les longs bras du pauvre Mayeux! Et cette gravure avait au bas une légende : « *M. Mayeux, petit-neveu de Polichinelle, tuant les morts pendant les glorieuses journées de Juillet!* » (*Première série des* AVENTURES DE M. MAYEUX.)

M. Mayeux ne put retenir un cri. On se retourna. On vit ce bossu ridicule, et l'on rit de plus belle.

— Ah! mon Dieu, dit-on, mais c'est lui, c'est M. Mayeux!

Puis comme Mayeux, suffoqué, éclatait en larmes :

— Il enrage !... il pleure ! Ne pleure pas, Mayeux !

M. Mayeux rassembla ses forces, et se mit à courir, poursuivi par les huées. Il reprit le chemin de son logis et s'y enferma. Il était brisé.

V.

Dès ce moment ce fut un supplice ; la caricature de l'artiste avait fait fortune. Les dessins se multiplièrent. *M. Mayeux* devint illustre. Caprice du peintre ! *M. Mayeux* représenta le plus laid, le plus méchant, le plus grotesque, le plus cynique des bossus ! Il précéda Robert-Macaire. Enfant des barricades, puis garde national, *M. Mayeux* vit se dérouler son histoire dans le *Charivari*, à la grande joie de tout un pays. Puis on le chansonna. En France, *tout finit par des chansons*.

Et cependant, Mayeux, notre Mayeux, n'osait plus se risquer dans les rues. Son malheur était devenu illustre.

Les gamins le suivaient en l'appelant : Mayeux ! On le prenait pour un masque. — Eh ! lui disait-on, monsieur Mayeux, nous ne sommes pas encore en carnaval !

Mayeux se dit enfin :

— Eh bien ! je ne sortirai plus.

Il donna sa démission au ministère et se renferma dans sa chambre. Il ne la quittait plus que le soir, à la nuit sombre. Encore n'allait-il pas loin. Il ne regrettait qu'une chose, en tout cela : ses cygnes. Le pauvre homme, il les aimait !

Un jour, comme il montait chez lui, il entendit le petit Pichon, cause innocente de la persécution de Mayeux, qui disait à sa mère :

— J'ai trouvé un chien ! Dieu, qu'il est laid ! Mais, tout de même je le garderai. Comment l'appellerons-nous ?

— Puisqu'il est laid, dit M. Mayeux, appelez-le Mayeux !

L'enfant répondit :

— C'est une idée !

VI

M. Mayeux était vieux déjà. Il n'avait plus de but dans sa vie. Depuis qu'il n'allait plus au ministère, il était devenu malade. Il s'affaiblissait.

— Enfin, disait-il, j'en aurai bientôt fini!

Un jour, il s'alita. Il toussait beaucoup. Sa poitrine se déchirait.

— Enfin! enfin! répétait-il.

On ne s'occupait guère de lui dans la maison. On le laissait mourir seul.

Il se sentait « partir », comme il disait.

— Je vais donc être heureux, pensait-il. Là-haut, il n'y a pas de bossus sans doute? — J'avais le cœur droit et point difforme! Pour-

quoi m'ont-ils fait tant de mal? Mourir seul!... seul!...

De grosses larmes lui venaient. Il répétait sans cesse :

— Ma mère!... Jacques!... Madeleine!... Mon Dieu!

En ce moment, on gratta à la porte.

M. Mayeux dit d'une voix faible :

— Qui est là?

Pas de réponse.

Il répéta : — Qui est là?

M. Mayeux entendit un aboiement plaintif.

— Oh! fit-il avec un triste sourire, c'est ce pauvre Mayeux!

Il voulut se lever pour ouvrir, retomba anéanti, poussa un long soupir et mourut.

Il avait été doux et bon. Son nom demeure le synonyme de cynisme et de méchanceté. Et voilà cependant comment naissent les légendes.

LA MESSE DE M. FRANÇOIS

I

— Il pleut, monsieur François, et vous sortez. Où allez-vous donc?

— J'ai besoin de sortir.

— Vous ne pouvez faire un pas dans la rue. L'eau tombe à torrents.

— Bah! j'en ai bien vu d'autres!

— Votre course est-elle si pressée?

— Je vais à l'église.

— Et c'est pour entendre la messe que vous bravez ce déluge, monsieur François?

— Oui, vraiment, dit-il. Et ne vous en étonnez point : c'est aujourd'hui le jour des Rameaux.

Il tira sa montre, une bonne grosse montre en argent, et regarda l'heure.

— Bon, ajouta-t-il, j'ai quelques minutes encore ; je vais donner au nuage le temps de passer et vous raconter une histoire. Mon Dieu ! oui, et la mienne, sans plus de façons. Ne craignez rien, elle ne sera pas longue. A mon âge, on connaît trop le prix du temps.

II

— Sans doute, dit M. François, vous vous étonnez de me voir partir ainsi, de mon pied léger, pour l'église voisine, moi, qui fais profession de libre pensée, et qui érige ma conscience en temple sacré. Que voulez-vous ! la foi est une si douce chose que je n'ai pas voulu la perdre tout entière, et, de mon ancienne croyance, j'ai gardé la foi des Rameaux. Pauvre petite branche de buis, je t'aime et je te place à mon chevet comme un talisman sacré qui doit me préserver de tout malheur!

Je ne vais qu'une fois à l'église par an, une seule, et j'y vais pour prier. En vérité, cette

heure de prière sincère vaut bien quelque chose, j'imagine, et peut-être est-elle entendue. Avez-vous lu *la Messe de l'athée*, un chef-d'œuvre de Balzac ? Je ressemble un peu à cet athée-là ! Comme lui je n'ai jamais manqué ma messe des Rameaux.

Singulière chose que l'existence ! J'ai soixante ans passés, et mon enfance semble pour moi dater d'hier. Je suis vieux, — et plus que cela, vieilli, — et quelquefois en m'éveillant, je crois avoir fait un mauvais rêve et je me dis que je suis toujours petit. Savez-vous quelque chose de meilleur et de plus charmant : *être petit !* Être joyeux, aller, venir, rire à tout propos, passer des baisers de la mère aux caresses du père, aller du joujou au joujou, de la fleur au papillon, du sourire des grands-parents au sourire du soleil. Etre petit, c'est être heureux et (que d'autres médisent de l'enfance) c'est être bon !

Quand j'était petit, ma mère, — je l'appelais *maman* (prononcez ce nom sans émotion, monsieur !) — ma mère me conduisait

à l'église, le dimanche! mais que m'importait le dimanche! Il n'y avait pour moi qu'un dimanche, le dimanche des Rameaux! Il n'y avait pour moi qu'une messe, la messe du jour des Rameaux!

Ce jour-là, on préparait un beau, grand et superbe rameau de buis tout enrubanné, tout garni de bonbons et de jolies petites et rouges pommes d'api. La bonne prenait le rameau et le portait bénir à l'église. Je marchais fièrement par derrière, dévorant des yeux les fruits du rameau et remerciant ma mère le long du chemin.

Hélas! un jour vint où ma mère n'escorta point mon rameau qu'on portait à la messe. Quelques jours auparavant ma mère était morte, et, ce dimanche-là, je mettais pour la première fois des habits noirs.

Quelle triste livrée que le deuil! On la revêt de temps à autre, fatalement, à mesure qu'on avance dans la vie. Vos affections, vos amours, vos illusions, vos croyances s'écroulent, et, plus tard, cette livrée est inutile. A jamais votre âme a pris le deuil.

III

J'avais vingt ans. En ce temps-là, vingt ans faisaient vingt ans et non trente, comme aujourd'hui. J'aimais de tout mon cœur une de ces pauvres filles qui se donnent à vous tout entières en ne vous demandant que votre amour tout entier. Ces filles-là sont mortes sans enfants, me dit-on. Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. Hélas! si c'était vrai !...

Je crois bien n'avoir aimé dans ma vie que deux femmes : celle qui fut ma femme et la pauvre enfant dont je vous parle. Celle-ci s'appelait Louise. Elle était jolie et semblait l'ignorer, elle m'aimait bien, et savait que je l'aimais de même.

Je lui disais souvent :

— Nous ne nous quitterons jamais !

— Je suis bien sûre que si, répondait-elle. Mais ne songeons pas à cela. Quand le malheur arrivera, il sera assez tôt de se désoler?

— Quel malheur ?

Et je voulais savoir... Mais elle riait, et je ne songeais plus à l'interroger.

— C'est aujourd'hui le jour des Rameaux, me dit-elle, un matin. Nous irons ensemble à l'église.

Pauvre Louise ! Elle croyait aussi à ce buis bénit qui lui rappelait, comme à moi, sa mère !

Au printemps d'après, j'appris quel était ce malheur dont me parlait Louise. La pauvre enfant était poitrinaire.

— Tu vois bien ces couleurs? me dit-elle en montrant ses joues ; c'est signe de mort : on ne le dirait pas.

Elle mourut aux premiers beaux jours, me disant :

— François, n'oublie pas de porter un

rameau sur ma tombe. Les morts aiment ça, vois-tu, qu'on pense à eux !

Et cette année-là mon dimanche des Rameaux fut bien triste.

Une chose curieuse que les anniversaires ! Avez-vous remarqué cela ? Vous êtes sombre tel jour, et en reportant votre pensée vers la même date d'une année écoulée : « Ah ! comme je riais alors ! songez-vous. — J'étais heureux, il y a un an ! » dites-vous, au milieu de la douleur présente.

Un an après, presque jour pour jour, j'épousais ma digne femme. Je ne l'épousais ni pour sa beauté, ni pour sa richesse, mais pour son cœur. Je me souviens que nous partîmes, un dimanche, pour Louveciennes.

Nous avions soif de la solitude à deux, dans la campagne rajeunie.

Les chevaux qui nous conduisaient avaient à leur tête, comme un plumet, un rameau vert.

— Ah ! dit Madeleine, du buis ! Nous ne sommes pas allés à la messe, François.

Je devins pâle.

— Oui, j'ai oublié ! dis-je. Mon Dieu !

Et comme elle me demandait pourquoi j'étais si troublé :

— C'est un serment que j'ai fait, Madeleine.

Et je lui parlai de ma mère, mais mon souvenir s'envolait encore vers Louise.

— Nous lui porterons des rameaux, dit Madeleine, et nous prierons pour *elle* à Louveciennes.

Moi, je priai pour *elles*.

IV

Ah ! monsieur, que c'est bête de vieillir ! On a l'air de n'avoir jamais été jeune ! Croyez-vous, à voir mon visage ridé, que j'aie pu aimer, et surtout être aimé ?

Oh ! je suis un vieillard par le corps et par l'âme. Pauvre moi, où es-tu ? Où êtes-vous, mes heures de chère ivresse ?

J'ai marché en trébuchant souvent dans les durs sentiers de la vie ; une à une j'ai laissé mes amitiés en chemin. Ma femme est morte jeune, me laissant seul. Un enfant, je l'eusse aimé ! Je n'ai pas voulu me remarier. Mes malheurs dataient de la veille ; je voulais le temps de les oublier.

Aussi bien, j'attendais, j'attendais, et je n'oubliais rien. Un beau matin, je me suis réveillé tout à fait vieux.

J'avais soixante ans. Ah ! mon Dieu ! Mais je ne suis pas mort pour cela.

Je mourrai, je l'espère bien, seul, comme j'ai vécu. Ne me faites pas un crime de ce farouche amour de la solitude. Je suis d'avis que celui-là n'est pas un méchant qui peut se trouver à toute heure face à face avec lui-même.

Je vis de souvenirs, — une des meilleures nourritures que je connaisse, et la meilleure quand on ne peut pas vivre d'espérance. J'ai des amis : j'ai des morts.

C'est aujourd'hui le jour des Rameaux, leur fête. Ils seront heureux. Je ne les oublie pas.

Je ne sais d'ailleurs si c'est leur voix, mais j'entends ce jour-là comme un vague écho venu de là-haut. Là-haut ! imbécile, tu t'es habitué à ne pas regarder de ce côté ! Oui, je suis philosophe. Je me crois sage. Pauvre fou ! je ne suis réellement heureux que dans

cette heure bénie où j'écoute, à l'église, la messe des Rameaux.

Mon enfance et ma jeunesse reverdissent avec ces jeunes branches de buis. Leur parfum me revient. Je ferme les yeux et je revois mon doux et cher passé... Qui sait ? Toute consolation est peut-être dans la foi.

Qui sait ? Cette superstition du rameau de buis me tiendra lieu peut-être de religion.

Qui sait ?... Plus tard...

Mais le temps s'écoule. Il pleut encore ! que m'importe ! *Elles* m'attendent, et je veux assister à ma messe, à ma chère messe des Rameaux !

M. François salua, ouvrit son parapluie, et, malgré les torrents, se prit à courir vers l'église...

MARCEL

I

A vingt ans, Marcel souffrait de cette maladie étrange qu'on a appelée (il lui fallait bien un nom) *le mal du siècle.* Triste victime d'un temps où l'affaissement des âmes et leur torpeur ne font que se changer en révoltes insensées, il semblait jeté comme dans une prison, n'avoir d'autre ressource contre le mal que l'amour et comme la nostalgie d'un passé englouti ou la soif d'un certain avenir.

Il travaillait beaucoup, lisant et lisant bien tous les livres qui lui tombaient sous les yeux. Cette avidité de science ressemblait à la gloutonnerie. Ce n'était qu'une ardeur, un peu fébrile, de tout connaître. Il avait au plus vingt-deux ans, et déjà ses professeurs

le regardaient comme un homme remarquable. Elève interne à l'hôpital de la Charité, il étudiait la médecine à la fois sur les corps et dans les ouvrages théoriques. L'analyse était son seul guide; la parole du maître ne lui suffisait même pas.

Érigeant le raisonnement en système, il voulait tout apprendre par lui-même, et rejetait avec une orgueilleuse révolte ce qui ne l'avait pas entièrement convaincu. Nous l'appelions *le philosophe*. Sa philosophie n'était pas la douce, rêveuse et pourtant profonde philosophie de Jouffroy; elle n'avait rien du scepticisme systématique du siècle passé; mais précise, nette, robuste dans son doute, acharnée dans ses objections, adorant avant tout la raison humaine, elle semblait se rapprocher en quelque sorte du doute méthodique de Descartes, et parfois de la vertigineuse philosophie de Pascal.

Le physique explique bien souvent le moral. Marcel était grand, élancé; de grands yeux noirs animaient sa figure un peu brune. Il était vif et pourtant rêveur, nerveux plutôt

que sanguin, impressionnable et pourtant peu mobile, roide plutôt que robuste.

Un jour que Marcel causait avec quelques élèves dans le réfectoire commun, on en vint à parler du passé et des souvenirs d'enfance.

— L'enfance ! dit Albert Lefort, voilà le bonheur! Je ne suis pas poète plus que de raison, mais je voudrais en être encore à l'âge heureux de Polichinelle !

— En fait de marionnettes, fit Paul Richard, l'homme est aussi riche que l'enfant ; les siennes portent un autre nom, voilà tout. Ce n'est plus Arlequin ou Cassandre, Argentine ou Colombine : c'est l'Amour, l'Ambition, la Gloire, la Fortune !

— Ramenez-moi à Guignol, s'écria Albert.

— Ma foi, non, reprit Richard. Nous sommes, à mon avis, bien comme nous sommes. Nos marionnettes ont aussi de beaux habits et nous les faisons danser fort convenablement. Je ne parle point pour notre philosophe, ajouta-t-il en regardant Marcel.

— Vous avez raison, répondit le jeune

homme. Je n'ai, pour ma part, aucun pantin dont je puisse tirer les fils ; je n'ai jamais connu mademoiselle Colombine, et je ne crois guère à l'amour.

— Et à la gloire ?

— Elle est si loin !

— A la fortune ?

— L'or a trop d'odeur. Il sent mauvais.

— Croyez-vous au moins à l'ambition ?

— Comment donc ? c'est la reine du jour. Je l'adore.

— Peste soit de cet athée ! Je parie qu'il ne croit pas à Dieu !...

— Voilà de l'indiscrétion, repartit Marcel, qui garda volontairement le silence.

On se mit à rire et à parler d'autre chose.

Marcel avait été jusqu'alors malheureux. Pauvre, orphelin, élevé aux frais d'un oncle qui comprenait mieux un devoir qu'un sentiment, il n'avait jamais connu les charmes de la famille. La ferme de son père nourricier et le collège lui avaient tenu lieu de la maison paternelle. Il ne se souvenait pas du visage de sa mère ; rien, pas un portrait, pas

l'ombre d'un souvenir, l'écho d'un baiser, ou d'une caresse. Il y avait en lui un sentiment de justice qui se révoltait contre tous ces malheurs amoncelés sur un seul être.

Tout enfant, il demandait à Dieu compte de sa destinée ; et quand il se trouvait abandonné, pleurant alors, il s'écriait en regardant le ciel :

— Que t'ai-je fait ?

L'homme était devenu ce que promettait l'enfant. Marcel s'était dit que, puisqu'il était seul, seul il fallait combattre et vaincre. Son oncle lui avait laissé, en mourant, une somme plus que modeste.

— Qu'importe ! dit Marcel. C'est une fortune. Avec cela, je puis marcher... Je serai médecin !

Il se jeta dans l'étude avec une étonnante ardeur. Il savait déjà bien des choses, et son esprit, fécondé par le malheur comme une terre déchirée par la charrue, entrevoyait ou devinait ce qu'il ne savait pas. Sur l'arbre de la science, pas un fruit qu'il n'eût au moins goûté ou dévoré du regard.

On l'avait surnommé, par plaisanterie, Pic de la Mirandole. La raillerie était on ne peut plus sérieuse.

Mais tout cet effrayant bagage de sapience accablait parfois Marcel, qui, parmi ces chaos des doctrines humaines, marchait, marchait en cherchant une lumière qu'il ne trouvait pas. Son âme semblait en quelque sorte desséchée, son esprit écrasé... Son cœur ? Il n'avait jamais aimé.

— Lorsque j'aurai bien lutté, bien souffert, bien roulé ce rocher de Sisyphe de la science, qui menace à tout instant de s'écrouler sur moi ; lorsque j'aurai tenté la fortune, lorsque j'aurai essayé l'avenir, si tout me manque, si tout est vain, si tout est faux, pardieu ! je prends une charge de poudre et je me brûle la cervelle !

Tel était Marcel, qui disait encore, en disséquant les cadavres :

— Où est l'âme ?

Il ne la voyait guère.

Eh ! sans doute, l'âme libre, fière, affranchie, redevenue divine, n'était plus là !

II

Le n° 2 de la salle Sainte-Claire (service du docteur ***) était une pauvre fille de dix-huit ans, qui s'en allait mourant de la poitrine. Figurez-vous un visage doux et pur, de grands yeux bleus, des cheveux blonds, le visage de tous les anges des vieux missels. La malade se tenait presque toujours sur son séant, le coude sur le genou, et la tête à demi penchée, sur la paume d'une main blanche et comme transparente. Elle souriait vaguement, et ses lèvres et ses pommettes enflammées donnaient à sa physionomie l'image de la santé ! Mais parfois une toux déchirante soulevait la poitrine de la

malheureuse et sortait en sifflant de cette bouche rose. C'était affreux et cela faisait mal.

Marcel s'était arrêté machinalement devant le lit de la jeune fille. Un malade pour lui, c'était un *cas*, et rien de plus ; le *cas* portait un numéro simplement. Toutes ces douleurs, toutes ces tortures, toutes ces agonies, étaient des chiffres et pas autre chose. Et pourtant, sans savoir pourquoi, il chercha sur la feuille de papier encadrée au haut du lit le nom de la malade et lut :

RAYMOND (MARTHE-EUGÉNIE),
Fleuriste, 6, rue Saint-Jacques.

Entrée le 4 juillet 184...
Sortie le...

— Marthe ! songea Marcel... C'était le nom de ma mère !

Il regarda la jeune fille.

A demi assoupie, la tête penchée sur son épaule, les cheveux épars, la bouche entr'ouverte et laissant voir ses petites dents humides, elle dormait. Sa respiration presque

invisible devenait parfois douloureuse; Marcel entendait un sifflement sinistre, et, pour la première fois peut-être, le spectacle d'une mort prochaine émut ce cœur volontairement fermé.

Albert Lefort s'approcha de lui.

— Est-elle jolie, hein ? dit-il.

— Pauvre fille ! murmura Marcel.

Il fit quelques pas et n'y songea plus.

Après la visite du docteur, lorsque M*** dit avec sa moue habituelle : *Nous avons le n° 2 qui cloche !* Marcel ne put s'empêcher pourtant de songer au doux visage de la pauvre Marthe.

Mais il secoua bien vite cette sorte de rêverie plaintive :

— Bah ! dit-il, si elle peut être sauvée, on la sauvera !...

Le lendemain, le premier regard de Marcel entrant dans la salle Sainte-Claire fut pour Marthe Raymond.

La pauvre fille était pâle et toussait fort. Marcel s'approcha d'elle et lui demanda quelques détails sur sa nuit.

— Oh ! dit la sœur Prudence qui entendait, la nuit a été mauvaise. Mais ce n'est pas une raison ; nous la guérirons, cette pauvre petite ! Tenez, fit-elle en tendant à Marthe un bol de tisane, buvez cela, mon enfant !

— Comme c'est amer ! dit la jeune fille après avoir bu.

Et elle souriait tout en faisant sa plaintive grimace.

— Vous pouvez bien mettre du miel, dit Marcel à la sœur...

Et il ajouta tout bas :

— Qu'elle parte sans souffrir !

Marthe n'avait entendu que les premiers mots. Elle se tourna vers Marcel, et, avec un sourire de reconnaissance, elle le remercia de son mieux.

Marcel haussa les épaules.

— Il n'y a pas de quoi ! dit-il.

Il s'établit à l'hôpital, entre le malade et le médecin, un sentiment involontaire qui tient, d'un côté de la pitié, de l'autre de la reconnaissance. Sentiment plus fragile que tous les autres sentiments humains, qui se brise,

la plupart du temps, avec la fin de la maladie et dont il ne reste aucune trace, d'autant plus éteint parfois qu'il a été plus vif.

Ce fut sans doute ce sentiment qui attira tout d'abord Marcel et Marthe l'un vers l'autre. Marcel avait définitivement pris en affection cette pauvre enfant qui se mourait ainsi sous ses yeux. Même ce n'était pas l'affection banale du médecin pour le blessé, c'était plus que de la pitié; mais on eût fort étonné le jeune homme en lui disant que c'était de l'amour. Ce silencieux et sombre raisonneur, ce Spinoza au scalpel était devenu presque subitement un prévenant et causeur garde-malade. Il s'entendait mieux que la sœur Prudence à composer la tisane de Marthe. Il la lui donnait lui-même parfois, et Albert Lefort se mit à rire en disant, un jour, que la main de Marcel tremblait. Le fait est que Marcel n'avait d'attentions et de soins que pour Marthe.

Il la veillait comme son enfant. Il suivait avec une farouche inquiétude les progrès de la maladie qui minait lentement la pauvre

fille. Il luttait avec une infatigable ardeur contre cette terrible et invulnérable meurtrière, la phthisie. Il étudiait avec religion la maladie dans les livres, cherchant les remèdes et les appliquant. « Ah! disait-il parfois, avec une singulière exaltation, je la sauverai ! il le faut ! »

Marthe s'apercevait de tous ces soins. Elle le remerciait de son mieux, tantôt par des pleurs, tantôt par un sourire. Ils causaient quelquefois ensemble. Lui, promettait la guérison, elle, le regardait dans les yeux :

— Est-ce bien sûr, cela?

— Je vous le jure!

Et il se détournait pour cacher une larme.

Personne ne venait voir Marthe. Elle était seule au monde.

— Votre mère est morte? lui demanda un jour Marcel.

— Elle est morte, dit-elle.

— Et votre père ?

— Je ne l'ai jamais connu.

Raymond était le nom de sa mère.

Cette communauté de malheurs avait peut-

être attendri Marcel, mais il n'était plus le même. Lorsqu'il se trouvait seul, au lieu d'ouvrir ses livres, comme autrefois, il se prenait à songer; et, bien souvent, de ces rêveries, il sortait le visage couvert de larmes.

Il s'étonnait un jour de voir le ciel bleu, les arbres verts, des fleurs sur les chemins.

— Que c'est beau tout cela ! s'écria-t-il.

— Ah ! bah ! Tu t'extasies devant des giroflées ? dit Albert.

— Je n'en avais jamais vu, répondit Marcel.

III

Marthe cependant s'éteignait. Elle paraissait se transfigurer. Son visage prenait quelque chose d'extatique, et, quand elle souriait, on avait, — c'était la sœur Prudence qui disait cela, — on avait envie de pleurer.

— Je ne pourrai donc pas la sauver ! disait Marcel avec colère.

Et, se raidissant contre la maladie, il tentait de suprêmes efforts.

Marthe surprit un jour une larme dans les yeux du jeune homme.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle. Ce n'est pas sur moi que vous pleurez ! Non,

ce n'est pas sur moi, dit-elle encore, car, voyez-vous, je serai bientôt guérie.

Il y avait dans sa voix enfantine une si charmante conviction que Marcel sentit, comme un éclair, l'espoir lui passer dans le cœur.

— Je le sens bien, dit Marthe. Ce ne sera pas long maintenant.

— Vous allez donc mieux, Marthe?

— Beaucoup mieux! Je suis vive, toute légère... Tenez, il me semble que j'ai des ailes!

— Ah! fit Marcel en s'éloignant, elle est perdue!

Il le savait bien, et cependant il ne voulait pas le croire. Il se disait qu'on ne meurt pas ainsi, si jeune, ce médecin qui savait pourtant que la mort est aveugle.

Il se révoltait contre cette fatalité de la séparation, puis, accablé, il se prenait à sangloter comme un enfant.

Il la voyait chaque jour s'affaiblir, s'effacer pour ainsi dire. Il s'efforçait de la retenir à la terre. Vains efforts!

Un soir, Marthe s'assoupit doucement, en

murmurant des mots de prière, pour ne plus se réveiller.

Marcel veillait auprès d'elle, non loin de la sœur de garde.

« Pauvre petite ! disait-il. Elle dort. »

Quand vint le matin, il regarda Marthe. Marthe était pâle mais souriante, les yeux fermés, la tête penchée sur son oreiller.

Marcel s'approcha d'elle pour couvrir un bout d'épaule qui éclatait sur la blancheur des draps. Elle pouvait avoir froid. Sa main rencontra le bras de Marthe. Il poussa un cri : ce bras était glacé.

— Morte ! elle est morte ! s'écria-t-il... Ah ! mon Dieu ! ma sœur, Marthe est morte ! Marthe est morte !

Il comprit pourtant qu'il n'était pas seul. Une douleur épiée est affreuse. Il courut au hasard vers sa chambre; et là, se laissant tomber sans forces sur son lit, il se prit à pleurer.

Ce fut alors qu'il comprit combien il l'aimait ! Lui, Marcel, il aimait, ou plutôt il avait aimé, et tout était fini !

— Qu'est-ce donc que la science? se dit-il, à quoi sert-elle, puisqu'elle ne peut vous aider à garder ceux que l'on aime?

Il se leva, il alla revoir Marthe. Le lit était couvert, les rideaux retombaient avec leurs plis de marbre. Il ne la vit pas.

On avait enlevé le papier au haut du lit. C'était fini. Le nº 2 était mort.

La sœur Prudence regardait Marcel, qui se tenait tout absorbé, l'œil fixe devant ce lit muet.

— Pauvre petite! dit-elle. Pauvre enfant!

— Elle s'appelait comme ma mère! balbutia Marcel machinalement.

Sa mère! il ne l'avait jamais connue. Mais il l'aimait. Elle était sa mère. Et voilà qu'il se prit à songer à elle. Sans doute elle ressemblait à Marthe. Il l'eût bien aimée. Il eût été bon fils. Sa bonne mère! Et comme Marthe, elle était morte. Morte comme tous ceux qui l'eussent aimé!

Le malheureux semblait se débattre au milieu d'un cercle sinistre. La mort, la mort partout, et partout le néant.

— Ah! j'avais raison, dit-il presque à haute voix, tout est faux! tout est vain!

— Mon enfant, dit simplement sœur Prudence... La vérité, c'est la foi!

Marcel la regarda fixement. L'humble fille lui parut une sainte.

— Priez pour elle! dit Prudence avec un doux sourire.

IV

Marcel avait quelques économies. Il acheta pour la pauvre Marthe un terrain au cimetière Montparnasse.

« Quand je faiblirai, songeait-il, je viendrai là. »

Il y vint souvent.

Un de ses anciens camarades, qui visitait un jour le cimetière pour copier les inscriptions bouffonnes et grotesques et les envoyer à un petit journal, le trouva priant et pleurant devant l'humble tombe.

— Marcel! dit-il... Eh! quoi, tu courbes la tête, fier Sicambre?

— Heureusement, répondit Marcel.

Quelque temps après, Albert Lefort

causait philosophie et science avec lui.

— Toute la sagesse, dit Marcel, est contenue dans ces trois mots : Croire, espérer, aimer!

— Ah ça! mais... quelle métamorphose! St Albert.

— Mets que j'étais une chenille, une chenille assez sotte, répondit Marcel, et que je me suis fait papillon.

Une complète transformation s'était opérée dans son esprit. Il avait senti se détacher de lui, pièce à pièce, la robuste armure de doute dont il s'était enveloppé, et il était devenu ce que l'eût fait sa mère.

Il croyait, ou plutôt il avait appris à croire. Il est une science dans la foi, comme il est une révélation, la grâce. Marcel possédait à présent cette science, et il se disait que, maintenant, c'était la vraie.

Mais cette nature extrême en toutes choses ne pouvait demeurer à la limite exacte. Il avait poussé la philosophie jusqu'à l'athéisme, peut-être poussa-t-il la foi jusqu'au mysticisme.

Un an après, Marcel était prêtre.

Il ne prit du sacerdoce que les devoirs. L'ambition lui importait peu. Il demanda longtemps la cure d'un petit village du Limousin et l'obtint enfin.

Là, comme isolé au milieu d'une splendide nature, il se trouva en même temps près de l'étude et près de Dieu. Combien de fois les paysans le surprirent-ils à herboriser dans les bois profonds ! Ils le saluaient bien bas. Ils l'aimaient beaucoup.

— M. le curé prie ! disaient-ils.

Marcel priait en effet : il voyait Dieu dans une fleur.

Une pauvre femme mourut dans le village. Elle laissait un petit enfant.

— Je l'élèverai, se dit Marcel.

Il emmena le petit avec lui, et se prit à l'instruire. C'était sa consolation et sa joie de façonner cette jeune âme. De toutes les brebis de son troupeau, c'était la plus chérie.

L'enfant aimait beaucoup les livres et les dévorait avidement.

— Prends garde ! disait Marcel. Tout n'est pas là ! Il y a la lettre dans le livre.

— Et l'esprit? demandait l'enfant qui comprenait déjà.

— Il est là-haut ! répondait le prêtre en montrant le ciel.

Marcel est mort l'an passé, pleuré de tous, aimé de tous; oublié de ceux-là seuls qui devraient peut-être s'en souvenir

UN SALTIMBANQUE

I

Mon saltimbanque était un homme de quarante ans environ, un peu plus, un peu moins, qu'importe ? — Il était grand, maigre, de figure ordinaire. Il portait toute sa barbe, noire comme du jais, mais ses cheveux étaient rasés militairement. — Sa personne n'offrait guère rien de saillant, et je ne l'eusse probablement pas aussi attentivement étudié, sans l'expression étrange de son regard et les accents extraordinaires de sa voix.

Il y avait dans ce regard un éclat magnétique et en même temps une mélancolie telle

que mes yeux s'étaient tout à coup comme rivés sur les siens. Sa voix vibrait, pleine tantôt d'une amertume déchirante, tantôt d'une sorte d'exaltation irritée et mal contenue.

Il parlait avec volubilité, à la façon des méridionaux, et c'était souvent à moi qu'il s'adressait. Il me semblait alors que le son de sa voix était railleur et voulait défier ma perspicacité.

Le saltimbanque, monté sur une colonne de chaises élevées les unes sur les autres, parlait encore et s'exerçait à des tours impossibles sur ce périlleux piédestal. — Il s'y tenait dans toutes les positions, tantôt se suspendant par les pieds aux barreaux de la dernière chaise, et riant à la foule placée au-dessous de lui de ce rire strident qui donne le frisson, tantôt paradant tout en l'air en vrai bateleur de Paris et lançant, comme par gerbes, les plaisanteries à ses auditeurs. — Puis, tout à coup, il s'assit gravement, froidement, et, avec une expression étrange :

— Savez-vous, dit-il, que me voilà à la hauteur d'un second étage? — Oh! ni plus, ni moins. — Au reste, peu m'importe. — Et, pourtant, si je tombais! — Je parie que vous ne pensez pas que je puisse tomber? — Vous avez raison, après tout! — Vous cherchez à rire, n'est-ce pas? — Riez! — Je gambade. Riez. — Je danse. Riez. — Je chante. Riez. — Je trébuche. Riez. — Et si je tombe. Riez encore. — Riez bien fort. — Vous avez payé d'avance!

Et la foule éclatait de ce rire bête et banal qu'elle a pour toutes les joies.

Et je me sentais instinctivement froid au cœur. — Je tremblais; j'avais peur de voir tout à coup tomber, le front brisé, le pauvre saltimbanque.

Il fit un mouvement comme pour se précipiter. — Je détournai la tête.

Je fermai les yeux, puis je les rouvris, entendant au-dessus de moi son rire cruel.

Il était debout et se tenait les bras croisés.

— Allons! disait-il, — c'est pour avoir l'honneur de finir la représentation, mes-

sieurs, mesdames! — Du courage, — et vous m'allez voir sauter lestement en bas de ma *colonne fantastique*. — Messieurs, mesdames, la main à la poche! — Et comme s'il eût deviné que ce n'était pas la comédie qu'il jouait en plein soleil et sous les yeux de la foule, mais la comédie, — ou plutôt le drame, inconnu, mystérieux, caché, — qu'il jouait, chaque jour, à l'ombre, — qui m'intéressait : Vous ne savez pas ce qu'il y a sous tout cela, dit-il.

Il était six heures du soir à peu près. — Le soleil avait disparu. — La brume commençait à venir.

— Vous allez voir le grand tour. Il me manque dix sous, messieurs, mesdames. — Cinquante centimes. — Ce n'est pas trop à vous tous. Allons, il faut que je dîne comme les autres. — Dix sous, messieurs, mesdames, dix sous seulement.

La foule se regardait et demeurait muette.

— Allons! allons! Est-ce que vous voulez que je ne mange pas aujourd'hui? — Je vous amuserai moins demain si je ne me

remplis pas le ventre. — Il me manque dix sous. — Faut-il marchander? — Je vous en ai donné pourtant pour votre argent. Ah! ah! ah! — Et si je me casse la tête, messieurs, mesdames, vous aurez vu le tour et je vous permets de reprendre votre argent.

J'avais envie de m'enfuir.

— Ma foi! disait alors le saltimbanque, je vais vous le montrer pour rien, ce tour! — Regardez-moi! — Allons! — j'attends encore. — Allons! allons!

Je jetai en me détournant une pièce d'argent au pauvre diable.

— A la bonne heure! s'écria-t-il.

Puis il ajouta :

— Une, deux, trois!

Et, repoussant du pied la chaise sur laquelle il reposait, il s'élança, les bras croisés, dans l'espace.

La foule poussa un cri.

Il tomba, raide sur ses pieds et comme fixé en terre, le sourire aux lèvres, devant la foule ébahie.

— Maintenant, dit-il, allons dîner!

II

La foule s'écoula peu à peu. Il ne resta bientôt plus auprès du saltimbanque qu'une dizaine de gamins contemplant l'homme prodigieux qu'ils admiraient avec toute la force de leur naïf enthousiasme.

Je m'approchai de lui, pendant qu'il revêtait sur son maillot, aux ornements de velours pailleté, une blouse bleue et un pantalon de coutil. Je le saluai, et il me rendit mon salut.

Je me mis à causer avec lui. Il aimait à parler, parce qu'il souffrait et vivait habituellement dans la solitude.

La douleur ne trouve pas tous les jours un cœur qui l'écoute.

Nous nous mîmes en marche, et des Champs-Élysées à la Roquette, où il demeurait, le saltimbanque me conta son histoire :

— Je m'appelle, me dit-il, Hector Guérin. Mon nom de guerre est Lagamache, — et j'ai tellement oublié celui de mon père, que je le prononce maintenant comme celui d'un étranger. Je suis né à Paris : je ne suis presque jamais sorti de Paris. Mon père était ouvrier serrurier. — Je n'ai jamais connu ma mère. — J'ai été élevé pour faire un mécanicien : c'était le rêve de mon père de me voir un jour contremaître dans quelque grande usine et gagnant bravement ma journée, comme il la gagnait lui-même dans son atelier de serrurerie.

— Petit, me disait-il souvent, il faut travailler en ce monde — et *taper dur* si l'on veut réussir. N'écoute jamais les fainéants et marche droit ton chemin. Tu arriveras.

Je n'étais guère âgé que de douze ans alors.

Jusqu'à cet âge, j'étais allé à l'école, mon père voulant faire de moi un garçon instruit, capable de se tirer d'affaire un jour. Mais, à douze ans, j'entrai en apprentissage et il me fallut penser à devenir un bon ouvrier.

J'avais le cœur à l'ouvrage, je vous le jure, et j'y allais de toutes mains. Si la mauvaise chance n'était pas venue se mettre dans mes jambes et me jeter par terre, je serais bien aujourd'hui, — et je ne battrais pas le pavé de Paris avec cette livrée de baladin sur la peau.

Mon père mourut. — Je me trouvai, enfant encore, abandonné sur terre, car mon père était le seul parent qui me restât. — Je devins triste, sombre et de méchante humeur. — Mes compagnons d'apprentissage me battaient. — Le patron leur donnait raison, et je pleurais.

J'aurais bien pu devenir méchant avec tout cela. Je souffrais. — On prenait ma tristesse pour de la sournoiserie, et mon amour de la solitude pour de la méchanceté. Mon

maître me frappait aussi parfois, et fort durement. Je résolus de faire cesser ce genre de vie.

J'avais quinze ans. — Je sentais germer dans ma tête ces idées de rébellion que fait naître toute injustice. Une nuit, je m'enfuis, en escaladant un mur, et j'allai me cacher jusqu'au lendemain, dans une maison en démolition. Quand le jour vint, je sortis de mon gîte et j'allai dans la campagne, au hasard. — Je demeurai toute la journée dans les champs, et je dus tourner bien des fois sur moi-même, car je me retrouvai, le soir, à Montmartre, par où j'étais sorti le matin.

Je mourais de faim. — J'étais faible. — Je n'avais pas d'argent. J'avais envie de mendier pour acheter du pain. — Mais, soit orgueil, soit timidité, je ne le fis pas. — Je me cachai, cette nuit-là, dans un fossé et je dormis, le ventre creux, à la belle étoile.

Le lendemain décida de toute ma vie. Il y a des jours comme cela. — Tous les autres dépendent d'eux. — C'était, ma foi, une belle journée. Je m'en souviens comme d'hier, —

mieux que d'hier. — Il faisait un soleil magnifique. — Ce fut le soleil qui me réveilla.

Une fois sur pied, je me dis avec une jouissance intérieure que j'étais libre et je m'applaudis d'avoir eu le courage de fuir. — Puis, mon estomac criant famine, je me pris à réfléchir que parfois le patron avait une bien bonne soupe, très appétissante, et me demandai si je ne devais pas reprendre le chemin de la fabrique, quitte à être rossé d'importance au retour.

Et peut-être me serais-je décidé à rentrer au bercail si... — Voyez comme le hasard est une belle chose! — Je marchais doucement, bien doucement, du côté de la fabrique, l'oreille basse, l'air attristé, quand je me sentis saisir tout à coup par derrière, — soulevé par une main puissante et retourné comme un sou lancé en l'air.

Je me trouvai alors en face d'une espèce de géant, à la figure rouge, ornée de deux immenses favoris noirs. — Cet homme était vêtu d'un ample manteau de cocher, jeté sur une veste bleue à brandebourgs jaunes,

d'une culotte de peau et de bottes à l'écuyère cirées à l'œuf. Il portait une sorte de chapeau à claque garni de rubans, assez semblable à ceux que portaient les incroyables.

— *Qu'est-ce que tu fais là?* me dit-il d'une voix rauque.

— Rien, répondis-je.

— D'où viens-tu?

— De Paris.

— Où vas-tu?

— Je n'en sais rien!

— Où demeurent tes parents?

— Mes parents sont morts.

— Tu es seul, petit?

— J'étais chez mon patron.

— Et tu t'es sauvé, galopin?

— Oui.

— T'as pas peur?

— Peur de qui?

— Du patron?

— Non. — J'ai peur de la faim, voilà tout.

— Petit?

— Quoi?

— Veux-tu manger, petit?

— Oui.

— En ce cas, viens avec moi.

— Je veux bien, dis-je. — Mais qui êtes vous?

Le gros homme éclata de rire.

— Tu le sauras plus tard!

Il me conduisit, ou plutôt m'emporta, en longeant le chemin de ronde, jusqu'à Pantin, dans un mauvais cabaret borgne. Là, il me fit abondamment manger, peut-être encore plus boire, et après le repas, il m'emmena au milieu d'une troupe de gens de son espèce, qui m'accueillirent, autant que je puis me le rappeler, avec une grande exclamation de joie. Il y avait là des jeunes gens et des vieux, des filles et des mégères, une quinzaine environ de gaillards vêtus d'oripeaux, de soie déchirée, de velours usé, qui s'extasièrent devant moi et me tutoyèrent de suite.

— Oh! disait l'un, il est fort.

— Il est gentil, disait l'autre.

— Nous le dresserons, ajoutait un troisième.

— Il fera le saut de carpe avec Martial.

— C'est un gaillard qui doit être leste.

— Bien choisi, Galochard!

C'était le nom du géant qui m'avait rencontré.

Il parut satisfait des compliments de ses confrères, et venant à moi :

— Tu entends, petit, me dit-il, les propos flatteurs de l'honorable compagnie. Efforce-toi désormais de t'en rendre digne. Dès aujourd'hui tu es notre frère! Tu partageras nos plaisirs et nos travaux, tu prendras part à toutes nos représentations en attendant que tu touches aux recettes. Vie aventureuse et pleine de charmes, vie d'artiste, — car nous sommes des artistes, dit-il avec fatuité, — existence mêlée de bon et de mauvais, de soleil et d'ombre, mais accidentée comme la poésie et railleuse comme la philosophie. M'as-tu compris?

— Oui, répondis-je, quoique, à vrai dire, il y eût pour moi bien de l'obscurité dans son discours.

— Très bien! Alors, petit, va! Je te baptise saltimbanque!

Le gros Galochard fit une pirouette, et en deux taloches m'envoya rouler à quelques pas de lui, au rire de toute l'assemblée.

Dès ce jour, toute ma vie fut *décidée*, je dis : *brisée* aujourd'hui. Je fus, dès ce moment, ce que j'ai toujours été depuis — ce que je serai demain, — un saltimbanque.

III

Lagamache me regarda. Il souriait avec amertume.

— Je ne vous raconterai pas, dit-il, mes aventures de bateleur. Ce sont les mystères de la place publique. Ce que je veux vous dire est plus intime et plus triste. Ecoutez-moi.

Il y a maintenant quinze ans à peu près, un soir, je m'en revenais comme aujourd'hui des Champs-Elysées, après avoir fini ma séance, et m'en allais rue Mouffetard, où je demeurais alors, en suivant les quais depuis la place de la Concorde jusqu'au Pont-Neuf. C'était en hiver. Il faisait déjà nuit et les quais étaient déserts.

J'étais content de ma journée. On avait bien ri et bien payé. Depuis longtemps, je dois vous le dire, j'avais quitté Galochard et sa troupe pour vivre seul, et *travailler*, comme nous disons, en *ouvrier détaché* sur les places de Paris.

Comme je passais devant le pont des Arts, j'entendis dans l'ombre une voix d'enfant qui pleurait. Je m'approchai, et je vis une jolie petite fille de trois ans à peine, assise par terre et sanglotant, la tête dans ses mains. Je la pris dans mes bras et la portai, de manière à la bien regarder, sous un réverbère. Elle était élégamment vêtue d'une robe de soie cerise à pois blancs, d'un petit pantalon et de manches brodées. Ses cheveux frisés lui tombaient sur les épaules. Elle était fraîche, blanche et rose, avec de grands yeux bleus et de longs cheveux blonds.

— Pourquoi pleures-tu ? lui dis-je.

Elle me regarda fixement, — et tout à coup, cessant ses plaintes, elle se mit à me sourire et jeta ses jolis petits bras blancs et doux comme du satin autour de mon cou.

Je me sentis tout remué, monsieur. Je n'aime pas beaucoup les petits enfants. Chacun a son goût là-dessus. Mais cette petite n'était pas un enfant. C'était un joli chérubin, un petit ange.

Du mieux que je pus je l'embrassai, je la caressai, je la dorlotai.

— Tu es mon papa! balbutia-t-elle...

Papa! Comprenez-vous tout ce qu'il y a de bon dans ce mot-là? Ça me mit hors de moi. Je la couvris de baisers. Papa! Et sa petite bouche rose me souriait, me souriait...

— Qui t'a laissée là? lui demandai-je...

— Je ne sais pas!...

Sa voix était douce comme une petite flûte.

— Est-ce ton papa?

— Papa, c'est toi!

— Je ne suis pas ton papa, dis-je... Regarde-moi bien. Ton papa n'est pas habillé comme moi!

— Papa! papa! répétait l'enfant en m'embrassant avec ses lèvres roses.

Je devais ressembler sans doute à son père, et la pauvre petite me prenait pour lui. — Je

l'interrogeai vivement. Elle ne sut point m'apprendre comment elle avait été perdue, et quels étaient ses parents. Rien! Elle comprenait à peine et ne parlait presque pas.

Cependant que fallait-il faire? — La porter tout de suite au commissaire et l'abandonner au hasard, ou la garder avec moi dans mon pauvre logis? Ma foi, je me résolus à suivre ce dernier parti.

Je pris la petite fille dans mes bras, et je m'éloignai.

Pendant tout le chemin, elle se mit à jouer avec mes cheveux et ma barbe, et à rire aux éclats si je voulais la gronder un peu. — J'étais tout content d'avoir rencontré cette enfant, et je me sentis bien heureux, en rentrant chez moi, de n'y point rentrer seul et d'avoir dès lors un être à aimer, au moins pour quelques heures.

Elle partagea mon repas, c'est-à-dire mon pain sec et mon eau pure, et mangea de bon appétit. Il faut croire que je lui plaisais, puisqu'elle riait de tout son cœur, franchement, comme je n'ai jamais ri moi-même à

son âge. Ah ! si vous saviez comme elle *était diable*, et quelle gentillesse elle avait. Mon Dieu ! voyez, elle ne pensait déjà plus à ses parents, qui devaient cependant la chercher partout. Les enfants, monsieur, c'est aussi oublieux que les hommes, qui le sont beaucoup.

Je l'embrassais comme pain tendre et à cœur-joie. Cette enfant-là, je l'aimais déjà tout plein; si on était venu me la prendre, j'aurais pleuré, et pourtant il n'y avait pas encore une heure que je l'avais avec moi.

Le lendemain matin, j'allai cependant faire ma déclaration au commissaire, et il chercha sur la petite fille tous les indices qui pouvaient la faire reconnaître. Puis il me dit :

— Vous pouvez vous retirer maintenant. Nous vous ferons savoir si l'enfant est réclamée. Laissez-la ici.

— Moi ! moi ! m'écriai-je, monsieur, la laisser ! Oh ! non ! Je la garde. Je l'aime trop pour l'abandonner. Eh ! la pauvre petite, est-ce qu'elle va retrouver tout de suite ses

parents? Jusqu'à ce qu'elle soit reconnue où la mettrez-vous donc? dans un hôpital d'enfants trouvés, avec des petits mendiants et des vagabonds. Elle souffrirait trop. C'est habitué à vivre libre et à être soigné. Ces petites joues-là se creuseraient, se faneraient... Oh! laissez-la-moi, monsieur, voyez-vous, je la dorloterai comme si elle était à moi... Du reste, je suis tout prêt à vous la rendre, à la rendre à sa mère... si le bonheur... veut... qu'elle la retrouve... Ah ça! m'interrompis-je tout à coup, ne pouvant continuer, car les sanglots me coupaient la parole, je l'aime donc bien cette petite que ça me brise le cœur de m'en séparer ?

— Vous êtes un brave homme, Lagamache, me dit le commissaire, et je puis vous confier cette enfant. Gardez-la et prenez-en soin, les parents vous en sauront gré peut-être un jour!

— Ah! nom de nom! merci, monsieur, dis-je. Ça me fait un rude plaisir de conserver ce trésor auprès de moi. Ils pourront bien la réclamer, les parents, je la leur rendrai un

peu bien conservée, foi de Guérin ! En attendant, elle est à moi, n'est-ce pas !

— Viens, viens, ma fille ! dis-je à la petite. On nous laisse ensemble jusqu'à nouvel ordre, et tu pourras rire encore avec ton papa Lagamache, viens !

Et j'emportai l'enfant dans mes bras comme un avare emporte son or.

Ce jour-là je ne *travaillai* point, j'étais trop gai pour aller rire en public. Mon rire, je le gardais pour moi. Je n'en ai jamais eu de trop. Je passai mon temps avec ma petite Marie (c'est ainsi qu'on la nommait, m'avait-elle dit). Elle ne s'ennuya pas, allez. J'étais redevenu enfant pour elle, et je gambadais par la chambre comme un cabri, aux grands éclats de rire de mademoiselle. Les joyeux souvenirs ! Ça vous rajeunit, ça vous fouette le sang et ça vous fait revivre. Il me semble, en me rappelant cette belle journée, que je n'ai pas souffert.

Mais pourquoi faut-il que de tout cela il ne me reste que le souvenir, et les regrets ?

IV

Je coupe court à toutes sortes de détails qui ne vous intéresseraient pas. Les jours, les mois, les années se passèrent. On ne me réclama point Marie. Peut-être ses parents l'avaient-ils abandonnée à dessein. Toujours est-il que la pauvre petite demeura orpheline, et n'eut plus, malgré toutes les recherches, d'autre parent sur terre que moi, son père Lagamache.

Elle grandit.

J'étais fier de la voir devenir belle avec l'âge, et je me redressais le dimanche quand je la menais promener avec moi ; on la regardait beaucoup : elle était si jolie, et moi si

content ; et j'avais des envies de dire à tout ce monde qui semblait me l'envier : « Elle est à moi ! C'est mon bien ! ma vie, et si elle est belle comme vous la voyez, c'est que je l'ai élevée, et soignée, c'est que je lui ai servi de parents, que je l'ai sauvée, que je suis son père ! »

Je ne dépensais rien de ce que je gagnais : il m'aurait semblé que c'était un vol fait à Marie. Tout mon argent était pour elle, je savais qu'elle était née riche, et je voulais qu'elle le fût toujours. Je travaillais sans cesse et j'inventais, pour gagner davantage, des tours de force surprenants. Dix foix par jour je risquais de me rompre le cou dans mes exercices, mais dans les moments de danger, une sorte de vertige me montait à la tête. Je ne pensais qu'à *mon enfant*, et mon pied alors redevenait solide. Est-ce que je pouvais me tuer, puisque c'était pour *elle* que je m'exposais ainsi ?

Cela grandit vite, un enfant. Marie eut dix ans bientôt, puis onze, puis douze. Je l'avais mise dans un pensionnat, à Montreuil, et je

l'y allais voir deux fois par semaine. Elle sortait tous les dimanches; alors elle me parlait de ses progrès, de son travail, de sa science, car elle devenait savante, allez! Si je suis moins bête qu'auparavant, c'est à elle que je le dois. Elle m'a instruit, cette enfant-là, et tout de bon. Elle me récitait ses leçons, j'écoutais et je retenais. Quand elle me lisait quelque chose, j'étais attentif comme un élève et tout se gravait là, pour longtemps.

Plus elle grandissait, plus elle devenait charmante. Elle fit sa première communion; je voulus qu'elle fût aussi bien vêtue que ses camarades, et certainement sous sa robe blanche et son voile de gaze, elle était bien la plus jolie de toutes.

J'assistais de loin, derrière un pilier de l'église, à cette communion, et je pleurai à chaudes larmes pendant toute la messe. Moquez-vous de moi, monsieur, j'étais transporté, je n'étais plus le même et je répétais tout bas les prières que l'on m'avait apprises quand j'étais enfant.

J'étais heureux du bonheur de Marie. Je partageais sa pure joie, j'étais dévot alors, et j'avais envie de communier comme elle, à côté d'elle, pour m'égaler à cette pauvre enfant.

C'est encore un des souvenirs du temps passé ; ceux-là sont rares.

Marie grandit encore ; elle ignorait l'état qui me nourrissait, et me croyait un bon ouvrier, bien établi. J'avais changé de logement, on ne me connaissait pas dans le quartier. On me nommait Hector Guérin Lagamache, mais non pas Lagamache le Bateleur, comme on m'appelle encore au faubourg. J'avais soin de bien enfermer, dans une armoire que j'ouvrais seul, mes habits de paillasse et de danseur de corde, et comme Marie était toujours à sa pension, elle n'avait pas encore eu le soupçon de mon misérable état.

J'en étais heureux ; je savais qu'elle aurait honte de moi si elle apprenait jamais qui j'étais, et je me cachais. Comprenez-vous, monsieur, se cacher de ce que l'on aime le

plus au monde, et craindre de se voir un jour méprisé, délaissé peut-être, par l'objet de son amour ! C'est triste, n'est-ce pas ?

Tant qu'elle était petite, je n'avais point pensé à cela. Je ne craignais rien encore. Mais à mesure qu'elle devenait une belle et fière jeune fille, imposante et noble, j'avais honte, monsieur, j'avais honte.

« Quoi ! me disais-je, cette pauvre enfant élevée avec des filles de riches, leur amie, leur égale, elle pourrait se voir un jour le jouet de ses camarades insolentes qui lui reprocheraient d'être la fille d'un saltimbanque de carrefour ? Oh ! c'est affreux, c'est terrible ! »

Puis, je craignais encore qu'on me l'enlevât, qu'elle retrouvât ses parents, qu'on me laissât seul. J'avais peur de cette solitude. Je ne voyais que rarement Marie, mais je savais qu'elle était à moi, rien qu'à moi, j'étais heureux. Il faudra peut-être un jour m'en séparer, me disais-je, vivre loin d'elle ; et qui sait si ce jour ne sera pas demain ? car elle n'est point ma fille, et ce nom de

père qu'elle me donne ne m'appartient pas. On peut me le reprendre, me l'arracher, me le voler ? Mais, non ! non ! c'est moi qui l'ai volé à un autre.

Et je pleurais.

Marie avait dix-huit ans. Elle était belle comme un ange, grande, élancée, gracieuse. Je n'ai pas vu de femme aussi jolie, je vous le jure. Je me figure la sainte Vierge faite comme cela. Quand je la regardais et qu'elle me souriait avec sa petite bouche d'enfant, j'aurais voulu rester toujours comme j'étais, et dans ces moments-là je ne songeais qu'à elle, à cette belle jeune fille qui m'aimait tant. Tenez, je vous jure que je serais mort heureux, si j'étais mort, ma main dans sa main et mes yeux sur ses yeux, comme j'étais quelquefois.

Ah ! ce n'est pas ainsi que ma vie doit finir.

Je vais abréger.

V

Un dimanche matin, Marie me demanda si je ne songeais pas à la retirer bientôt de son pensionnat, et me passant ses bras à l'entour du cou, comme quand elle était petite :

— Père, dit-elle, si vous saviez, toutes mes camarades sont libres maintenant et plusieurs sont mariées. Je ne suis plus une enfant, je puis demeurer auprès de vous, je sais assez des choses qu'on enseigne aux jeunes filles, et je commence à bien m'ennuyer de me voir seule des élèves de mon âge dans une pension où j'ai déjà passé tant d'années.

— C'est vrai, répondis-je tout absorbé. Tu es *grande* maintenant, ma *petite* Marie.

— Père, dit-elle en souriant, j'ai dix-huit ans.

— C'est vrai, répétais-je, et tu songes peut-être à te marier ?

— Peut-être, fit-elle.

Je reculai, comme si un coup inattendu m'eût frappé. Figurez-vous un homme qui voit tout à coup tomber le tonnerre à ses pieds, et qui recule terrifié. J'étais ainsi.

— Te marier ?... Te marier ?... Aimes-tu donc quelqu'un, Marie ?

— Faut-il tout vous dire, mon père ?

— Tout, mon enfant, dis-je, en m'efforçant de contenir mon émotion. Parle, je t'écoute.

Et je sentais comme une main de fer qui me serrait le cœur. Ah ! comme je souffrais !

Marie réfléchit un instant, me fit asseoir, s'assit elle-même sur mes genoux et me dit :

— Mon père, vous connaissez bien Emma de Villevieux, dont je vous ai parlé bien des

fois, et que je regarde comme ma plus intime amie ?

— Oui, je l'ai vue une fois à Montreuil. Après ?

— Eh bien, fit-elle, Emma s'est mariée, il y a trois ou quatre mois, avec un riche manufacturier, M. Morel ; vous le connaissez ?

— Non. Après ?

— Vous savez que j'ai été invitée à la noce, et que j'ai servi à Emma de demoiselle d'honneur ?

— Oui.

— Vous n'avez pas voulu venir avec moi, vous vous en souvenez?

— Je ne le pouvais pas, mon enfant. Continue.

— Eh bien! Emma a un frère. C'est un jeune homme charmant, fort bien élevé, digne en tous points...

— C'est lui?... demandai-je.

— C'est lui.

— Et tu l'aimes ?

— Un peu.

— Et il t'aime ?

— Beaucoup.

— Tu veux l'épouser?

— Mon père...

— Réponds... Voyons, dis-je, réponds.

— Oui, mon père!

Il me passa comme un nuage devant les yeux. Le sang me battit aux tempes. Je repoussai Mario et je m'écriai :

— Qu'il vienne! qu'il me parle!

Puis j'allai me jeter comme une masse sur mon lit dans la chambre à côté.

J'étais abattu.

Je ne saurais vous dire ce que je pensais, car je crois que je ne pensais à rien.

Avez-vous eu de ces moments-là dans votre vie? On respire et on ne vit pas. On regarde, et on ne voit pas ; je crois qu'on ne se sentirait pas mourir si quelqu'un vous tuait alors.

Je ne bougeais pas. Je regardais le parquet d'un œil fixe et je laissais passer les heures.

Au bout d'un temps, probablement long, je me sentis cependant assez remis pour

réfléchir posément à ce qui arrivait. Je me levai, je rassemblai mes idées, et je me pris à songer à tout mon échafaudage de bonheur, qui, mal consolidé, venait de s'affaisser sur lui-même comme s'il eût été pourri.

Ainsi j'allais me séparer de Marie, il le fallait, c'était elle-même qui le désirait; en vain l'avais-je élevée pour la garder toujours auprès de moi : le temps était venu qui devait me l'arracher. Égoïste que j'étais! Je ne songeais qu'à moi, j'étais heureux de sa présence, de sa vue, de son sourire, et j'aurais voulu garder tous ces trésors pour moi seul! Il me semblait que celui qui me les enviait commettait un crime. Ils étaient à moi, rien qu'à moi puisque cette adorable enfant était ma fille.

Ma fille!

A ce nom si doux, je tressaillis, monsieur, et je dus devenir bien pâle, car je me sentis près de m'évanouir. Ma fille! Non, elle n'était pas ma fille, et je n'avais pas le droit de la garder auprès de moi. Ce titre de père,

qu'elle me donnait, je l'usurpais. Ses baisers, ses caresses ne m'étaient pas dus; j'étais pour ainsi dire un intrus dans son cœur. Oh ! cette pensée était horrible.

Je l'avais toujours appelée ma fille, elle me nommait son père, la pauvre enfant, mais cela ne pouvait durer. Il fallait à présent lui tout dire, lui apprendre la vérité moi-même, car le moment était venu où cette vérité affreuse, la loi allait la lui dévoiler.

Je n'hésitai pas.

Je me dirigeai, en chancelant, vers sa chambre.

La porte en était ouverte.

Marie, assise sur une chaise, réfléchissait absorbée dans ses pensées.

Elle ne m'entendit pas et ne fit point un mouvement à mon approche.

Alors je l'appelai.

Elle tressaillit, tourna vers moi ses beaux yeux bleus, où je vis des larmes, se leva et accourut.

Mais mon visage, sans doute, était grave

et triste. Je la regardai fixement. Elle recula.

— Qu'avez-vous? me dit-elle.

Je lui fis signe de se rasseoir. Elle obéit et je me tins debout.

Alors, rassemblant tout mon courage et m'efforçant par un cruel effort de repousser les sanglots qui me montaient à la gorge :

— Marie, lui dis-je gravement, maintenant que l'heure est venue où vous devez sortir de cette pauvre maison qui vous a vue grandir; maintenant que vous m'allez quitter pour un autre qui, plus que moi, a des droits sur vous, puisque vous l'aimez, je vous dois la vérité sur notre position respective, et sur le rang d'affection que je puis occuper dans votre cœur. Marie, mon enfant, vous n'êtes point ma fille!

Elle se leva brusquement, elle poussa un cri, devint pâle et recula, en me regardant avec des yeux hagards.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle. Mon Dieu! que dites-vous?

— La vérité Marie. Je vous ai élevée, j'ai

été votre gardien, mais je ne suis pas votre père.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle.

Et elle se jeta dans mes bras en pleurant.

Mes sanglots alors éclatèrent, et je ne pus retenir mes larmes. Je la pressai sur mon cœur, et je pleurai. Je l'embrassais, je posais mes lèvres sur ses cheveux soyeux, je m'efforçais de l'apaiser. Elle ne me répondait que par des pleurs.

— Oui, Marie, lui disais-je, oui, mon enfant... Tu vas me quitter, mais ne pleure pas. Ne me regrette pas, va ! Je ne suis rien, moi ! Il t'aimera bien, sois-en sûre. Tu seras heureuse !... Plus heureuse qu'avec moi, Marie ! Il est jeune, riche, et tu l'aimes. Oh ! comme vous serez beaux tous les deux ! Tu me laisseras bien aller chez toi quelquefois, n'est-ce pas ? Je n'irai pas souvent, va. Je ferais tache, là, moi, car tu ne sais pas ce que je suis, ma pauvre Marie... tu ne sais pas...

Et je m'arrêtais, monsieur, de peur d'achever, car j'avais honte.

Elle se calma peu à peu. Elle me sourit.

— Oh ! me dit-elle, je vous aimerai toujours, allez !

M'aimer toujours ! Ce mot-là entra dans mon cœur comme un rayon de soleil au milieu d'un orage. Il me fit du bien.

— Mais, me demanda-t-elle après, quels sont donc mes parents?

Je la regardai. Je voulus parler, mais je demeurai muet.

— Vous les connaissez ? dit-elle.

— Je ne les connais pas.

— Sont-ils morts, mon Dieu ?

— Je l'ignore.

— Mais qui m'a donc confiée à vous ?

— Personne, Marie. Le hasard. Je vous ai rencontrée sur mon chemin, un soir ; je vous ai embrassée, vous m'avez souri, et je vous ai adoptée.

— Vous êtes bon !

— Vos parents étaient riches sans doute, car vous étiez richement vêtue. Ils ont dû pleurer de vous avoir perdue, mais on n'a point su leur nom, et je vous ai gardée. Vous

n'aviez rien sur vous qui vous pût faire reconnaître. J'ai conservé votre petite robe cerise, Marie, elle est là, dans cette armoire. Tiens (et je courus prendre la petite robe et la lui apportai), regarde... Oh ! je crois te revoir encore, toute petite, avec ta figure d'ange, moins belle cependant que ton visage de jeune fille. Si tu savais comme tu étais jolie, mon enfant!

Elle me regarda d'un air triste, jeta sur la petite robe à pois blancs un coup d'œil indifférent et me dit :

— Je n'ai donc pas de nom à moi, et je ne puis apporter à Georges que le nom d'une enfant abandonnée.

— Que dis-tu là, Marie ! m'écriai-je... Et le mien !

— Le vôtre ! fit-elle avec un éclair de joie.

Elle s'élança vers moi, mais je la repoussai, et avec un grand éclat de rire, vous savez, de ces rires de fous :

— Ah! ah! ah! ah! m'écriai-je... mon nom ! Le beau nom que celui-là ! Mon nom ! Pauvre enfant! puis-je donc te l'offrir?...

Mon nom! et j'y pensais encore! Mon nom! celui d'un saltimbanque, celui de Lagamache!... Mon nom!

Et je tombai sur une chaise, en proie à une agitation terrible, riant, riant, riant de mon rire de maudit.

VI

Marie était pâle, atterrée, elle me regardait avec frayeur, elle fit un mouvement pour s'enfuir, mais je la retins.

— Reste! Il faut que tu saches qui je suis! Tu ne peux pas porter mon nom, vois-tu. Il faut mieux ne lui en pas offrir, à ton Georges, que de lui donner le mien. Il te rirait au nez. Je ne suis rien qu'un saltimbanque. Je vis au hasard. Je marche sur la tête et sur les mains pour gagner le pain de ma journée. Tu me croyais un ouvrier, mais un ouvrier riche, un contre-maître, peut-être un chef d'usine. Je ne t'avais jamais dit quel état je faisais.

Eh bien ! je suis un paillasse, un baladin, un sauteur de corde, un de ces gens qui se déchevillent les os pour un sou et risquent leur tête pour un morceau de pain, un vagabond, un rien-qui-vaille. Je suis tout cela, mademoiselle. Il faut que vous sachiez quel est l'homme que vous appelé votre père pendant douze ans. Je parie que je vous fais horreur; non, que je vous fais honte. Ah ! c'est que Mlle de Villevieux est comtesse, que son père est comte, que son frère est vicomte. Moi, je suis saltimbanque. Hector Lagamache. Tout le monde me connaît. Cependant si vous devez rougir de moi, ne rougissez pas. Si votre fiancé vous dit : « Mais votre père est un bateleur, répondez hardiment : — Ce pas n'est mon père. » Vous en avez le droit. Voyez-vous, Marie, je deviens fou. Tout ce que je dis là est absurde. Mais pardonnez-moi, car je souffre. Je vous aime tant. Ne me méprisez pas trop, je vous en supplie. Je vous ai soignée, voyez-vous, je vous ai élevée. Vous avez été malade souvent. Les médecins ont désespéré de vous. Moi, j'ai toujours

espéré et je vous ai sauvée. Songez que si vous êtes belle, c'est à moi que vous le devez, que vous me devez cette instruction dont vous êtes fière, que c'est moi... Oh ! non, vous ne me devez rien, Marie. J'ai été assez heureux, moi, pauvre mendiant, de m'enivrer pendant douze ans de votre sourire, de respirer votre souffle, de vivre de vos caresses. C'est moi qui vous dois tout. Qu'est-ce que je serais sans vous, mon Dieu ? Un fainéant, un ivrogne, et pis peut-être. Je te dois tout, mon enfant, tout, tout. Tu es ma vie, ma famille, mon bonheur, et je t'aime !

J'étais à genoux à ses pieds. Je tenais ses mains dans les miennes; je les couvrais de baisers et de larmes. Elle se baissa vers moi, me releva, et me dit de sa voix douce :

— C'est moi qui dois m'agenouiller.

Elle se courba devant moi.

— Merci à jamais pour vos bienfaits, dit-elle, merci pour vos soins, et croyez que je vous aimerai toute ma vie.

A mon tour, je la relevai.

— Il doit tout savoir, fit Marie. Je vais tout lui dire.

Elle sortit.

Quelque temps après elle revint vers moi et me tendit une lettre dont voici à peu près les paroles :

« Monsieur,

» Tous nos pauvres projets sont anéantis, car je ne suis pas digne de vous. Je ne suis qu'une enfant trouvée, élevée par charité, et je ne puis pas même porter le nom de mon bienfaiteur. Oubliez-moi, Georges.

» Toute alliance entre nous devient impossible. Vous êtes noble et riche. Qu'une autre jeune fille, riche et noble comme vous, vous fasse oublier celle qui vous aimait tant, et qui signe du seul nom qui lui appartienne.

» MARIE. »

Quand j'eus achevé cette lettre, je la lui rendis sans rien dire. Elle la plia, y mit l'adresse et sortit en me disant :

— C'est mon cœur que je brise là !

Je l'entendis toute la nuit pleurer douloureusement dans sa chambre. Je vis le lendemain qu'elle ne s'était pas couchée.

Elle vint à moi, le matin, comme de coutume, et me tendit son front.

Je l'embrassai.

Une nuit l'avait bien changée ! Elle était pâle, défaillante, et ses yeux s'étaient cernés d'un cercle noir. On voyait encore sur sa joue la trace des larmes qu'elle avait versées.

Cette vue me fit mal.

Je ne savais quoi lui dire. Nous parlâmes de choses et d'autres, mais point de nous, comme si rien ne s'était passé. Seulement il y avait un sanglot et un serrement de cœur cachés derrière chacune de nos paroles.

La journée se passa ainsi, triste et silencieuse. Ce jour-là, on ne me vit point sur les places, et les gamins me cherchèrent en vain perché sur mes chaises. Je passai mon temps à pleurer, comme un enfant, comme une femme. Je suis de ceux à qui les larmes font du bien.

Sur le soir, on frappa à la porte. Marie alla

ouvrir. Un laquais en livrée parut. Il portait une lettre.

— Mlle Marie Guérin, demanda-t-il.

— C'est moi... c'est moi, fit-elle.

Le laquais lui tendit la lettre. Elle la prit.

— Merci, dit-elle.

Elle était toute pâle. Sa main tremblait. Elle ouvrit la lettre, la lut, la relut, et devint plus pâle encore qu'elle n'était.

Je la regardais sans respirer.

Son visage se décomposait. Ses lèvres devenaient violettes. Elle s'affaissa sur elle-même, et je m'élançai assez à temps pour prévenir sa chute.

Aussitôt alors elle se redressa comme si on l'eût électrisée, se dégagea de mes bras, et déchirant la lettre avec colère :

— Oh! s'écria-t-elle, jamais! jamais!

Et elle jeta brusquement à terre le papier déchiré.

Puis elle sortit, ou plutôt courut dans sa chambre.

Le laquais était parti.

VII

Dès le premier moment j'avais deviné que cette lettre qui venait de causer à Marie tant d'émotion était de Georges de Villevieux. Mais que pouvait-il lui dire qui émût tant la pauvre enfant? C'est ce que je ne pouvais savoir, c'est ce dont je ne me doutais même pas. Je ramassai avec soin les débris du billet, et en les rassemblant les uns les autres, je parvins à en déchiffrer à peu près le sens.

Or, savez-vous, monsieur, ce qu'il avait osé écrire, ce qu'il disait? Oh! j'en deviens rouge encore de colère. C'est à n'y pas croire, tant cela est hideux. Et c'était un gentilhomme

pourtant qui parlait ainsi, un jeune homme de vingt ans, élevé dans l'honneur et le droit chemin. Ah ! tenez, on doit autant mépriser ces rejetons pourris d'un arbre plein jusqu'alors de bonne sève, qui naissent pour l'inutilité et pour le mal, qu'on doit saluer les fruits sur un arbre rabougri et délaissé. Nous autres, gens de rien, nous avons tout pour faillir : ils ont tout, eux, pour demeurer bons et grands. Nous n'entendons que la voix du besoin; ce qui leur parle, à eux, c'est l'honneur. Nous côtoyons sans cesse le chemin du vice, ils suivent la route toute droite de la vertu. Leur chemin est tapissé d'herbes, nous, nous marchons dans la boue. Et vous trouvez peut-être étonnant que nous soyons toujours crottés ! Ah ! je n'envie pas aux riches leur or ou leurs beaux habits, vraiment. L'envie, c'est une faiblesse, et sur ce point je suis fort. Mais je dis que si un de ces riches, comblé à sa naissance des dons de la fortune et du bonheur, tombe assez bas pour se vautrer dans la fange, cet homme est deux fois plus coupable que nous, qui

naissons par terre et qui pouvons si rarement nous relever. Aux riches la vertu est facile; l'honneur est difficile aux pauvres. C'est dans une pièce de théâtre que j'aurai entendu dire, sans doute, qu'il est bien difficile aux sacs vides de se tenir debout.

Je m'emporte comme cela, et j'ai tort. Mais tout mon sang bouillonne à ces souvenirs que je fais revivre pour vous, comme une blessure que je rouvrirais volontairement. Dans cette lettre, reconstruite par moi, ce Georges proposait à Marie, par des phrases empruntées sans doute aux romans à la mode en ce temps-là, proposait, dis-je, à cette pauvre fille qui l'aimait de ne point tenir compte de l'obstacle qui les séparait, et, si l'obstacle existait, de le briser. Vous croyez qu'il parlait, peut-être, de l'épouser. Ah! ah! ah! Oui, il était bien question de cela, ma foi! « Le mariage, disait-il, c'est le suicide de l'amour. Qu'avons-nous besoin d'être unis? Aimons-nous sans cela. Quoi! peut-il y avoir de la poésie dans une vie au coin du feu, uniforme, compassée, légale? La

poésie, c'est l'imprévu, c'est la promenade au fond du bois, les baisers sur la mousse, les courses folles à travers champs, sous le ciel bleu, ou sous le dôme vert de la forêt. » Et mille autres choses, monsieur, des rêves, des folies, qui n'avaient seulement pas l'excuse de la passion; et le misérable, enfin, finissait par ces mots qui me donnèrent comme un coup brutal dans la poitrine :

« Marie, je t'aime et n'aimerai jamais que toi. En vain voudrait-on nous séparer. L'amour nous réunit. Je serai pour la vie ton amant! Marie, sois ma maîtresse! »

C'était un misérable, n'est-ce pas! Oh! oui, certes. Et pourtant, s'il eût montré cette lettre à un de ses amis, soyez sûr que l'autre lui eût répondu sans sourciller, dans sa jeune vertu de vingt ans :

— Fort bien tourné, mon cher. Heureux coquin!

Je l'ai vu une fois depuis, ce Georges de Villevieux. C'était un grand jeune homme blond, à l'œil bleu, doux comme celui d'une jeune fille. Jamais on n'eût deviné son âme

dans son regard limpide, son âme si noire et si sale. Et il y a des gens, je crois, qui se vantent de lire l'homme sur le visage. Ça me fait rire, moi.

Oh! ces souvenirs, monsieur! Voyez dans quel état ils me mettent. J'avais juré pourtant de les laisser au fond de ma pensée, car, lorsque je me rappelle, j'en souffre bien profondément, et j'éprouve pourtant comme une amère joie à les voir revivre. L'histoire va finir d'ailleurs bientôt. J'ai hâte de l'achever. Ecoutez bien.

VIII

Deux ou trois semaines se passèrent, longues pour moi comme des années, des semaines qui me compteront, après la fin, pour des mois d'enfer.

Chaque jour Marie devenait plus pâle, plus triste, et la pauvre enfant maigrissait comme à vue d'œil.

Cela me fendait le cœur. Je l'aimais plus que ma vie, je l'aimais comme je n'ai jamais rien aimé au monde. J'aurais voulu mourir pour lui voir sur les joues ses fraîches couleurs d'autrefois. J'avais peur qu'elle devînt laide, j'aimais sa beauté. J'étais habitué à son

visage, à sa grâce, à son sourire. J'aurais voulu les voir toujours.

Puis, il y avait un autre sentiment qui venait me mordre, comme une vipère, de ses crocs empoisonnés, et ce sentiment, dois-je l'avouer? c'était la jalousie. Oui, cette passion haineuse, cuisante, féroce, cette rage s'était emparée de moi : j'étais jaloux, jaloux de ce Georges qui me volait une partie de l'amour de Marie, et si je l'avais rencontré, monsieur, je l'aurais insulté et je l'aurais tué.

Je n'aimais plus Marie comme autrefois. A cet amour de père, que je lui portais, un autre amour, aussi profond, peut-être aussi pur, mais à coup sûr différent, était venu se joindre. Je ne pouvais plus me contenter de l'amour filial de Marie; il me fallait tout son cœur, toute son âme. Elle était tout mon monde, je ne pensais qu'à elle, et j'aurais voulu, pauvre fou, qu'elle ne pensât qu'à moi.

Comme je vous l'ai dit, elle dépérissait. C'était comme une de ces fleurs qui se fanent si la rosée vient à leur manquer. Je lui de-

mandais souvent si elle était malade. Alors elle me regardait avec des yeux pleins de flamme, et elle me répondait d'une voix stridente que je ne lui connaissais pas : «Non! »

Je savais bien ce qui la minait ainsi. C'était son amour, car elle aimait Georges de toute la force de son âme. Elle le voyait, elle lui parlait dans ses rêves.

Une nuit, je l'entendis balbutier, dans son sommeil, ces mots terribles :

— Je serai à toi!

Il lui écrivait très souvent, ce M. de Villevieux. Quand son laquais venait, j'avais des envies de le chasser, mais je n'osai jamais. Je ne savais que faire.

Je souffrais trop pour prendre un parti. Je courbais la tête, et je laissais marcher les événements.

Un soir, Marie me dit :

— Si je venais à mourir, que feriez-vous?

Je la regardai. Elle était pâle. Ses yeux brillaient.

— Je me tuerais, répondis-je.

Elle détourna la tête. Puis un moment après :

— Ce n'est donc pas un crime de se tuer? dit-elle.

— C'est un crime, dis-je, mais quand on souffre trop...

— Eh bien ! fit-elle, je souffre, moi !

— Malheureuse ! m'écriai-je, tu veux mourir ?

— Oui, dit-elle.

Je la pris dans mes bras. Je la serrai contre ma poitrine.

— Oh ! ne pense pas à cela, mon enfant ! N'y pense pas ! Résigne-toi !

Et je me jetai à ses genoux, et je la suppliai de ne plus songer à sa fatale idée.

— C'est que, dit-elle, je ne puis vivre sans lui.

— Oh ! murmurai-je, tu l'aimes donc bien?

Elle me répondit simplement :

— Si je ne l'aimais pas tant, je serais morte. Son amour me tue, mais c'est encore lui qui me rattache à la vie !

— Et moi ? pensai-je, mais tout bas.

Le lendemain, Marie me dit d'un air étrange :

— Je ne mourrai pas.

Il y avait dans sa voix quelque chose de maladif, de fiévreux. Ces mots, loin de me rendre joyeux, m'attristèrent. — Je ne mourrai pas. — Allait-elle donc se réunir à lui?

Il était midi. Je partis. Il faisait beau. Je devais faire une bonne journée. Le fait est que je me surpassai en adresse et en gaieté, justement parce que j'étais triste. Les sous pleuvaient autour de moi. « Merci, messieurs ! » Et je me balançais en l'air comme un fou. Dans ces moments-là, je suis heureux : je ne pense à rien, pas même à moi. Le ciel, les arbres, les maisons, la foule, les rires, les bravos, les bruits, tout cela se mêle et s'embrouille. Je n'entends ni ne vois rien. J'oublie. Oublier, c'est le bonheur.

C'était en été. Le ciel, beau le matin, se couvrit vers les trois heures, et une demi-heure après, se creva pour verser un torrent

de pluie. Il fallut cesser. Je vis bien que l'orage devait durer longtemps. Aussi je pliai mon pauvre bagage et je revins chez moi.

J'étais, en ce moment-là, content, je ne savais pourquoi, ou plutôt sans doute parce que j'allais revoir Marie, mais Marie, petite enfant, blonde, rieuse, vive et gaie, Marie avec ses grandes boucles blondes et sa robe cerise à pois blancs, jolie comme le jour où je l'avais trouvée. Croyez donc aux pressentiments.

Je montai l'escalier, continuant toujours mon rêve.

— Elle va venir, me disais-je. Elle va m'embrasser en m'appelant papa. Ma voisine Landry l'a, en ce moment, à ses côtés, pendant qu'elle travaille à sa couture. Quand elle va m'entendre, elle va sauter des genoux de la bonne femme et courir vers moi, ses petits bras roses tout ouverts.

Et je franchissais les marches avec vitesse.

— Je l'entends qui rit. Je l'entends qui chante. C'est moi, Marie, me voilà!

J'étais arrivé.

— Voilà ton papa, ma petite Marie. — Marie, mon enfant, où es-tu?

J'ouvris la porte en l'appelant encore et j'entrai.

— Marie!

Elle était dans sa chambre, sans doute.

J'y allai. Personne.

— Marie!

Pas de réponse. Rien!

O mon rêve! Marie!

Je courus comme un fou dans tout notre logis. Elle n'y était pas.

Comme elle ne sortait jamais pendant que je n'étais point là, cette absence me fit peur.

Il y avait un malheur, là. J'en étais sûr.

— Marie! Marie!

Je vis un papier sur sa table de toilette. Je courus. Je le pris.

« Je l'aimais trop, disait-elle, et je le suis. Pardon! »

Je crus rêver encore. Je retournai le billet en tous sens. Il n'y avait que cela.

A côté du billet, une bourse; dans cette bourse, de l'or.

Je trépignai sur cet or avec rage.

C'était cet homme, sans doute, qui me payait ainsi le déshonneur de mon enfant.

Oh ! je devins fou, monsieur, je devins fou. Je descendis comme un insensé.

— Ma fille ! où est ma fille ?

— Elle est sortie, monsieur Lagamache, en voiture, une belle voiture, allez ! avec des domestiques et un beau jeune homme qui avait l'air d'un prince.

C'était lui !

Je ne sais ce qui se passa alors, car je perdis connaissance aussitôt, comme si on m'eût asséné un coup violent sur le crâne.

Quand je revins à moi, après avoir cherché des yeux celle qui n'était plus là, alors je penchai ma tête sur ma poitrine et mes larmes coulèrent.

La douleur n'avait pas été la plus forte. Je devais vivre. J'étais sauvé, puisque je pleurais.

IX

Maintenant, tout est fini. Vous savez quelle a été ma vie, et je vous remercie de m'avoir si bien écouté. Dans un moment, je m'en vais être arrivé, et nous allons nous quitter. Je ne vous connaissais pas ce matin. Je ne vous reverrai plus sans doute. Je ne suis pas de ceux qu'on fréquente, je le sais bien.

Mais croyez que je me souviendrai toujours de vous, car ils sont rares les gens qui écoutent les plaintes. Quand le malheureux crie, on le laisse crier. Si quelqu'un vient à

lui, le malheureux bénit celui-là. Je vous remercie !

— Quoi ! dis-je à Lagamache en lui prenant la main, vous ne me permettez plus de vous revoir ?

— A quoi bon ? fit-il. Vous savez de moi tout ce que je pouvais vous apprendre. N'oubliez pas le pauvre saltimbanque que vous avez rencontré par hasard sur votre route, et qui a cru assez en vous, quoiqu'il ne croie guère en rien, pour vous confier le secret de sa vie. C'est tout ce que je vous demande, et vraiment c'est quelque chose !

Nous entrions dans la rue de la Roquette.

— Où logez-vous ? demandai-je.

— Ici, tout près, rue Louis-Philippe. Allons, il faut nous quitter.

— Avant cela, lui dis-je, ne me direz-vous pas si vous l'avez revue ?

— Ah ! fit Lagamache avec un sourire triste, c'est vrai ; il vous faut le dénoûment. Eh bien ! dit-il, à ce roman il n'y a pas de fin. J'ai revu Marie une seule fois, avec cet homme, par hasard. Elle était à pied. Elle

s'appuyait sur son bras. Il parlait. Elle souriait. Je sentis tout mon sang bouillonner. Oh ! si vous saviez comme elle était belle ! La beauté lui était revenue et plus éclatante encore qu'autrefois. Elle ne me vit pas. C'était aux Champs-Élysées. Je sentis comme un bourdonnement dans ma tête et je m'appuyai contre un arbre pour ne pas tomber. Elle passa. Je la suivis de loin. Ils montèrent en voiture. Les chevaux partirent. Elle disparut, et je ne l'ai plus revue.

Tout est fini. Je vis, au hasard, d'une vie qui, je le sais, ne durera pas, car je ne peux aller longtemps comme cela. Un beau jour, le dégoût me prendra et je me jetterai par-dessus un pont comme j'y ai jeté les louis de cet homme dont elle est la maîtresse. Car, depuis qu'elle n'est plus là, je l'aime encore davantage. Elle était ma vie, elle me manque. Il faut que je meure.

— Ne pouvez-vous chercher à la revoir ? demandai-je.

— Moi ! fit Lagamache. Cela me ferait

trop de mal de la revoir encore une fois au bras d'un autre. Je vous dis que je l'aime. Je vous dis que je suis jaloux. Ah ! je sais bien où elle demeure, mais j'évite ce lieu comme la peste. *Il* y va tous les soirs. Je n'y vais jamais. Oh ! elle l'aime bien !

Encore, fit le malheureux, si cet homme l'aimait ! mais il ne l'aime pas. Elle est belle ; elle est sa maîtresse ; cela lui suffit. Et il a raison. Je ne la reverrai jamais, c'est sûr. Je ne veux pas la revoir. Elle passera de ses bras aux bras d'un autre. Elle vivra de luxe, de fêtes, de plaisirs... Moi, oh ! moi, cela ne durera pas longtemps !... C'est égal, monsieur, comme elle aurait été plus aimée, si elle ne m'eût jamais quitté !

Le malheureux pleurait.

Je lui serrai la main. Il se redressa alors, et d'une voix tout à coup éclatante d'une étrange gaieté :

— Bah, dit-il, oublions ! Vive la philosophie, n'est-ce pas ? Courte et bonne ! Allons, adieu !

— Au revoir, dis-je, et espérez !

— Merci, fit le saltimbanque avec un rire brisé.

Il fit une gambade et s'enfonça dans l'ombre qui envahissait la rue étroite et pleine de ferraille où il vivait, ou plutôt où il mourait chaque jour.

FIN

TABLE

La Mansarde 5
Les Amours d'une Cétoine 113
Bestiola 123
Monsieur Mayeux 141
La Messe de Monsieur François 159
Marcel 171
Un Saltimbanque 193

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

AUTEURS CÉLÈBRES

à 60 centimes le volume

En jolie reliure spéciale à la collection, 1 franc le volume

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, à 60 *centimes* le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

Nos		
248.	AICARD (JEAN)	Le Pavé d'Amour.
474.	AIMARD (G.)	Le Robinson des Alpes.
403.	AJALBERT (JEAN) . . .	En amour.
204.	ALARCON (A. DE) . . .	Un Tricorne.
382.	—	Le Capitaine Hérisson.
219.	ALEXIS (PAUL)	Les femmes du père Lefèvre.
431.	ALLARD (RENÉE). . .	Le Roman d'une provinciale.
178.	ARGIS (CH. D')	La Correctionnelle pour rire.
298.	—	La Justice de Paix amusante.
36.	ARÈNE (PAUL).	Le Canot des six Capitaines.
141.	—	Nouveaux Contes de Noël.
32.	AUBANEL (HENRY) . . .	Historiettes.
62.	AUBERT (CH.).	La Belle Luciole.
128.	—	La Marieuse.
291.	AURIOL (GEORGE) . . .	Contez-nous ça !
339.	AUTEURS CÉLÈBRES . .	Chroniques et Contes.
325.	AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS. (Illustrations).	
320.	BALLIEU (JACQUES) . .	Les Amours fatales. Saïda.
10.	BALZAC (H. DE). . . .	Le père Goriot.
12.	—	La Peau de chagrin.
14.	—	La Femme de trente ans.
16.	—	Le Médecin de campagne.
18.	—	Le Contrat de mariage.
20.	—	Mémoires de deux jeunes mariées.
22.	—	Le Lys dans la Vallée.
24.	—	Histoire des Treize.
26.	—	Ursule Mirouët.
28.	—	Une ténébreuse affaire.

N°s		
430.	BALZAC (H. DE). . . .	Un début dans la Vie.
432.	—	Les Rivalités.
434.	—	La Maison du Chat-qui-Pelote.
436.	—	Une double famille.
438.	—	La Vendetta.
440.	—	Gobseck.
442.	—	Le Colonel Chabert.
444.	—	Une Fille d'Ève.
446.	—	La maison Nucingen.
448.	—	Le Curé de Tours.
450.	—	Pierrette.
452.	—	Béatrix.
454.	—	Louis Lambert.
456.	—	Séraphita.
458.	—	Eugénie Grandet.
460.	—	Physiologie du mariage.
462.	—	Modeste Mignon.
464.	—	Grandeur et décadence de César Birotteau.
466.	—	La cousine Bette.
468.	—	Le cousin Pons.
317.	BARBIER (ÉMILE) . . .	Cythère en Amérique. Illustré.
425.	BARBUSSE (A.)	L'Ange du foyer.
470.	BAROT (ODYSSE) . . .	Susie.
346.	BARRON (LOUIS). . . .	Paris étrange.
379.	BEAUMARCHAIS	Le Barbier de Séville.
380.	—	Le Mariage de Figaro.
184.	BEAUTIVET.	La Maîtresse de Mazarin.
14.	BELOT (ADOLPHE). . .	Deux Femmes.
31.	—	Hélène et Mathilde.
171.	—	Le Pigeon.
189.	—	Le Parricide.
203.	—	Dacolard et Lubin.
137.	BELOT (A.) et E. DAUDET	La Vénus de Gordes.
156.	BELOT (A.) et J. DAUTIN.	Le Secret terrible.
373.	BERLEUX (JEAN). . . .	Cousine Annette.
394.	—	Le Roman de l'Idéal.
389.	BERNARD (CH. DE). . .	La peau du Lion.
72.	BERTHE (COMTESSE) . .	La Politesse pour Tous.
146.	BERTHET (ÉLIE). . . .	Le Mûrier blanc.
222.	BERTOL-GRAIVIL. . . .	Dans un Joli Monde (Les Deux
223.	—	Venge ou meurs ! Criminels).
375.	BESNARD (ÉRIC)	Le Lendemain du mariage.
162.	BIART (LUCIEN)	Benito Vasquez.
296.	BLASCO (EUSEBIO) . . .	Une Femme compromise.
268.	BOCCACE.	Contes.
311.	BONHOMME (PAUL). . .	Prisme d'Amour.
74.	BONNET (ÉDOUARD) . .	La Revanche d'Orgon.
43.	BONNETAIN (P.). . . .	Au Large.
57.	—	Marsouins et Mathurins.
224.	BONSERGENT (A.) . . .	Monsieur Thérèse.

N°		
276.	BOSQUET (R.)	Le Roman des Ouvrières.
112.	BOUSSENARD (L.)	Aux Antipodes.
145.	—	10.000 ans dans un bloc de glace.
229.	—	Chasseurs Canadiens.
12.	BOUVIER (A.)	Colette.
34.	—	Le Mariage d'un Forçat.
103.	—	Les Petites Ouvrières.
143.	—	Mademoiselle Beau-Sourire.
167.	—	Les Pauvres.
186.	—	Les Petites Blanchisseuses.
398.	BOUVIER (JEAN)	Fille de chouan.
191.	BRÉTIGNY (P.)	La Petite Gabi.
400.	BRISSE (BARON)	Petite cuisine des Familles.
381.	BRUNEL (GEORGES)	La Science à la Maison.
399.	BUSNACH (WILLIAM)	Le Crime du bois de Verrières.
75.	CAHU (THÉODORE)	Le Sénateur Ignace.
233.	—	Le Régiment ou l'on s'amuse.
279.	—	Combat d'Amours.
324.	—	Excelsior. Un Amour dans le monde.
396.	—	Celles qui se donnent.
322.	CAMÉE	Un Amour russe.
37.	CANIVET (CH.)	La Ferme des Gohel.
305.	—	Enfant de la Mer (couronné).
253.	CASANOVA (J.)	Sous les Plombs.
386.	CASIMIR DELAVIGNE	Les Enfants d'Edouard.
129.	CASSOT (C.)	La Vierge d'Irlande.
314.	CASTANIER (P.)	Le Roman d'un Amoureux.
287.	CAZOTTE (J.)	Le Diable Amoureux.
323.	CHAMISSO (A. DE)	Pierre Schlémihl (Illustrations).
123.	CHAMPFLEURY	Le Violon de faïence.
147.	CHAMPSAUR (F.)	Le Cœur.
42.	Chanson de Roland (La)	
54.	CHATEAUBRIAND	Atala, René, Dernier Abencérage.
7.	CHAVETTE (E.)	La Belle Alliette.
30.	—	Lilie, Tutue, Bebeth.
190.	—	Le Procès Pictompin.
198.	CHINCHOLLE (CH.)	Le Vieux Général.
120.	CIM (ALBERT)	Les Prouesses d'une Fille.
329.	—	Les Amours d'un Provincial.
364.	—	La Petite Fée.
125.	CLADEL (LÉON)	Crête-Rouge.
18.	CLARETIE (JULES)	La Mansarde.
85.	COLOMBIER (MARIE)	Nathalie.
358.	—	Sacha.
163.	CONSTANT (BENJAMIN)	Adolphe.
282.	COQUELIN CADET	Le Livre des Convalescents. (Illust.)
347.	CORA PEARL	Mémoires.
328.	CORDAY (MICHEL)	Misères secrètes.
390.	—	Mon lieutenant.
303.	COTTIN (MADAME)	Elisabeth.

N°		
26.	COURTELINE (G.) . . .	Le 51e Chasseurs.
153.	—	Madelon, Margot et Cie.
228.	—	Les Facéties de Jean de la Butte.
252.	—	Ombres parisiennes.
237.	—	Boubouroche.
271.	COUTURIER (GL.) . . .	Le Lit de cette personne.
357.	CYRANO DE BERGERAC .	Voyage dans la Lune.
259.	DANRIT (CAPITAINE) . .	La Bataille de Neufchâteau.
419.	—	Les Exploits d'un sous-marin.
238.	DANTE.	L'Enfer.
360.	DARZENS.	Le Roman d'un Clown.
2.	DAUDET (ALPHONSE) . .	La Belle-Nivernaise.
131.	—	Les Débuts d'un Homme de Lettres.
179.	DAUDET (ERNEST) . . .	Le Crime de Jean Malory.
50.	—	Jourdan Coupe-Tête.
217.	—	Le Lendemain du péché.
332.	—	Les 12 Danseuses du château de Lamelle.
342.	—	Le Prince Pogoutzino.
352.	—	Les Duperies de l'Amour.
244.	DELCOURT (P.)	Le Secret du Juge d'Instruction.
29.	DELVAU (ALFRED) . . .	Les Amours buissonnières.
58.	—	Mémoires d'une Honnête Fille.
134.	—	Le grand et le petit Trottoir.
220.	—	A la porte du Paradis.
235.	—	Les Cocottes de mon Grand-Père.
254.	—	Miss Fauvette.
169.	—	Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
89.	DESBEAUX (E.)	La Petite Mendiante.
70.	DESLYS (CH.).	L'Abîme.
155.	—	Les Buttes Chaumont.
225.	—	L'Aveugle de Bagnolet.
48.	DHORMOYS (P.)	Sous les Tropiques.
262.	DICKENS (CH.)	Un Ménage de la Mer.
240.	—	La Terre de Tom Tiddler.
207.	—	La Maison hantée.
21.	DIDEROT	Le Neveu de Rameau.
66.	DIGUET (CH.).	Moi et l'autre (ouvrage couronné).
314.	DOLLFUS (PAUL) . . .	Modèles d'Artistes (illustré).
117.	DOSTOIEWSKY	Ame d'Enfant.
337.	—	Les Précoces.
343.	DRAULT (JEAN)	Les Aventures de Bécasseau.
455.	—	L'impériale de l'omnibus.
24	DRUMONT (ÉDOUARD) .	Le Dernier des Trémolin.
140.	DUBUT DE LAFOREST .	Belle-Maman.
158.	DU CAMP (MAXIME). . .	Mémoires d'un Suicidé.
152.	DUMAS (ALEXANDRE). .	La Marquise de Brinvilliers.
192.	—	Les Massacres du Midi.
221.	—	Les Borgia.
231.	—	Marie Stuart.
285.	DURIEU (L.)	Ces bons petits collèges.

N°		
331.	DORIEU (L.)	Le Plon.
8.	DUVAL (G.)	Le Tonnelier.
241.	ENNE (P.) et P. DELISLE	La Comtesse Dynamite.
121.	ERASME.	Colloques choisis (couronné).
368.	—	Eloge de la folie (couronné).
27.	ESCOFFIER	Troppmann.
124.	ESCOFFON (A.)	Le Courrier de Lyon.
208.	FIÉVÉE (J.)	La Dot de Suzette.
104.	FIGUIER (Mme LOUIS). .	Le Gardian de la Camargue.
184.	—	Les Fiancés de la Gardiole.
471.	FISCHER (MAX ET ALEX).	Avez-vous cinq minutes?
1.	FLAMMARION (CAMILLE).	Lumen.
51.	—	Rêves étoilés.
101.	—	Voyages en Ballon.
151.	—	L'Eruption du Krakatoa.
201.	—	Copernic et le système du monde.
251.	—	Clairs de Lune.
301.	—	Qu'est-ce que le Ciel?
351.	—	Excursions dans le Ciel.
401.	—	Curiosités de la Science.
451.	—	Les caprices de la foudre.
449.	FONCLOSE (Mme M. DE).	Guide pratique des Travaux de Dames
313.	FRAGEROLLE et COSSERAT.	Bohème bourgeoise.
340.	GARCHINE	La Guerre.
17.	GAUTIER (THÉOPHILE).	Jettatura.
53.	—	Avatar. — Fortunio.
139.	GAUTIER (Mme JUDITH).	Les Cruautés de l'Amour.
391.	GAWLIKOWSKI.	Guide complet de la Danse.
397.	GAY (ERNEST)	Fille de comtesses.
349.	GINESTET (H. DE) . . .	Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194.	GINISTY (P.).	Seconde nuit (roman bouffe. Préface par A. Silvestre).
23.	GŒTHE	Werther.
172.	GOGOL (NICOLAÏ) . . .	Les Veillées de l'Ukraine.
197.	—	Tarass Boulba.
367.	—	Contes et Nouvelles.
28.	GOLDSMITH	Le Vicaire de Wakefield.
177.	GOZLAN (LÉON)	Le Capitaine Maubert.
361.	—	Polydore Marasquin.
363.	GRÉBAUVAL (A.). . . .	Le Gabelou.
256.	GREYSON (E.).	Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168.	GROS (J.)	Un Volcan dans les Glaces.
210.	—	L'homme fossile.
297.	—	Les Derniers Peaux-Rouges.
308.	—	Aventures de nos Explorateurs.
60.	GUÉRIN-GINISTY . . .	La Fange.
149.	—	Les Rastaquouères.
307.	GUICHES (GUSTAVE) . .	L'Imprévu.
106.	GUILLEMOT (G.) . . .	Maman Chautard.
230.	GUYOT (YVES)	Un Fou.

N°		
348.	GYP	Dans l'Train.
108.	HAILLY (G. D'). . . .	Fleur de Pommier.
157.	—	Le Prix d'un Sourire.
408.	—	Un cœur d'or.
9.	HALT (Mme ROBERT). .	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON	Mémoire du Chevalier de Grammont.
338.	HÉGÉSIPPE MOREAU. . .	Le Myosotis.
355.	HENNIQUE (LÉON) . . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.)	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN.	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) . .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
433.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR)	La Légende du Beau Pécopin.
13.	JACOLLIOT (L.)	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES)	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL)	Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND). .	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
443.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
315.	LA FONTAINE.	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE) . . .	Jules Fabien.
345.	LAPAUZE (HENRY) . . .	De Paris au Volga (couronné).
372.	LA QUEYSSIE (EUG. DE) .	La Femme de Tantale.
133.	LAUNAY (A. DE). . . .	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT) . .	La Bande Michelou.
383.	LAVELEYE (E. DE). . .	Sigurd et les Eddas.
437.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.).	Les Pupazzi inédits.
272.	LE ROUX (HUGUES) . .	L'Attentat Sloughine.
38.	LEROY (CHARLES) . . .	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N°		
176.	LESSEPS (FERDINAND DE).	Les Origines du Canal de Suez.
439.	LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.	
66.	LEX	Comment on se marie.
15.	LHUREUX (P.)	P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288.	—	Le Mari de Mlle Gendrin.
185.	LOCKROY (ED.)	L'Ile révoltée.
459.	LONGFELLOW	Evangéline.
102.	LONGUEVILLE	L'Art de tirer les Cartes.
16.	LONGUS	Daphnis et Chloé.
195.	MAEL (PIERRE)	Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209.	—	Le Torpilleur 29.
264.	—	La Bruyère d'Yvonne.
334.	—	Le Roman de Joël.
33.	MAISTRE (X. DE) . . .	Voyage autour de ma Chambre.
40.	MAIZEROY (RENÉ) . .	Souvenirs d'un Officier.
59.	—	Vava Knoff.
148.	—	Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159.	—	La Dernière Croisade.
182.	MARGUERITTE (P.) . .	La confession posthume.
86.	MARTEL (T.)	La Main aux Dames.
232.	—	La Parpaillotte.
362.	—	L'Homme à l'Hermine.
453.	—	Dona Blanca.
472.	—	La Tuile d'or.
82.	MARY (JULES)	Un coup de Revolver.
173.	—	Un Mariage de confiance.
243.	—	Le Boucher de Meudon.
64.	MAUPASSANT (GUY DE) .	L'Héritage.
111.	—	Histoire d'une Fille de Ferme.
11.	MENDÈS (CATULLE) . .	Le Roman Rouge.
65.	—	Monstres parisiens (nouvelle série).
44.	—	Pour lire au Bain.
94.	—	Le Cruel Berceau.
114.	—	Pour lire au Couvent.
154.	—	Pierre le Véridique, roman.
211.	—	Jeunes Filles.
196.	—	Jupe Courte.
234.	—	Isoline.
250.	—	L'Art d'Aimer.
266.	—	L'Enfant amoureux.
388.	—	Verger-Fleuri.
90.	MÉROUVEL (CH.) . . .	Caprice des Dames.
110.	MÉTÉNIER (OSCAR) . . .	La Chair.
270.	—	La Grâce.
227.	—	Myrrha-Maria.
321.	—	La Croix.
170.	MEUNIER (V.)	L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52.	MICHELET (MADAME) . .	Quand j'étais Petite.
63.	MIR D'AGHONNE	L'Écluse des Cadavres.
115.	—	L'Enfant du Fossé.

N°		
218.	MIE D'AGHONNE	Les Aventurières.
118.	MOLÈNES (R. DE) . . .	Pâlotto.
130.	MONSELET (CHARLES). .	Les Ruines de Paris.
239.	MONTAGNE (ÉD.) . . .	La Bohème camelotte.
93.	MONTBEL (R.).	Jean des Galères.
370.	MONTET (JOSEPH) . . .	Le justicier.
135.	MONTIPAUD (M. DE) . .	Héloïse et Abélard.
338.	MORNAU (HÉGÉSIPPE). .	Le Myosotis.
304.	MORNAU-VAUTHIER (CH.)	Les Rapins.
69.	MOULIN (MARTIAL). . .	Nella.
290.	—	Le Curé Combalinzier.
267.	MOULIN (MARTIAL) ET PIERRE LEMONNIER.	Aventures de Mathurins.
216.	MULLEM (L.).	Contes d'Amérique.
161.	MURGER (HENRI). . . .	Le Roman du Capucin.
310.	NACLA (VICOMTESSE). .	Par le Cœur.
384.	—	Par-ci, par-là.
4.	NAPOLÉON Ier.	Allocutions et Proclamations militaires.
309.	—	Messages et Discours politiques.
249.	NERVAL (GÉRARD DE). .	Les Filles du feu.
333.	—	Aurélia.
199.	NEWSKY (P.).	Le Fauteuil Fatal.
371.	NION (FRANÇOIS DE) . .	L'Usure.
312.	NOEL (ÉDOUARD) . . .	L'Amoureux de la Morte.
19.	NOIR (LOUIS).	L'Auberge Maudite.
132.	—	La Vénus cuivrée.
205.	—	Un Tueur de Lions.
457.	—	Trésor caché.
465.	—	Au fond de l'abîme.
242.	NOIROT (E.)	A travers le Fouta-Djallon.
374.	PARDIELLAN (P. DE) . .	L'implacable service.
265.	PAZ (MAXIME).	Trahie.
95.	PELLICO (SILVIO) . . .	Mes prisons.
385.	PELLOUTIER (LÉONCE) .	Ma tante Mansfield.
441.	PERRAULT (PIERRE) . .	L'Amour d'Hervé.
277.	PERRET (P.)	La fin d'un Viveur.
427.	—	Petite Grisel.
376.	PÉTRARQUE ET LAURE .	Lettres de Vaucluse.
228.	PEYREBRUNE (G. DE). .	Jean Bernard.
393.	PICHON (LUDOVIC). . .	L'Amant de la Morte.
127.	PIGAULT-LEBRUN . . .	Monsieur Botte.
73.	POË (EDGAR)	Contes extraordinaires.
193.	PONT-JEST (R. DE). . .	Divorcée.
188.	POTHEY (A.).	La Fève de Saint-Ignace.
160.	POUCHKINE.	Doubrovsky.
274.	PRADELS (OCTAVE). . .	Les Amours de Bidoche.
378.	—	Le Plan de Nicéphore.
463.	—	Agence matrimoniale.
6.	PRÉVOST (L'ABBÉ). . .	Manon Lescaut.
319.	RAIMES (GASTON DE). .	L'Épave.
316.	RATAZZI (Mme). . . .	La Grand'Mère.

N°		
236.	REINBACH (J).	La Femme à Pouillot.
238.	RENARD (JULES). . . .	Le Coureur de Filles.
35.	RÉVILLON (TONY) . . .	Le Faubourg Saint-Antoine.
78.	—	Noémi. La Bataille de la Bourse.
136.	—	L'Exilé.
300.	—	Les Dames de Neuve-Église.
318.	—	Aventure de Guerre.
356.	RICHE (DANIEL) . . .	Amours de Mâle.
330.	RICHEBOURG (ÉMILE). .	Le Portrait de Berthe.
353.	—	Sourcils noirs.
46.	RICHEPIN (JEAN). . . .	Quatre petits Romans.
77.	—	Les Morts bizarres.
292.	ROCHEFORT (HENRI) . .	L'Aurore boréale.
354.	ROGER-MILÈS	Pures et impures.
214.	ROUSSEIL (Mlle). . . .	La Fille d'un Proscrit.
96.	RUDE (MAXIME)	Une Victime de Couvent.
126.	—	Roman d'une Dame d'honneur.
260.	—	Les Princes Tragiques.
395.	SABATIER (E.)	Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.
10.	SAINT-PIERRE (B. DE) .	Paul et Virginie.
15.	SANDEAU (JULES) . . .	Madeleine.
80.	SARCEY (FRANCISQUE) .	Le Siège de Paris.
138.	SAUNIÈRE (PAUL) . . .	Vif-Argent.
150.	SCHOLL (AURÉLIEN) . .	Peines de cœur.
336.	—	L'Amour d'une Morte.
413.	SCOTT (WALTER) . . .	Le Nain noir.
415.	—	Le Château périlleux.
175.	SÉVIGNÉ (Mme DE) . .	Lettres choisies.
98.	SIEBECKER (E.)	Le Baiser d'Odile.
335.	—	Récits héroïques.
404.	SIENKIEWICZ (HENRIK).	Une idylle dans la Savane.
47.	SILVESTRE (ARMAND). .	Histoires Joyeuses.
116.	—	Histoires Folâtres.
165.	—	Malma.
180.	—	Rose de Mai.
283.	—	Histoires gaies.
293.	—	Les Cas difficiles.
306.	—	Les Veillées galantes.
429.	—	Le célèbre Cadet-Bitard.
206.	SIRVEN (ALFRED) . . .	La Linda.
213.	—	Etiennette.
107.	SOUDAN (JEHAN). . . .	Histoires américaines (illustrées).
71.	SOULIÉ (FRÉDÉRIC). . .	Le Lion Amoureux.
246.	SPOLL (E. A.)	Le Secret des Villiers.
20.	STAPLEAUX (L.). . . .	Le Château de la Rage.
84.	STERNE	Voyage Sentimental.
39.	SWIFT.	Voyages de Gulliver.
22.	TALMEYR (M.)	Le Grison.
435.	THÉO-CRITT	Le Bataillon des hommes à poil.
5.	THEURIET (ANDRÉ) . .	Le Mariage de Gérard.

N°		
99.	THEURIET (ANDRÉ) . .	Lucile Désenclos. — Une Ondine.
281.	— . .	Contes tendres.
469.	THIRION (R.).	Mamselle Misère.
473.	TISSOT (VICTOR) . . .	Au Berceau des Tzars.
79.	TOLSTOI.	Le Roman du Mariage.
174.	—	La Sonate à Kreutzer.
299.	—	Premiers Souvenirs.
359.	—	A la Hussarde.
377.	—	Napoléon et la Campagne de Russie.
387.	—	Pamphile et Julius.
402.	—	Les Cosaques.
423.	—	Sébastopol (mai et août 1855).
411.	TOLSTOI ET RONDAREFF.	Le Travail.
326.	TOPFFER (R.).	La Bibliothèque de mon Oncle.
327.	—	Nouvelles genevoises.
83.	TOUDOUZE (G.)	Les Cauchemars.
212.	TOURGUENEFF (I.). . .	Devant la Guillotine.
55.	—	Récits d'un Chasseur.
109.	—	Premier Amour.
461.	TRISTAN BERNARD. . .	Citoyens, Animaux, Phénomènes.
302.	UZANNE (OCTAVE) . . .	La Bohème du Cœur.
365.	VALDÈS (ANDRÉ). . . .	A la Dérive.
99.	VALLERY-RADOT. . . .	Journal d'un Volontaire d'un an (couronné)
25.	VAST-RICOUARD	La Sirène.
166.	—	Madame Lavernon.
257.	—	Le Chef de Gare.
341.	VAUCAIRE (MAURICE). .	Le Danger d'être aimé.
421.	VAUDÈRE (JANE DE LA).	La Mystérieuse.
269.	VAUTIER (CL.)	Femme et Prêtre.
280.	VEBER (PIERRE). . . .	L'Innocente du Logis.
113.	VIALON (P.)	L'Homme au Chien muet.
369.	VIGNÉ D'OCTON (P.) . .	Mademoiselle Sidonie.
409.	—	Petite Amie.
88.	VIGNON (CLAUDE) . . .	Vertige.
49.	VILLIERS DE L'ISLE-ADAM	Le Secret de l'Échafaud.
100.	VOLTAIRE	Zadig. — Candide. — Micromégas.
350.	—	L'Ingénu.
	VOULQUIN (G.)	Le Tir.
447.	X... (Mme)	Mémoires d'une Préfète de la 3e République
273.	XANROF	Juju.
275.	YVELING RAMBAUD. . .	Sur le tard.
183.	ZACCONE (PIERRE). . .	Seuls !
3.	ZOLA	Thérèse Raquin.
45.	—	Jacques Damour.
103.	—	Nantas.
122	—	La Fête à Coqueville.
181.	—	Madeleine Férat.
255.	—	Jean Gourdon.
263.	—	Sidoine et Médéric.

Bibliothèque des Arts appliqués aux Métiers

La Science et l'Outil. — L'Éducation manuelle

Collection nouvelle in-8° carré, richement illustrée

Prix de chaque volume, broché, 3 fr. 50. — Reliure artistique, 4 fr. 50

LA DÉCORATION DU CUIR

Sculpture — Modelage — Ciselure — Patinage — Mosaïque par superposition

ENSEIGNEMENT TECHNIQUE DES FORMULES ET TOURS DE MAIN

Par Georges DE RÉCY, amateur praticien

Un volume illustré de 135 planches ou figures

DÉCOR PAR LA PLANTE

L'Ornement et la Végétation. — Théorie décorative et applications industrielles

Par Alfred KELLER

Un volume illustré de 685 dessins exécutés par l'Auteur

DENTELLE ET GUIPURE

Anciennes et Modernes. — Imitations ou Contrefaçons

Par Auguste LEFÉBURE

Un volume in-8° carré, illustré de 260 planches ou figures

HENRY HAVARD,

L'Art et le Confort dans la Vie moderne

LE BON VIEUX TEMPS

Un volume in-8°, illustré de nombreuses planches et figures

LA CÉRAMIQUE FRANÇAISE

Décoration et Réparation des Faïences, Porcelaines, Terres cuites, Biscuits

Comment discerner les genres de fabrication

Par Roger PEYRE

Un volume illustré de nombreuses pièces reproduites et de 800 marques

Les Monstres dans l'Art

Êtres humains et animaux, bas-reliefs, rinceaux, fleurons, etc.

Par Edmond VALTON

Accompagnés de 432 planches ou figures

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

à 75 centimes le volume broché
En jolie reliure spéciale . . . . 1 fr. 25

(Chaque ouvrage est orné de nombreuses figures dans le texte)

C. KLARY

MANUEL DE PHOTOGRAPHIE

POUR LES AMATEURS

Désiré SCRIBE

LE PETIT SECRÉTAIRE PRATIQUE

CHRISTIE et CHAREYRE

L'ARCHITECTE-MAÇON

G. CORNIÉ

MANUEL PRATIQUE ET TECHNIQUE DU VÉLOCIPÈDE

Aristide POUTIER

MANUEL DU MENUISIER-MODELEUR

L. TERRODE

MANUEL DU SERRURIER

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS (*Suite*).

J. VILLARD

MANUEL DU CHAUDRONNIER EN FER

Baron BRISSE

PETITE CUISINE DES FAMILLES

Adhémar de LONGUEVILLE

MANUEL COMPLET DES JEUX DE CARTES

SUIVI DE

L'Art de tirer les cartes

L. C.

NOUVEAU GUIDE POUR SE MARIER

suivi du

Manuel du Parrain et de la Marraine

GAWLIKOWSKI

GUIDE COMPLET DE LA DANSE

E. SABATIER

MANUEL DE L'AGRICULTEUR

E. VIGNES

L'ÉLECTRICITÉ CHEZ SOI

LES PIÈCES A SUCCÈS

Publication illustrée de simili-gravures, tirage de luxe sur papier couché

Prix de chaque fascicule grand in-8°, 60 cent.

La collection des **PIÈCES A SUCCÈS** *ne contient, en effet, que des œuvres qui ont été jouées et qui ont bien mérité leur titre. Dans ces Pièces on a pu établir comme une sorte de classement. Certaines peuvent être représentées* **intégralement** *par de très jeunes gens dans des institutions, d'autres dans les salons, etc.*

	Hommes	Femmes
Peuvent être jouées dans les institutions :		
Le Gendarme est sans pitié, par Georges Courteline et Noaks	4	
Le Sacrement de Judas, par Louis Tiercelin	4	
Monsieur Badin, par Georges Courteline	3	
La Soirée Bourgeois, par Félix Galipaux	2	
Le Commissaire est bon enfant, par G. Courteline et Jules Lévy	7	
Les Oubliettes, par Bonis-Charancle	4	
Capsule, par Félix Galipaux	2	
Peuvent être jouées dans tous les salons, intégralement ou avec de légères modifications :		
Silvérie, par Alphonse Allais et Tristan Bernard	2	
Mon Tailleur, par Alfred Capus	1	
Les Affaires Étrangères, par Jules Lévy	2	
Le Seul Bandit du Village, par Tristan Bernard	4	
La Visite, par Daniel Riche	2	
La Fortune du Pot, par Jules Lévy et Léon Abric	2	
Service du Roi, par Henri Pagat	3	
L'Inroulable, par Pierre Wolf	1	
Conviennent plus spécialement aux théâtres libres :		
Lui, par Oscar Méténier	2	
La Cinquantaine, par Georges Courteline	1	
Le Ménage Rousseau, par Léo Trézenik	1	
En Famille, par Oscar Méténier	3	

PIÈCES A SUCCÈS (*Suite*)

	Hommes	Femmes
Monsieur Adolphe, par Ern. Vois et Alin Monjardin.	2	2
La Casserole, par Oscar Méténier	8	3
La Revanche de Dupont l'Anguille, par Oscar Méténier (*Prix* 1 fr. 20)	10	3
Une Manille, par Ernest Vois	5	1
Caillette, par H. de Gorsse et Ch. Meyreuil	4	2
Paroles en l'air, par Pierre Veber et L. Abric . . .	5	3
L'Extra-Lucide, par Georges Courteline	1	1
Trop Aimé, par Xanrof.	1	1
Le Portrait (1 acte en vers) par Millanvoye et Cressonois	2	2
L'Ami de la Maison, par Pierre Veber	3	2
Les Chaussons de Danse, par Auguste Germain . .	2	2
Dent pour Dent, par H. Kistemaeckers	3	1
Petin, Mouillarbourg et Consorts, par Georges Courteline	7	1
Grandeur et Servitude, par Jules Chancel	5	1
La Berrichonne, par Léo Trézenik	3	3
Un verre d'eau dans une tempête, par L. Schneider et A. Sciama	1	2
L'Affaire Champignon, par G. Courteline et P. Veber.	7	2
Le Pauvre Bougre et le **Bon Génie**, par Alph. Allais.	2	1
Les Crapauds. La Grenouille, par Léon Albric . .	2	1
Les Cigarettes, par Max Maurey.	3	1
Nuit d'été, par Auguste Germain	2	2
La Huche à pain (1 acte en vers), par J. Redelsperger	5	2
Si tu savais, ma chère, par Jules Lévy	1	3
La Grenouille et le Capucin, par Franc-Nohain . .	2	1
Le Coup de Minuit, par H. Delorme et Francis Gally.	2	3
Cher Maître, par Xanrof	3	1
Ceux qu'on trompe, par Grenet-Dancourt	2	2
Un Bain qui chauffe, par Pierre Veber.	2	2
Blancheton père et fils, par G. Courteline et P. Veber.	14	4
Un Début dans le monde, par Max Maurey et P. Mathiex.	1	5
Pour la Gosse, par Jules Lévy	3	3

Joli embottage pour 25 pièces. . . . Prix : 2 fr. 50

Collection Illustrée d'Ouvrages Utiles

Chaque Volume du format in-18, cartonnage élégant. — Prix 3 fr.

ARNOUS DE RIVIÈRE

TRAITÉ POPULAIRE du JEU DE BILLARD

Un volume illustré

J. DYBOWSKI

GUIDE DU JARDINAGE

Un volume illustré

C. KLARY

GUIDE DE L'AMATEUR PHOTOGRAPHE

Avec illustrations. — Un volume

PAUL BICHET

L'ART ET LE BIEN-ÊTRE CHEZ SOI

GUIDE ARTISTIQUE ET PRATIQUE

200 illustrations d'HENRIOT. — *1 Volume.*

LE LIVRE DES JEUX

Dominos, Cartes, Dames, Echecs, Jeux de Société, en plein air, etc.

Nombreuses illustrations d'HENRIOT. — 1 volume

J. SOILLOT

Cours Théorique et Pratique de Comptabilité

1re et 2e parties . . . . . 1 volume
3e et 4e parties. . . . . 1 volume

CHARLES DIGUET

GUIDE DU CHASSEUR

Illustrations et portrait par KAUFFMANN. — 1 volume

OUVRAGES UTILES (*suite*)

FISCH-HOOK

LE LIVRE DU PÊCHEUR

Avec nombreuses illustrations. — Un volume.

BARON BRISSE

LA CUISINE

des ménages bourgeois et des petits ménages

Un fort volume in-18 avec de nombreuses figures
et 200 Recettes utiles

LE SECRÉTAIRE

1 volume illustré par HENRIOT

Lettres officielles, lettres de jour de l'an, etc.

Dr CAMBOULIVES

L'HOMME et la FEMME A TOUS LES AGES de la VIE

4e Edition augmentée d'un Chapitre sur la VIE FUTURE
Un volume in-18 illustré de 25 figures

CHARLES ET ALEXANDRE DUCHIER

LA LOI POUR TOUS

LE PRÉVOYANT EN AFFAIRES. — Un volume

Y. SAINT-BRIAC

LA CUISINE VÉGÉTARIENNE

Un joli volume in-16 . . . . . 2 fr. 50

VICOMTESSE NACLA

DICTIONNAIRE DES 36.000 RECETTES

Un fort volume in-32

DICTIONNAIRE RUSTIQUE ILLUSTRÉ

Un volume in-18

COLLECTION DE ROMANS

à 1 fr. 25 le volume

HECTOR MALOT (*60 volumes*)

Le Lieutenant Bonnet.	1 vol.	Anie.	1 vol.
Suzanne.	1 —	Les Millions honteux..	1 —
Miss Clifton.	1 —	Le Docteur Claude. . .	2 —
Clotilde Martory. . . .	1 —	Le Mari de Charlotte..	1 —
Marichette	2 —	Conscience	1 —
Pompon.	1 —	Justice	1 —
Un Curé de province..	1 —	Les Amants.	1 —
Un Miracle	1 —	Les Époux.	1 —
Romain Kalbris	1 —	Les Enfants.	1 —
La Fille de la Comédienne	1 —	Les Amours de Jacques	1 —
L'Héritage d'Arthur . .	1 —	La Petite Sœur	2 —
Le Colonel Chamberlin.	1 —	Femme d'argent. . . .	1 —
La Marquise de Lucilière	1 —	Les Besoigneux. . . .	2 —
Ida et Carmélita. . . .	1 —	Une Bonne Affaire. . .	1 —
Thérèse.	1 —	Mère	1 —
Le Mariage de Juliette	1 —	Mondaine	1 —
Une Belle-Mère. . . .	1 —	Un Mariage sous le second Empire	1 —
Séduction.	1 —	La Belle Madame Donis	1 —
Paulette.	1 —	Madame Obernin . . .	1 —
Bon jeune Homme . .	1 —	Micheline.	1 —
Comte du Pape	1 —	Le Sang bleu	1 —
Marié par les prêtres.	1 —	Baccara.	1 —
Cara.	1 —	Un Beau-Frère	1 —
Vices français.	1 —	Zyte.	1 —
Raphaëlle	1 —	Ghislaine	1 —
Duchesse d'Arvernes..	1 —	Mariage riche.	1 —
Corysandre	1 —	Complices.	1 —
		Amours de vieux . . .	1 —
		Amours de jeunes. . .	1 —

Romans à 1 fr. 25 le Volume (*Suite*)

EUGÈNE SUE (*43 volumes*)

Les Sept Péchés capitaux	5 vol.	Le Morne au Diable	1 vol.
Les Mystères de Paris	4 —	Les Enfants de l'amour	1 —
Mathilde (Mémoires d'une jeune femme)	4 —	Les Mémoires d'un mari	2 —
Le Juif Errant	4 —	Les Fils de famille	2 —
Les Misères des Enfants trouvés	4 —	Deux Histoires (1772-1810)	1 —
La Coucaratcha	1 —	Arthur, journal d'un inconnu	2 —
La Famille Jouffroy	3 —	Miss Mary	1 —
La Salamandre	1 —	Paula Monti	1 —
Latréaumont	1 —	Plick et Plock. — Atar-Gull	1 —
La Vigie de Koat Ven	2 —	Thérèse Dunoyer	1 —
Le Commandeur de Malte	1 —		

ALEXIS BOUVIER (*54 volumes*)

Chochotte	2 vol.	Iza-la-Ruine	1 vol.
Les Seins de marbre	1 —	La Mort d'Iza	2 —
La Belle Olga	1 —	La Petite Duchesse	2 —
Les Chansons du peuple	1 —	Le Bel Alphonse	2 —
Mlle Beaubaiser, sage-femme	1 —	La Sang brûlé	1 —
Une Femme toute nue	1 —	Les Pauvres	1 —
Ninie	1 —	Le Club des Coquins	1 —
La Petite Baronne	1 —	Mademoiselle Olympe	1 —
Les Yeux de velours	1 —	Les Soldats du désespoir	1 —
Les Amours de sang	1 —	Histoire d'une jolie fille (Bayonnette)	2 —
Le Fils de l'amant	1 —	La Belle Grélée	2 —
Veuve et vierge	1 —	Mademoiselle Beau-Sourire	1 —
Les Créanciers de l'échafaud	2 —	Malheur aux pauvres	1 —
La Princesse Saltimbanque	2 —	Le Mariage d'un forçat	1 —
La Rousse	1 —	Le Drame de Saint-Cyr (La Bouginotte)	2 —
Le Domino rose	1 —	Étienne Marcel	1 —
L'Armée du crime	1 —	Amour, Misère et Cie	1 —
Lolo	2 —	Le Mouchard	2 —
La Femme du mort	2 —	Le Fils d'Antony	2
La Grande Iza	2 —		
Iza, Lolotte et Cie	1 —		

Capitaine DANRIT

LA GUERRE FATALE

(France-Angleterre)

GRANDE PUBLICATION ILLUSTRÉE PAR L. COUTURIER

I. A BIZERTE. Un beau volume in-8° jésus, illustré :
Prix, broché, 5 fr.
Relié toile, tranches dorées, plaque, 8 fr.

II. EN SOUS-MARIN. Un beau volume in-8° jésus illustré :
Prix broché, 5 fr.
Relié toile, tranches dorées, plaque, 8 fr.

III. EN ANGLETERRE. Un beau volume in-8° jésus illustré :
Prix broché, 5 fr.
Relié toile, tranches dorées, plaque, 8 fr.
Les 3 parties en un seul volume : Prix, relié, 20 fr.

Collection in-18 jésus, à 3 fr. 50 le Volume.

La Guerre de demain. Dessins et couvertures en couleurs de P. de Sémant. (Ouvrage couronné par l'Académie française) :

— *La Guerre de Forteresse* . . . . . 2 vol.
— *En Rase Campagne* . . . . . 2 vol.
— *En Ballon*. . . . . 2 vol.

La Guerre fatale. — *France-Angleterre*, édition illustrée par L. Couturier et H.-P. Dillon.

— *A Bizerte*. . . . . 1 vol.
— *En sous-marin* . . . . . 1 vol.
— *En Angleterre* . . . . . 1 vol.

DANRIT et DE PARDIELLAN

Le Journal de guerre du *Lieutenant Von Piefke*. . . . 2 vol.
(Contre-partie de la « Guerre de Forteresse » racontée par un officier allemand.)

Capitaine DANRIT

L'INVASION JAUNE

Grande publication illustrée par G. DUTRIAC,

1re partie : La Mobilisation Sino-Japonaise

1 volume in-8° illustré, *Prix : broché*. 4 50
Relié toile, plaque, tranches dorées 7 50

2e partie : A travers l'Europe

1 volume, in-8° illustré, *Prix* 7 50
Relié toile, plaque, tranches dorées 10 50

Les deux parties réunies en un volume.

Prix broché . . . . . 12 »
Relié toile, plaque, tranches dorées . . . . . 15 »

L'INVASION NOIRE

LA GUERRE AU VINGTIÈME SIÈCLE

Grande publication, illustrée par Paul de SÉMANT

1re partie : Mobilisation Africaine.

2me partie : Concentration, Pélerinage à La Mecque.

3e partie : A travers l'Europe.

4me partie : Autour de Paris.

Prix de chaque volume grand in-8° jésus : 4 fr.

Souscription permanente des ouvrages ci-dessus et de la *Guerre Fatale* in-8° en livraisons à 10 cent. et en séries à 50 cent.

Œuvres d'Alphonse DAUDET

à 3 fr. 50 le Volume

Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon. Illustrations de Rossi, Montégut, Myrbach . . . . . 1 vol.

Tartarin sur les Alpes. Illustrations de Myrbach, Aranda, Rossi . . . . . 1 vol.

Port-Tarascon, Dernières aventures de l'illustre Tartarin. Illustrations par Bieler, Montégut, Montenard, etc. 1 vol.

Sapho. Édition illustrée par Rossi, Myrbach, etc . . . . . 1 vol.

Jack. Illustrations par Rossi et Myrbach. . . . . 1 vol.

Les Rois en exil. Illustrations de Bieler, Myrbach, etc. 1 vol.

Trente ans de Paris. Illustrations de Montégut, Myrbach, Rossi, etc . . . . . 1 vol.

Souvenirs d'un homme de lettres. Illustrations de Montégut, Rossi, Bieler, Myrbach, etc. . . . . 1 vol.

L'Obstacle, Dessins de Bieler, Gambard, Marold et Montégut . . . . . 1 vol.

Rose et Ninette. Frontispice de Marold . . . . . 1 vol.

L'Évangéliste. Illustrations de Marold, etc. . . . . 1 vol.

Robert Helmont. Illustrations de Picard, etc. . . . . 1 vol.

Premier voyage, Premier mensonge. Illustrations de Bigot-Valentin . . . . . 1 vol.

La Fédor, Pages de la vie. Illustrations de Fabrès, 1 vol.

La petite Paroisse. Illustrations de H.-P. Dillon . . . 1 vol.

La Belle-Nivernaise, histoire d'un vieux bateau et de son équipage. Illustrations de G. Fraipont . . . . . 1 vol.

Œuvres
de
Camille FLAMMARION
à 3 fr. 50 le volume

Astronomie des Dames. Illustrations . . . . . 1 vol.
En reliure plaque. . . . . . 5 fr.

Les Eruptions volcaniques . . . . . 1 vol.

L'inconnu et les Problèmes psychiques . . . . . 1 vol.

La fin du Monde. Illustrations de J.-P. Laurens, Rochegrosse, etc. . . . . 1 vol.

Dieu dans la Nature ou le Spiritualisme et le Matérialisme devant la Science. Avec portrait. . . . . 1 vol.

Dans le Ciel et sur la Terre. Tableaux et harmonies. Illustrations de Kauffmann . . . . . 1 vol.

La Pluralité des Mondes habités, au point de vue de l'Astronomie, de la Physiologie et de la Philosophie naturelle. Avec figures . . . . . 1 vol.

Stella, roman . . . . . 1 vol.

Uranie. Illustrations de E. Bayard, Bieler, Falero, etc. 1 vol.

Les Mondes imaginaires et les Mondes réels. Revue des théories humaines sur les habitants des Astres. Avec figures . . . . . 1 vol.

Récits de l'Infini. Lumen. — Histoire d'une Ame. La vie universelle et éternelle . . . . . 1 vol.

Sir Humphry Davy. Les Derniers jours d'un Philosophe, Entretiens sur la Nature, etc. Traduit de l'anglais. 1 vol.

Mes Voyages aériens. Journal de bord de douze voyages en ballon, avec plans topographiques. . . . . 1 vol.

Ouvrages de la Baronne STAFFE

Publiés dans le format in-18 jésus

Prix du volume broché. **3 fr. 50** — Cartonnage spécial, en plus. **0 fr. 50**

ÉDITIONS REVUES, CORRIGÉES ET AUGMENTÉES

Usages du monde. Règles du savoir-vivre dans la Société moderne. — *Naissance. — Baptême. — Le Mariage. — Les Visites. — La Conversation. — Les Dîners, etc.* . . . . . 1 vol.

Le Cabinet de Toilette. — *Agencement. — Soins corporels. — Conseils et Recettes. — Bijoux, etc.* 1 vol.

La Maîtresse de Maison et l'Art de recevoir chez soi. — *L'entrée en ménage. — La Femme d'intérieur. — Les Secrets de la ménagère, etc.* . . . . . 1 vol.

Traditions culinaires. — *L'Art de manger toutes choses à table.* . . . . . 1 vol.

La Correspondance dans toutes les circonstances de la vie. — *Enfance. — Premières amitiés. — Fiançailles. — Vie conjugale. — Vie sociale. — Serviteurs. — Lettres d'affaires, etc.* . . . . . 1 vol.

Ouvrages de la Baronne STAFFE (*Suite*)

Mes Secrets. — *Pour plaire et pour être aimée.* 1 vol.

La Femme dans la Famille. — *La Fille.* — *L'Épouse.* — *La Mère*. . . . . 1 vol.

Pour augmenter son Bien-être. . . . . 1 vol.

Les Hochets féminins. — *Bijoux*, *Dentelles*, *Éventails*, *etc*. . . . . 1 vol.

Les 9 volumes reliés richement, réunis dans un étui
Prix : 45 francs

OUVRAGES DE MADEMOISELLE ROSE

100 façons d'accommoder le veau. Un vol. in-16. . . . . » 75
100 façons de préparer les œufs. Un vol. in-16.. . . . . » 75
100 — — les pommes de terre. Un vol. in-16. » 75
100 — — les potages. Un vol. in-16 . . . . . » 75
100 — — les entremets sucrés. Un vol. in-16. » 75
100 — — les plats froids. Un vol. in-16 . . . » 75
100 — d'accommoder les restes. Un vol. in-16. . . . . » 75
100 — de préparer les plats maigres. Un vol. in-16. . . » 75
100 — de préparer les sauces. Un vol. in-16. . . . . » 75
100 — de préparer le gibier. Un vol. in-16. . . . . » 75
100 façons de se guérir (accidents et petites maladies). Un vol. in-16. . . . . » 75

Émile ANDRÉ

100 COUPS DE JIU-JITSU

1 vol. in-16 illustré. . . . . Prix. 1 fr. 25

100 FAÇONS DE SE DÉFENDRE DANS LA RUE SANS ARMES

1 vol. in-16 illustré . . . . . Prix. 75 cent.

100 FAÇONS DE SE DÉFENDRE DANS LA RUE AVEC ARMES

1 vol. in-16 illustré . . . . . Prix. 75 cent.

Baronne STAFFE

INDICATIONS PRATIQUES POUR RÉUSSIR
dans le Monde et dans la Vie

1 vol. in-16 . . . . . Prix. 75 cent.

H.-L.-Alphonse BLANCHON

100 FAÇONS D'AUGMENTER SES REVENUS
pendant ses loisirs

1 vol. in-16 . . . . . Prix. 75 cent.

P.-J. PROUDHON

IDÉE GÉNÉRALE DE LA RÉVOLUTION AU XIXe SIÈCLE

1 vol. in-18 . . . . . Prix. 1 fr. 25

Œuvres de Pierre SALES

à 3 fr. 50 le Volume

Les Rois du Monde :	
Le Roi de l'acier	1 vol.
Le Roi de l'or	1 vol.
Le Secret du bonheur	1 vol.
Oiseau de luxe	1 vol.
Les Habits rouges	1 vol.
Césarette	1 vol.
Le Ruban rouge :	
L'Honneur du Mari	1 vol.
Le Rachat de la Femme	1 vol.
Le Secret du blessé. Illustrations de Rudaux	1 vol.
Le Haut du pavé	1 vol.
Les Madeleines	1 vol.
Jeanne de Mercœur	1 vol.
Louise Mornans	1 vol.
Mariage manqué. Nouvelles	1 vol.
Le Puits mitoyen	1 vol.
Abandonnées	1 vol.
Une Vipère. — Orphelines !	2 vol.
Le Diamant noir	1 vol.
La Mèche d'or	1 vol.
La femme endormie	1 vol.
Un Drame financier. — Robert de Campignac	2 vol.
Incendiaire !	1 vol.
L'Enfant du péché. — Passions de jeunes filles	2 vol.
Fille de prince. — Premier prix d'opéra	2 vol.
Miracle d'amour. — Le petit Charbonnier	2 vol.
La Fée du Guildo. — La Malouine	2 vol.
Le Corso rouge. — L'Écuyère	2 vol.
Chaîne dorée. — Olympe Salverti	2 vol.
La Course aux Millions. — La Mariquita	2 vol.
Beau Page	1 vol.
L'Argentier de Milan	1 vol.

CH. BROSSARD

Géographie Pittoresque et Monumentale

de la FRANCE
et de ses COLONIES

Description du Sol. - Curiosités - Monuments
Cartes des Départements.

Chaque volume renferme 600 gravures dont 160 en couleurs
L'ouvrage tiré sur papier couché, forme six volumes grand in-8°

TOME I
LA FRANCE DU NORD

TOME II
LA FRANCE DE L'OUEST

TOME III
LA FRANCE DE L'EST

TOME IV
LA FRANCE DU SUD-OUEST

TOME V
LA FRANCE DU SUD-EST

TOME VI
COLONIES FRANÇAISES

Prix du volume broché . . . . . 25 fr.
En reliure demi-chagrin, plaque . . . . . 32 fr.
En reliure amateur, coins . . . . . 35 fr.

GÉOGRAPHIE (*suite*)

La publication se vend aussi en séries à 0 fr. 60 et en fascicules régionaux comme il suit :

FRANCE DU NORD

Paris et le Département de la Seine	4 50
Seine-et-Oise	2 »
Ile-de-France	6 50
Picardie, Artois et Flandre	6 50
Normandie	8 »

FRANCE DE L'OUEST

Bretagne	10 »
Maine-Anjou	4 50
Touraine-Orléanais	7 »
Berry-Bourbonnais	4 »

FRANCE DE L'EST

Champagne	6 »
Lorraine-Belfort	4 50
Franche-Comté	4 »
Bourgogne	6 50
Nivernais-Lyonnais	5 »

FRANCE DU SUD-OUEST

Le Poitou	5 »
Aunis, Saintonge, Angoumois, Limousin	6 »
Guyenne et Gascogne, I : *Gironde, Dordogne, Lot, Lot-et-Garonne*	7 »
Guyenne et Gascogne, II, et Béarn : *Tarn-et-Garonne, Aveyron, Landes, Gers, Htes-Pyrénées, Basses-Pyrénées*	7 50

FRANCE DU SUD-EST

Roussillon, Comté de Foix	2 »
Languedoc	7 50
Auvergne, Marche	4 »
Savoie, Dauphiné	4 50
Littoral méditerranéen : *Provence, Nice, Avignon*	6 50
Corse	1 50

GÉOGRAPHIE (*suite*)

COLONIES FRANÇAISES

Algérie	6 »
Tunisie	2 »
Maroc	2 »
Afrique occidentale française	4 »
Madagascar, Réunion, etc	3 50
Colonies d'Asie	6 »
Colonies d'Amérique	3 50
Colonies d'Océanie	1 50

L'OUVRAGE SE VEND ÉGALEMENT PAR DÉPARTEMENT, AVEC CARTE SPÉCIALE

1re Série à 0 fr. 75

Alpes (Basses).
Alpes (Hautes).
Ardèche.
Ariège.
Belfort (Territoire de).
Cantal.
Creuse.
Lozère.
Savoie.
Savoie (Haute).

2me Série à 1 fr. 35

Ain.
Aisne.
Allier.
Alpes-Maritimes.
Ardennes.
Aude.
Aveyron.
Charente.
Cher.
Corrèze.
Corse.
Doubs.
Drôme.
Eure.
Eure-et-Loir.
Gard.
Garonne (Haute).
Gers.
Hérault.
Indre.
Isère.
Jura.
Landes.
Loire.

GÉOGRAPHIE (*suite et fin*)

2me Série à 1 fr. 35 (*Suite*)

Loire (Haute).
Lot.
Lot-et-Garonne.
Manche.
Marne.
Marne (Haute).
Mayenne.
Meurthe-et-Moselle.
Meuse.
Nièvre.
Oise.
Orne.
Puy-de-Dôme.
Pyrénées (Basses).
Pyrénées (Hautes).
Pyrénées-Orientales.
Saône-et-Loire.
Saône (Haute).
Sarthe.
Tarn.
Tarn-et-Garonne.
Var.
Vaucluse.
Vendée.
Vienne (Haute).
Vosges.

3me Série à 1 fr. 95

Aube.
Bouches-du-Rhône.
Calvados.
Charente-Inférieure.
Côte-d'Or.
Côtes-du-Nord.
Deux-Sèvres.
Dordogne.
Finistère.
Ille-et-Vilaine.
Indre-et-Loire.
Loiret.
Loir-et-Cher.
Maine-et-Loire.
Morbihan.
Pas-de-Calais.
Seine-et-Marne.
Seine-et-Oise.
Somme.
Vienne.
Yonne.

4me Série à 2 fr. 50

Gironde.
Loire-Inférieure.
Nord.
Rhône.
Seine-Inférieure.

Le Bon Journal

paraissant tous les Dimanches

MAGAZINE ILLUSTRÉ à 15 centimes

NOUVELLE SÉRIE

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE et TUNISIE. Six mois : 4 fr. 50. — Un an : 8 fr.
ÉTRANGER, UNION POSTALE. . . . . Six mois : 7 fr. — Un an : 12 fr.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

PARIS 26, *Rue Racine*, 26 *PARIS*

EN VENTE :

A PARIS, dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux. — **EN PROVINCE**, chez les libraires et marchands de journaux et dans toutes les gares de chemins de fer.

LE BON JOURNAL est le seul **Magazine illustré à 15 centimes**, 40 pages de texte avec nombreuses illustrations, romans des meilleurs écrivains français, toutes les actualités de la mode, du théâtre, des sciences, des arts, du sport, etc.

Primes remboursant intégralement à tous les abonnés le montant de l'abonnement. Grands concours d'actualités dotés de nombreux prix importants.

LE BON JOURNAL ne publie que des romans que tout le monde peut lire ; *c'est le journal de la famille par excellence.*

Envoi franco, sur demande, de numéros spécimen.